

60. spec

est aut. est de Caracciolo

(Luis Antoine de)

dict. des anonymes  
de Barbier.

LS  
R. Malen

Antoine de

Caracciolo



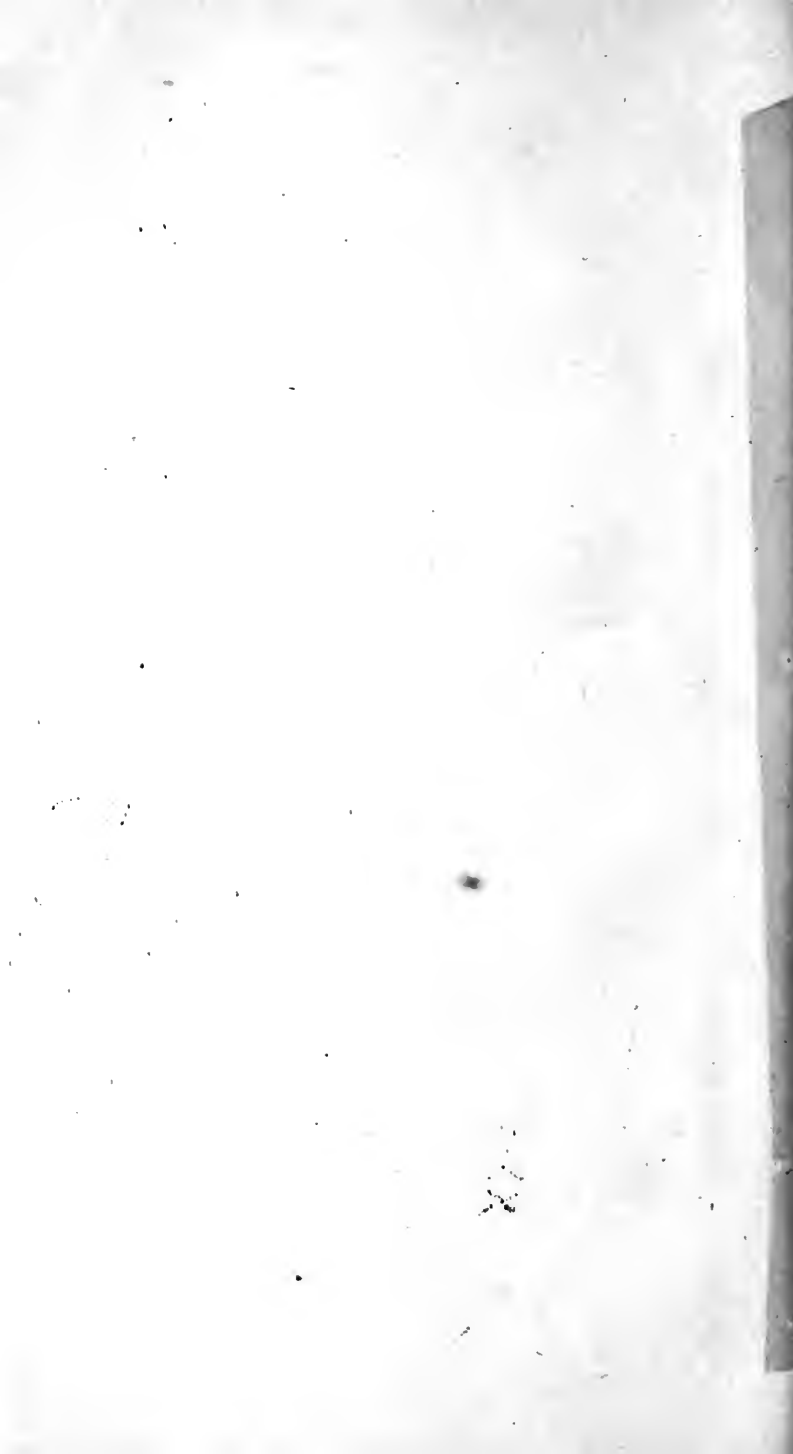
Caraccioli (Louis Antoine de)  
né à Paris 1721. mort 1803.  
d'une famille dont les ancêtres  
ont joué un rôle considérable  
en Italie (Naples) (1416 entre autres)  
son père ruiné par les opérations de  
Lan. il voyagea beaucoup.  
fut chargé de diverses fonctions <sup>administratives</sup>  
en Pologne, etc  
revenu en France, résida à Paris  
et se fixa à Paris.

Il écrivit beaucoup pour se procurer  
des ressources - il produisit un grand  
nombre d'ouvr.

Leharand a fait sa biographie sous  
"Richard" il en dit:

"On ne doit chercher dans ses ouvrages  
ni des vues profondes, ni un style brillant,  
mais ils respirent tous un grand  
respect pour la religion et pour  
la saine morale; ils sont d'ailleurs  
écrits avec une clarté qui les met  
à la portée de tout le monde" 77  
Il serait l'auteur des Lettres intéressantes  
de Clément XIV. ?

M. auteur sans intérêt



*Caraccioli, Louis Antoine de*

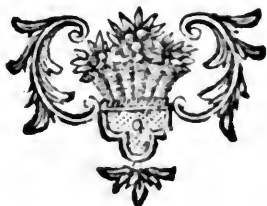
# VOYAGE

DE

## LA RAISON

EN EUROPE;

*Par l'Auteur des Lettres récréatives & morales.*



*A PARIS, & se vend A LIEGE,*

Chez J. F. BASSOMPIERRE, Imprimeur de  
*SON ALTESSE, & Libraire.*

*ET A BRUXELLES,*

Chez J. VANDEN BERGHEN, Imprimeur  
& Libraire, rue de la Magdelaine.

---

M. DCC. LXXII.

*Avec Approbation & Privilege du Roi.*

D

917

.C27

1772

Coll. spec.



# PRÉFACE.

Ce n'est point ici l'ouvrage de la critique, mais bien celui de la vérité. Les observations que fait la Raison sous le nom de Lucidor, seroient insipides, si elles n'avoient pour objet que des éloges. Il n'y a point de livre géographique qui, en parlant des différents peuples, ne dise que les uns sont paresseux, les autres vindicatifs ; ceux-ci légers, ceux-là rusés, parce qu'il n'y a point de peuple qui n'ait des défauts. Entre le panégyrique & la satire, se trouve ordinairement la vérité.

Les habitants d'un pays, & surtout ceux des petites villes, voudroient qu'on ne parlât de leur lieu natal que pour le célébrer ; c'est l'effet d'un amour-propre mal-entendu. Mais doit-on prodiguer des louanges à tort & à travers, pour ménager la délicatesse de l'orgueil ou du

préjugé ? Le langage de la Raison fera toujours celui de la sincérité.

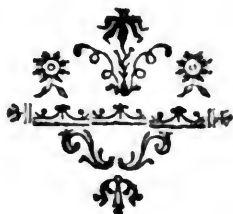
On s'est particulièrement attaché, dans cet ouvrage, à faire connoître les mœurs & les usages des différents pays, ainsi que les progrès des sciences & des arts, non en dissertant, mais en effleurant. La brièveté est un mérite, sur-tout dans un siècle superficiel ; & d'ailleurs, une remarque faite à propos vaut souvent une description. Heureux l'écrivain qui dit beaucoup de choses en peu de mots.

La plupart des livres sont inutiles pour les lecteurs ; on tient à des opinions populaires, à des préjugés nationaux, au-lieu de ne tenir qu'à la vérité. C'est presque toujours la prévention qui condamne ou qui approuve un ouvrage. *Ne soyez d'aucun pays, d'aucun temps*, disoit le chancelier Bacon, *& vous jugerez sainement de ce qu'on dira de votre esprit, de vos coutumes & de vos mœurs* ; mais on veut être flatté. Peu d'hommes savent être citoyens du monde, quand

## *P R E F A C E.*

v

il s'agit de prononcer contre eux-mêmes & contre les usages de leur propre pays. On souscrit volontiers au jugement qu'on porte sur une nation voisine, & l'on ne veut point reconnoître son propre portrait. C'est l'histoire d'une personne laide qui accuse celui qui l'a peinte, ou d'ignorance ou d'infidélité.



---

## A P P R O B A T I O N.

**J'**AI lu par ordre de Monseigneur le Chancelier un manuscrit qui a pour titre : *Voyage de la Raison en Europe*. C'est un tableau succinct des mœurs de l'Europe, qui a l'avantage de présenter les grands principes de la Raison & de la saine Politique, avec une critique très-honnête & sans amertume de l'esprit & du cœur humain, & par-là même très-propre à instruire & à corriger sans blesser personne. A Paris ce 24 Juin 1771.

GENET, Docteur de la Maison  
& Société de Sorbonne.



---

## PRIVILEGE DU ROI.

**L**OUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenants nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT : Notre amé le Sieur BERTRAND, Imprimeur-Libraire à Compiègne, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au public, *Le Voyage de la Raison en Europe*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. **A CES CAUSES**, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de trois années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance. A la charge que ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglements de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance de la présente permission; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier, Garde des Sceaux de France,

Je Sieur DE MAUPEOU ; qu'il en fera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit Sieur DE MAUPEOU : le tout à peine de nullité des Présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayants causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'original. Cominandons au premier notre Huissier, ou Sergent, sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires ; Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Compiègne, le septieme jour du mois d'Août, mil sept cent soixante-onze, & de notre Regne le cinquante-sixieme. Par le ROI en son Conseil.

## LE BEGUE.

*Registré sur le Registre XVIII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 1625, fol. 518, conformément au Règlement de 1723. A Paris, ce 17. Août 1771.*

J. HÉRISSANT, Syndic.

---

# TABLE

## DES CHAPITRES.

CHAP. I.	<i>L</i> Ucidor commence ses voyages par la Turquie,	page 1
II.	<i>Il passe en Russie,</i>	7
III.	<i>Il passe par la Livonie, &amp; vi- site la Pologne,</i>	13
IV.	<i>Il observe la Suede &amp; le Da- nemarck,</i>	21
V.	<i>Il voit la Prusse &amp; la Saxe,</i>	26
VI.	<i>Il se rend à Vienne en Autri- che,</i>	31
VII.	<i>Il parcourt la Baviere &amp; quel- ques autres électorats,</i>	36
VIII.	<i>De la Flandre,</i>	41
IX.	<i>De la Hollande,</i>	45
X.	<i>Il arrive à Londres,</i>	50
XI.	<i>Il visite le Portugal,</i>	57
XII.	<i>Il juge de l'Espagne &amp; des Es- pagnols,</i>	59
XIII.	<i>Il voyage en Italie, &amp; il s'ar- rête à Genes,</i>	63
XIV.	<i>De la Corse,</i>	65
XV.	<i>Ses remarques sur Venise,</i>	67
XVI.	<i>Il passe par Bologne &amp; par Li- vourne,</i>	71
XVII.	<i>Il arrive à Malthe, &amp; visite la Sicile,</i>	74

## TABLE DES CHAPITRES.

XVIII.	<i>De Rome &amp; de ses habitants,</i>	84
XIX.	<i>De la République de Saint-Marin,</i>	99
XX.	<i>De la Toscane,</i>	103
XXI.	<i>De Lucques,</i>	109
XXII.	<i>Du Duché de Parme &amp; de Plaisance,</i>	110
XXIII.	<i>Du Duché de Modene,</i>	113
XXIV.	<i>Du Milanois,</i>	114
XXV.	<i>De la Suisse,</i>	117
XXVI.	<i>De la Savoye,</i>	122
XXVII.	<i>Du Piémont,</i>	125
XXVIII.	<i>Du Tirol,</i>	130
XXIX.	<i>Il entre en France, &amp; visite l'Alsace,</i>	133
XXX.	<i>Des trois Evêchés,</i>	134
XXXI.	<i>De la Lorraine,</i>	136
XXXII.	<i>De la Champagne &amp; de la Picardie,</i>	138
XXXIII.	<i>De la Normandie,</i>	141
XXXIV.	<i>Il arrive à Versailles, &amp; parcourt les environs,</i>	146
XXXV.	<i>Lucidor arrive à Paris,</i>	152
XXXVI.	<i>Des différents quartiers de Paris,</i>	154
XXXVII.	<i>Des Cercles,</i>	156
XXXVIII.	<i>Des promenades publiques,</i>	159
XXXIX.	<i>Des Spectacles,</i>	162
XL.	<i>Des Cafés,</i>	164
XLI.	<i>Des Modes,</i>	166
XLII.	<i>Du Jeu,</i>	170

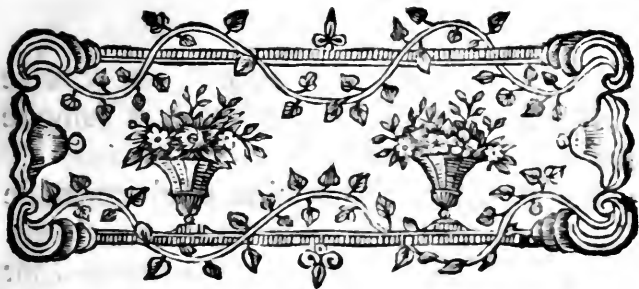
# TABLE DES CHAPITRES.

XLIII.	<i>Des Auteurs,</i>	172
XLIV.	<i>Des Livres nouveaux,</i>	175
XLV.	<i>Des disputes Littéraires,</i>	178
XLVI.	<i>Du bel esprit,</i>	179
XLVII.	<i>Des Petits-Maitres,</i>	183
XLVIII.	<i>Des Conversations,</i>	184
XLIX.	<i>Des Projets,</i>	187
L.	<i>Des Sciences,</i>	188
LI.	<i>Des Arts,</i>	191
LII.	<i>Du Luxe,</i>	192
LIII.	<i>Des Bibliothèques,</i>	194
LIV.	<i>Des Collèges,</i>	195
LV.	<i>Des Académies,</i>	199
LVI.	<i>De la Sorbonne,</i>	200
LVII.	<i>Des Etablissements,</i>	202
LVIII.	<i>De la Police,</i>	206
LIX.	<i>Du Parlement,</i>	208
LX.	<i>Des Etiquettes,</i>	211
LXI.	<i>Il parcourt l'Orléanois &amp; le Blaisois,</i>	212
LXII.	<i>De la Touraine, du Vendomois, &amp; du Chartrain,</i>	216
LXIII.	<i>De la Bretagne, du Maine &amp; de l'Anjou,</i>	222
LXIV.	<i>Du Poitou &amp; du Berry,</i>	229
LXV.	<i>De la Marche &amp; du Limou- sin,</i>	232
LXVI.	<i>De l'Angoumois, du Périgord &amp; de la Saintonge,</i>	234
LXVII.	<i>De la Guienne &amp; de la Gasco- gne,</i>	236

## TABLE DES CHAPITRES.

LXVIII.	<i>Du Béarn &amp; du Roussillon,</i>	240
LXIX.	<i>Du Languedoc,</i>	241
LXX.	<i>De l'Auvergne,</i>	246
LXXI.	<i>Du Bourbonnois &amp; de la Bour-</i> <i>gogne,</i>	249
LXXII.	<i>De la Franche-Comté,</i>	253
LXXIII.	<i>Du Lyonnais,</i>	255
LXXIV.	<i>Du Vivarez &amp; du Comtat Ve-</i> <i>naissin,</i>	258
LXXV.	<i>De la Provence,</i>	261
LXXVI.	<i>Du Dauphiné,</i>	265

Fin de la Table.



# VOYAGE

DE

## LA RAISON

### EN EUROPE.

---

#### CHAPITRE I.



E fut au milieu des modes qui nous tyrannisent, que la Raison entreprit de nous visiter, & ce fut au printemps de 1769 qu'elle exécuta ce généreux dessein.

„ Voyons, dit-elle, si les lumieres que j'ai  
„ départies aux Européens, comme à ceux  
„ d'entre les hommes que j'affectionne de pré-  
„ férence, ne sont point obscurcies, & s'ils  
„ réverent encore mes loix. „ Aussi-tôt elle  
prit la taille & la physionomie d'un philosophe

A

## 2      *Voyage de la Raison*

aimable, tel que Minerve parut aux yeux de Télémaque, & elle s'achemina vers l'empire des Ottomans.

Son équipage n'avoit ni le délabrement de nos fiacres, ni l'élégance de nos cabriolets. Il consistoit dans une voiture commode, sur laquelle on n'appercevoit ni dorures, ni vernis.

Un seul domestique, moins considéré comme un esclave que comme un ami indigent, formoit tout son cortège. La Raison n'est ni vaine, ni tyrannique.

Les premiers pays que Lucidor parcourut (c'est le nom que la Raison se donna) furent d'affreux déserts. Il eut occasion d'y voir un vieillard innocent, que le despotisme tenoit dans les fers. Il s'appelloit *Nabal*, & sur des délations clandestines dont il ignoroit lui-même le sujet, il étoit condamné depuis trente ans à vivre loin de sa famille, ou plutôt du monde entier.

Cependant le sultan se croyoit le prince le plus clairvoyant; mais le moyen d'être détrompé, lorsqu'on n'a pour conseil que des courtisans artificieux, qui accréditent le mensonge, & qui repoussent la vérité. L'innocence n'a qu'une voix, l'injustice en a mille.

Il n'y a personne qui n'eût été attendri à la vue du vénérable prisonnier. Outre une barbe plus blanche que l'ivoire, qui lui donnoit l'air de la candeur même, il levoit continuellement les yeux au ciel, & le conjuroit



avec la plus vive ardeur de pardonner à ses délateurs. *Tout est pour le mieux*, disoit-il, & la providence a ses desseins lorsqu'elle me tient en captivité. J'avois une place brillante qui auroit pu m'éblouir; je ne m'occupe ici que de mon ame, qu'il est impossible d'enchaîner. Je l'éleve au-dessus de ce corps que vous voyez captif, & je la promene dans des espaces mille fois plus vastes que la Turquie.

Il n'y a ni prison, ni exil pour une ame élevée, lui repliqua Lucidor; les murs tombent à l'aspect d'un homme qui regarde la terre comme un atôme, & qui ne tient qu'à son devoir. Après avoir quitté le vertueux Nabal, il passa plus d'une heure à réfléchir sur les avantages de la sagesse, qui est de tous les climats.

„ Voilà une contrée, disoit-il, où il sem-  
 „ ble qu'on ne devrait trouver que de l'igno-  
 „ rance & de la barbarie, & j'y rencontre un  
 „ sage digne de gouverner les rois. Le bel  
 „ exemple! que n'est-il connu de ces enthousiastes orgueilleux, qui s'imaginent qu'il n'y  
 „ a de mérite que dans leur pays!

Bientôt Constantinople s'offrit aux yeux de notre philosophe, mais ce fut un spectacle qui, quoique ravissant, ne lui rappella que les massacres & les horreurs qu'on lit dans l'histoire. Les exploits de Constantin, les catastrophes de Mahomet, furent le seul point de vue qui le fixa. On joint le passé au présent, lorsqu'on voyage avec réflexion.

A peine eut-il pénétré dans la ville, qu'il se conforma aux mœurs des habitants. On ne l'entendit ni plaisanter sur leurs usages, ni se plaindre de leurs façons. Il se contenta de déplorer en secret l'esclavage de la nation, & l'ignorance qui en est une suite, en reconnoissant néanmoins que le bon sens des Turcs est moins offusqué, que celui des hommes qui lisent avec excès. On prend l'esprit de tout le monde, & l'on perd le sien lorsqu'on veut tout savoir.

L'appareil effrayant avec lequel on aborde le sultan l'effaroucha. Il ne vit qu'une dégradation de l'humanité, & dans l'humiliation des sujets, & dans la fierté du souverain. Ce sont là des statues, dit-il en lui-même, & non des êtres pensants.

Il s'aperçut que les femmes, si dignes d'être aimées pour leur esprit & pour leur aménité, n'étoient chéries chez les Musulmans que par rapport à leur beauté, & qu'en cela ils outrageoient le sexe au-lieu de l'honorer.

C'est ce que lui fit entendre une Circassienne, qu'on avoit sacrifiée à la passion d'un bacha. Je fus, disoit cette jeune fille, aussi belle que modeste, enlevée dès l'âge d'onze ans pour être ici le jouet des caprices & des fureurs de l'homme le plus bizarre & le plus cruel : il m'étouffe de caresses & m'accable de coups.

En prononçant ces mots, elle s'arrachoit

des cheveux que les graces avoient tressés. Ensuite elle ajouta, en humectant ses joues vermeilles de quelques pleurs, qui ressembloient moins à des larmes qu'à des gouttes de rosée, que sans son malheur, elle auroit nourri du travail de ses mains une mere qu'elle aimoit plus que sa vie, & qu'elle auroit conservé une innocence qu'on lui avoit dit être plus précieuse que tous les trésors. La vertu est de tous les pays.

Lucidor, en s'attendrissant à ce récit, releva son courage, l'assura que tous les efforts des hommes ne pouvoient nous rendre coupables malgré nous, que le ciel, tôt ou tard, la délivreroit de sa captivité.

L'oracle se vérifia quelques jours après. Le bacha fut étranglé pour avoir commis des injustices, & l'infortunée Circassienne mise en liberté.

Ses premiers pas la conduisirent chez Lucidor, qui, loin d'abuser de ses charmes & de son malheur, la fit partir pour rejoindre sa mere, après lui avoir donné quelques pieces d'or, quelques conseils relatifs à sa situation, & après l'avoir recommandée au capitaine d'un vaisseau prêt à mettre à la voile.

Le navire étoit déjà loin, & l'on appercevoit du milieu des flots des mains plus blanches que l'albâtre qui s'élevoient vers le ciel, & qui sembloient le solliciter de répandre ses dons sur un si généreux bienfaiteur. La recon-

noissance est l'ouvrage du cœur plutôt que celui de l'éducation.

Lucidor passa le jour à savourer le plaisir qu'on goûte à faire du bien, & le lendemain il eut un entretien avec le visir sur la politique & sur les mœurs du pays. Ce ministre, homme habile, lui avoua que des préjugés enracinés dans l'esprit de la nation, empêchoient le gouvernement de prévenir les pestes & les incendies; que la mollesse qui énerroit leurs troupes, étoit le tombeau de la valeur; qu'on traînoit dans leurs armées un luxe incompatible avec les marches & les combats; & que pour faire de bons militaires de leurs officiers, il leur faudroit des chefs Prussiens qui vinssent les former, ou qu'ils allassent eux-mêmes prendre des leçons chez l'étranger.

On ne fait plus la guerre, dit-il, comme on la faisoit il y a cinquante ans, & nous n'avons que l'ancienne méthode, moyen assuré d'être toujours battu.

Lucidor enchanté de la justesse de ces réflexions, lui demanda s'il ne trouvoit pas que le despotisme abrutit les ames; mais son bon sens n'alloit pas jusques-là. Il pensa même se fâcher.

Les hommes paient toujours par quelque endroit un tribut à l'humanité.

---

## CHAPITRE II.

### *Il passe en Russie.*

**P**ETERSBOURG parut à ses yeux une ville calquée sur Vienne & sur Paris, excepté que la plupart des maisons n'étoient point aussi commodes que les nôtres.

On l'introduisit chez les plus grands seigneurs. Ils sont d'un facile accès. Il observa que les commodités de la vie y étoient beaucoup moins connues que le faste ; que sans y avoir le nécessaire , on avoit le superflu ; qu'en un mot les détails domestiques ne répondoient point à la magnificence extérieure. Les hommes mettent rarement une juste proportion dans leurs dépenses.

La société des Russes plut beaucoup à notre philosophe. Il trouva dans leur commerce cette justesse & cette sagacité qui constituent l'homme d'esprit, & il reconnut que quoiqu'ils n'eussent été créés que du temps de Pierre-le-grand, ils étoient déjà au niveau des peuples les plus instruits & les plus policés.

On n'étoit occupé que de la guerre contre les Turcs, & il eût voulu qu'on ne se fût occupé que de la paix. Il prévoyoit que cela n'aboutiroit qu'à des massacres & à des horreurs, &

que chaque puissance belligérante, selon la destinée de presque toutes les guerres, finiroit par se retirer chez soi épuisée de forces & d'argent. La paix seroit durable, si avant de la rompre on vouloit calculer.

Lucidor ne s'en tint pas à ces réflexions. Il voulut connoître le vrai motif qui faisoit agir les Russes, & il crut découvrir qu'ils n'avoient réellement commencé cette guerre, que pour s'entretenir dans l'art de se bien battre & de bien manœuvrer; les circonstances les menaient plus loin qu'ils n'avoient prévu, ils ne combattoient plus que par honneur.

La profession des armes est un métier qu'il faut réellement exercer. Les hommes se rouillent ainsi que les fusils, si on ne les tire de l'inaction. Les Turcs ne sont ordinairement battus, que parce qu'ils ne se battent que rarement.

Le nouveau code des loix, ouvrage immortel de l'impératrice regnante, excita son attention. Par-tout il y trouva des traces de sagesse & de génie. Heureux ce peuple, s'écria-t-il, si ses mœurs ressembloient à ses loix; mais il craignit qu'on ne pousât trop loin l'amour de la dépense, & que le luxe n'appauvrit enfin la nation. Il y a une grande distance entre des préceptes & leur exécution.

Après la visite de Petersbourg, il se rendit à Moscou, ville immense, où il ne manque que de la police & des habitants, mais où l'on

trouve des hommes érudits. Les sociétés de gens de lettres érigées dans la Russie avoient une réputation bien méritée ; il les vit par lui-même, & il ne put leur refuser son suffrage. Il n'est rien tel que les yeux du maître.

Il eût désiré que Pierre-le-grand, en dépouillant le patriarche de Moscou d'une autorité trop absolue, se fût occupé de l'instruction du clergé. Excepté quelques évêques Grecs, qui en qualité de moines Basiliens ont quelque savoir, les prêtres du pays, vulgairement appelés Popes, sont enveloppés d'épaisses ténèbres. Ils mettent saint Nicolas presque au-dessus de Dieu, & soutiennent comme article de foi, que la sculpture dans les églises est une violation manifeste du premier commandement, parce qu'il y est ordonné de ne point faire d'images taillées pour les adorer, & que la peinture au contraire est très-permise. L'ignorance fut toujours la mere de la superstition.

La Sibérie, cette terre d'exil où languissent tant d'infortunés, ne pouvoit échapper aux regards de Lucidor. Il s'y rendit avec célérité : mais quel coup d'œil ! On ne découvre en Sibérie que des déserts effrayants, où des ordres émanés de la cour retiennent des malheureux qu'on a voulu punir ou sacrifier. Ils y vivent éloignés les uns des autres, sans nulle communication.

Il visita presque tous les exilés ; & dans ce long & pénible voyage, il ne recueillit que

des plaintes & des sanglots. Ici, c'étoit un seigneur qui se voyoit enseveli dans une tanière, sans autre compagnon que le désespoir; là c'étoit un courtisan, qui avoit joui du plus grand crédit, & qui ne pouvoit apprendre le sort de sa femme & de ses enfants.

Il semble, disoient tous ces infortunés, que cette malheureuse contrée ne tient point à l'univers : il n'y a pas plus de commerce avec les vivants qu'avec les morts. Nous n'apercevons que de la neige & des traces d'animaux.

Ce qui toucha davantage Lucidor, fut la vue d'un jeune officier, âgé de vingt-sept ans, & qui, pour avoir parlé d'un ministre avec indiscretion, se trouvoit là depuis vingt-deux mois. Son visage noble & gracieux annonçoit une belle ame, ses yeux baignés de larmes exprimoient son chagrin. Il s'étoit fabriqué une espece de grotte, qu'il avoit tapissée d'images de la mort. Ces images, faites de terre, & travaillées de ses mains, le consoloient par la vue de sa dernière fin. Il ne me reste plus que cette espérance, disoit-il, & je tâche d'en faire mon bonheur.

„ Cependant, ajouta-t-il, qui que tu sois,  
„ aimable voyageur, qui viens visiter ici des  
„ vivants enterrés, si tu dois jamais retourner à Petersbourg, emploie ton crédit ou  
„ tes pleurs pour représenter nos maux à l'impératrice. Sûrement on lui cache l'horreur  
„ de ce pays, qui deviendrait supportable, si



„ les exilés pouvoient au moins se rappro-  
„ cher & mettre leurs peines en société : ce  
„ feroit un avantage & pour la patrie & pour  
„ nous. En réunissant nos forces, nos lumie-  
„ res, notre activité, nous fertiliserions ces  
„ déserts, & l'empire en feroit son profit ;  
„ mais il y auroit de l'humanité, & l'on veut  
„ des punitions barbares, comme s'il ne suf-  
„ fisoit pas de nous arracher à nos biens, à  
„ nos familles, à nos emplois.

„ Hélas ! continua-t-il, je suis encore plus  
„ malheureux qu'un autre, ayant parcouru  
„ les pays étrangers, & vécu six mois à Pa-  
„ ris, séjour enchanteur, dont le souvenir ne  
„ fait qu'augmenter mon mal.

Il finit par demander s'il étoit lundi ou mardi. Il avoit perdu la suite des jours. Ses adieux pénétrèrent Lucidor. Il les accompagna de ce que la douleur a de plus touchant.

Cependant il parut se consoler, quand notre philosophe lui dit que la vie n'étoit qu'un instant, que tout devenoit égal au moment qu'elle finissoit, qu'il n'y avoit que le bon usage des peines qui les rendit supportables, que la vue du ciel étoit la meilleure perspective pour calmer les chagrins.

Lorsqu'il le vit plus tranquille, il s'échappa, & prit la route de Tobolsk, capitale de la Sibérie, & il regagna Petersbourg. On lui montra sur sa route l'hermitage du fameux prince Menzikof, qui de garçon pâtissier étoit

devenu , sous Pierre-le-grand , général d'armée & ministre , & que l'abus de son crédit fit reléguer à Yakouska. Il descendit pour visiter cette mémorable solitude , & il la parcourut avec un sentiment mêlé d'admiration & de douleur , d'autant mieux que Menzikof expia sa faute dans les pleurs , & finit par être le plus zélé disciple de la Raison.

A quelque distance de là , Lucidor aperçut l'endroit où le comte de Munich , pendant la longueur de son exil , exerça le métier de laboureur & de jardinier , & quitta la bêche & la charrue pour revenir triomphalement à la cour. Il y a des hommes nés pour des choses extraordinaires.

A peine notre voyageur eut-il revu Petersbourg , qu'il eut avec les ministres un entretien secret. Il leur dit librement que l'esclavage devoit s'abolir en Russie ; que ce pays ne seroit qu'à demi civilisé tant que les hommes n'y jouiroient pas de leur liberté ; que la rigueur de l'exil dont on punissoit les coupables étoit pire que la mort ; qu'il falloit travailler à empêcher pour toujours qu'un empire aussi étendu continuât d'être le théâtre des horreurs & des révolutions ; qu'enfin ils ne pouvoient ignorer que le despotisme fut toujours voisin de l'anarchie. Ils convinrent de tout ; mais c'étoit le grelot de la fable que personne n'osoit attacher. On ne refond pas facilement les constitutions d'un état.

Il s'étonna de ce qu'après tant de réformes, & sur-tout après l'exemple de l'Angleterre, on s'en tenoit encore à l'ancien calendrier. La routine est une loi chez presque tous les hommes.

---

### C H A P I T R E III.

*Il passe par la Livonie , & visite la Pologne.*

**O**N n'avoit jamais vu un voyageur aussi sage & aussi judicieux. Ses paroles étoient précises , ses démarches mesurées ; rien n'échappoit à ses regards.

Il trouva dans la Livonie quelques seigneurs instruits , mais ils vivent si loin les uns des autres , qu'ils ne peuvent se communiquer leurs réflexions. Il en est de la science comme du feu : il lui faut de l'aliment , ou elle s'éteint.

Il se détourna pour visiter la Courlande , sans en retirer d'autre fruit que d'y rencontrer par hazard quelques personnes lettrées. La terre s'y cultive plutôt que l'esprit.

Bientôt il se vit dans la Lithuanie , qui n'a rien de remarquable que ses vastes forêts. C'est là qu'il apperçut au milieu des neiges , un jeune homme en bas de soie , marchant à pied & fredonnant une ariette. Il se défia que c'étoit un François , & il ne se trompa point. Il

se fit un plaisir de l'interroger sur les hazards qui l'avoient amené dans un pays aussi éloigné.

„ Mon histoire est toute simple , répondit  
„ l'élégant pèlerin. J'étois garçon perruquier,  
„ lorsqu'un gentilhomme Moscovite m'em-  
„ mena de Paris à Moscou, pour être son va-  
„ let-de-chambre. A peine y fus-je arrivé,  
„ que j'appêrçus la plus grande misere sous  
„ les dehors les plus brillants. Il me falloit  
„ vivre avec des domestiques qui n'avoient  
„ ni chemises , ni chaussures , & qui ne se nour-  
„ rissoient que de ce qu'ils pouvoient escamo-  
„ ter. La terre leur servoit de lit , & toute  
„ leur toilette consistoit à se peigner avec les  
„ doigts. Il y a des détails de ménage dans  
„ les maisons Moscovites , qui paroissent in-  
„ croyables à des François.

„ Cela m'a déterminé à regagner Paris, où  
„ j'aimerois mieux être chien dans la rue des  
„ Boucheries, que d'avoir un palais à Mos-  
„ cou. J'entrai dans une église avant de par-  
„ tir, & je vous avoue que je desirois pou-  
„ voir emmener avec moi tous les saints que  
„ j'appêrçus à diverses chapelles , tant je les  
„ trouvois mal placés dans un pays si maus-  
„ sade & si ridicule. „ Il n'y a qu'un Fran-  
çois qui puisse avoir ces idées.

Cette petite aventure amusa beaucoup Lu-  
cidor. (La Raison fait rire à propos.) Il paya  
la narration du perruquier, elle en valoit la  
peine, & il continua son chemin.

Les premiers Lithuaniens qui s'offrirent à ses yeux, lui prouverent que le gouvernement du pays avoit quelque chose de vicieux. C'étoient autant de misérables qui sembloient moins des hommes que des spectres; & l'on ne pouvoit en attribuer la cause qu'à leur qualité de serfs. L'esclavage est le pere de l'indigence. En détruisant l'émulation, il étouffe l'agriculture & le commerce.

La Pologne offre par-tout des preuves de cette triste vérité : notre philosophe y trouva des pelotons de Juifs qui faisoient tout le négoce. Pour gîter les voyageurs, ils transformoient des étables en cabarets, où l'on couchoit pêle-mêle avec les animaux; mais encore cela vaut-il mieux que de dormir au bivac.

Après avoir parcouru l'Ukraine, qu'il appelle un paradis terrestre habité par des vagabonds, il vint à Léopold, qu'on prendroit pour un amas de ruines; & c'est là qu'il dit, qu'il s'étonnoit comment on donnoit le nom de villes à une multitude de villages perdus dans la boue, & qu'il désapprouva ces entraves qu'on met à la république sous prétexte de liberté, & qui l'empêchent d'agir & de juger, je veux dire ce *liberum veto*, par lequel le plus mince gentilhomme peut arrêter les délibérations du sénat.

Cracovie lui parut une ville grave, où l'on imitoit les mœurs des Allemands; Varsovie,

une ville élégante, où l'on copioit les modes des François; il visita les seigneurs, & il les trouva très-affables & très instruits; mais cela ne fit qu'augmenter ses regrets au sujet du Palatin de Cracovie, que les Russes avoient enlevé. Il fut vivement affligé de voir que la Pologne étoit privée d'un sénateur si vertueux & si éclairé. Pourquoi la persécution est-elle ordinairement la récompense du mérite?

Les colleges attirerent l'attention de Lucidor, & ils en étoient dignes. On y enseignoit la philosophie de Newton, & des maîtres intelligents s'appliquoient avec zèle à bien instruire leurs élèves.

Il passa quelque temps à parcourir les annales de Sobieski, & souvent il s'écria, ô le grand roi, s'il n'eût point écouté les conseils d'une reine intéressée, qui avilissoit la royauté. Il ne faut qu'une femme intrigante pour ruiner un empire. Le souverain qui se rend son esclave, devient ordinairement despote.

Il fut très-satisfait de la bibliothèque publique qui enrichit Varsovie, mais en même temps affligé de n'y pas trouver le bibliothécaire. Des raisons d'état le retenoient captif chez les Russes; événement d'autant plus fâcheux, que Joseph Zaluski, évêque de Kiovie, est un prélat qui connoît tous les livres, & que la Pologne lui doit l'avantage d'en avoir une superbe collection.

Lorsqu'on lui parla de la guerre qui enfan-

toit des confédérations dans tous les Palatinats, il s'étonna qu'avec aussi peu de discipline & aussi peu d'artillerie, on mît des troupes en campagne, & que l'on marchât contre un ennemi puissant. Mais ce qu'il y avoit de singulier, c'est que la plupart des gentilshommes qui sonnoient l'alarme & qui se battoient, ne savoient pas ce qui les animoit. On crioit de toutes parts que les loix étoient violées, & sur cela chacun montoit à cheval & guerroyoit.

C'est ce qu'un noble Lithuanien dit à Lucidor, qui lui parloit de son ardeur à courir au combat.

„ Je vas me faire tuer, lui repliqua-t-il,  
 „ sans savoir si le parti que je prends est bon  
 „ ou mauvais. La multitude m'entraîne, &  
 „ ce sera le ciel qui décidera si j'ai tort ou  
 „ raison.

Le courage engendré par l'enthousiasme est toujours témérité. Cependant notre philosophe, en gardant l'*incognito*, examinait attentivement les coutumes & les mœurs, & s'il eût pu se faire écouter, il auroit répandu chez les seigneurs moins de faste & plus de commodité; & au-lieu de cette multitude de valets qu'ils ont à leurs gages, & qui meurent de faim, ils n'en eussent conservé qu'un tiers, qu'on eût bien nourri & bien habillé. Il auroit supprimé ces longs & somptueux dîners qui consomment le temps & la santé : il auroit

établi une justice capable de faire payer promptement un malheureux créancier, & il auroit donné plus d'autorité au roi, en lui associant néanmoins un sénat pour nommer aux Palatinats & aux Starosties, puisqu'il est incontestable qu'on vient à bout de tout, lorsqu'on a toutes les places & toutes les dignités de la république à sa disposition.

Enfin il conclut, après avoir bien examiné les forces & les loix de la Pologne, que c'étoit un pays où il y avoit beaucoup de souverains, & point d'autorité.

Plusieurs Polonois en convinrent, & surtout la Palatine de \*\*\*, femme aussi belle que savante, & qui eut avec notre philosophe un long entretien. En bonne patriote, elle lui détailla les maux du pays. “ Il nous manque,  
„ lui dit-elle, cette harmonie propre à main-  
„ tenir l'ordre, & à faire le bien. Chacun s'at-  
„ tribue parmi nous le droit de décider, &  
„ juge selon son caprice ou sa passion. On  
„ s'imagina autrefois que les voyages refon-  
„ droient les coutumes & les mœurs, & nos  
„ façons naturelles disparurent pour faire place  
„ à des ridicules. En devenant plus poli, on  
„ devint plus dissimulé. Pour acheter des mo-  
„ des, on vendit des vertus, & la générosité  
„ qui étoit autrefois notre partage, est absor-  
„ bée par un luxe frivole. Il nous faut main-  
„ tenant des dorures, des bijoux, & des det-  
„ tes pour mieux ressembler aux Parisiens.



„ Nous ne mangerions plus, si nous n'avions  
„ des cuisiniers François.

Il se trouva là un vieux Polonois, habillé  
selon l'usage du pays, qui éleva la voix, &  
qui dit : “ Je n'ai jamais porté ni velours, ni  
„ dentelles, n'ayant jamais eu d'autre parure  
„ qu'un sabre, & des moustaches; mais j'ai  
„ toujours tenu parole, & je me suis tou-  
„ jours bien battu. Plusieurs de nos sénat-  
„ teurs qui tiennent encore à nos mœurs an-  
„ tiques, vous parleront le même langage.  
„ Ils vous diront qu'une tête qui ne s'annonce  
„ que par des papillotes, est ordinairement  
„ une tête vuide, qu'il y a plus de cœurs à la  
„ glace sous des habits brodés, que sous des  
„ peaux de buffle, & que notre malheur vient  
„ de ce qu'éblouis par un prétendu bel esprit,  
„ nous n'écoutons point assez la Raison.

A ce mot Lucidor sourit, & convint sans  
peine, que les hommes ne se comportoient  
bien, que lorsqu'ils étoient raisonnables, &  
qu'il y auroit une excellente réforme dans l'u-  
nivers, si le bon sens avoit assez d'empire pour  
devenir réformateur.

„ Cependant, je dois avouer, dit la Pa-  
„ latine, que malgré nos miseres, nous som-  
„ mes encore le pays où l'on trouve des ma-  
„ ris plus fideles, des épouses plus soumises,  
„ des enfants plus dociles, & que bien des  
„ nations en troquant leurs mœurs avec les  
„ nôtres, ne pourroient qu'y gagner.

Les femmes en Pologne , que l'éducation civilise , sont des plus charmantes.

Notre philosophe se dispoisoit à partir , lorsqu'on vint lui apprendre que le peuple s'assembloit dans le voisinage pour voir un cadavre qu'on disoit être Vampire. Il s'y rendit , & quoiqu'il n'apperçût qu'un homme très-mort , sans mouvement & sans vie , mais ayant seulement le visage enflammé , des religieux lui soutenoient qu'il remuoit , & même qu'il crioit , tant on est prévenu lorsqu'on se laisse dominer par la superstition. Ils sont bien venus à faire croire ce qui leur plaît , car il n'y a guere de famille Polonoise qui n'ait un moine pour conseil.

Lucidor eut beau leur expliquer que la rougeur qui les frappoit , n'avoit point d'autre cause que la qualité de la terre où l'on dépoisoit les corps. Loin de déférer à son avis , ils le traitèrent d'impie , & penserent le lapider. Ainsi le fanatisme a coutume de répondre.

Il s'échappa très-prudemment , & dans sa route il n'apperçut que des plaines immenses , des forêts de pins , qui lui certifierent que la Pologne , loin d'être peuplée , n'a tout au plus que cinq millions d'habitants. Aussi fait-elle sortir la plus grande partie de ses grains pour avoir des denrées & de l'argent. C'est là sa richesse , en y joignant les salines de Cracovie & la cendre de certains bois , nommée *Potave* , qui sert à diverses teintures.

Si Lucidor ne rencontra point de voleurs, c'est que les Polonois s'accordent aussi difficilement pour faire le mal que pour faire le bien.

---

## CHAPITRE IV.

*Il observe la Suede & le Danemarck.*

UN vent favorable, un vaisseau commode eurent bientôt transporté à Stockolm le judicieux voyageur. Il y parut avec une modestie qui plut beaucoup aux Suédois. Sans être simples, ils aiment la simplicité. On trouva toujours parmi eux les meilleurs soldats. Ses premiers regards se fixerent sur le sénat, qui, comme tous les tribunaux du monde, a ses avantages & ses inconvénients; mais il avoua que cette voix qu'on accorde aux paysans, prouvoit la sagesse de la nation. Le bon sens est toujours respectable, de quelque maniere qu'il soit habillé.

Il eût fallu, selon son avis, qu'il ne dit qu'avec la plus grande réserve, qu'il y eût moins d'altercations dans le sénat, plus de déférence pour le roi; mais la liberté n'y eût pas trouvé son compte: on fait que son empire consiste dans l'indépendance. Ni Christine, ni Charles XII ne furent point oubliés; celle-ci comme ayant éclairé le Nord, celui-là comme l'ayant embrasé.

Lucidor rappella plusieurs époques de leur regne, & il les accusa d'avoir été trop remuants. L'imagination sympathise rarement avec l'art de gouverner. Il faut du flegme pour conduire les hommes, plutôt que du génie.

Descartes, qui mourut en Suede, fut quelquefois le sujet des entretiens. Notre voyageur observa que ce philosophe qui exclut le vuide de l'univers, en laissa souvent dans ses écrits, & qu'en nous enrichissant de l'histoire de l'ame, il nous donna le roman de la nature.

Un jour que Lucidor se promenoit autour de ces mines, dont la seule description fait horreur, & dont les abymes servent de retraite aux criminels qu'on destine sagement au travail, plutôt qu'à la mort, il fit rencontre d'un paysan digne d'être cité. Fier de sa qualité de Suédois, il n'auroit pas changé son état pour les meilleures conditions. “Par-tout  
„ ailleurs, disoit-il, on me regarderoit comme  
„ un objet de mépris; ici l'on m'écoute, & je  
„ fais partie du sénat. Tant que les sociétés  
„ d'agriculture, ajouta-t-il, dédaigneront d'a-  
„ voir des laboureurs pour aggrégés, elles  
„ ne feront que des livres, & les campagnes  
„ n'en seront pas mieux cultivées; car tel que  
„ vous me voyez, Monsieur, dit-il à Lucidor,  
„ j'ai un peu lu, & j'ai appris que la  
„ raison toute crue des paysans valoit bien  
„ les ragoûts du bel esprit.

Ce bon laboureur étoit chef d'une nom-

breuse famille , à laquelle il ne cessoit de répéter , que le plus beau titre de l'homme est celui d'être homme , & que l'honneur d'avoir une ame immortelle , l'emporte sur toutes les dignités.

On le consultoit dans son village comme l'oracle du lieu , & ses vertus le faisoient encore plus respecter que son bon sens. Sa femme offrit à notre philosophe un repas agreste. Il y assista avec plus de plaisir qu'aux plus superbes festins. La sérénité qui brilloit chez les convives avoit ramené l'âge d'or. Le pere , la mere , les enfants jouissoient d'un bonheur inaltérable : c'étoit la confrairie des heureux. Ils avoient un petit domaine , où , par un travail opiniâtre , ils forçoient la terre à leur remettre ce qu'elle a de plus précieux. Il n'y a point de trésor comparable à la médiocrité : elle laisse l'ame dans un calme , qu'il vaut beaucoup mieux sentir que définir.

Il en coûta plus à Lucidor pour quitter ces bonnes gens , que pour s'éloigner des personnes les plus qualifiées. Il leur dit un adieu qui exprimoit toute son estime & tous ses regrets. Une famille de cette trempe valoit pour le moins une société d'agriculteurs.

Les Suédois , que leur amabilité a fait nommer les petits François , goûterent beaucoup l'aimable voyageur. Plusieurs d'entre eux l'accompagnèrent jusqu'à la mer ; & ce fut alors qu'il leur fit l'éloge de la reine comme

d'une princesse qui par son génie méritoit réellement d'être sœur du roi de Prusse, & qui avoit le bonheur d'être mere des princes les plus accomplis. On se salua, on s'embrassa, & bientôt Lucidor se vit au milieu de Copenhague.

Il fut charmé d'y trouver un jeune monarque qui avoit la maturité des vieillards, & dont l'esprit formé par des voyages & par des lectures, deviendrait la lumiere de ses états. Il eut plusieurs entretiens secrets avec lui, & il en résulta que le faste devoit être banni du Danemarck comme d'un royaume où il étoit dangereux ; qu'il falloit toujours qu'un état dépensât moins que son revenu, & qu'il eût des sommes en réserve.

Les ministres parurent à Lucidor dignes de leur emploi : ils servoient la patrie pour l'honneur de la servir : gloire d'autant plus estimable, qu'elle n'est pas commune.

Notre philosophe passa de la cour à la ville : c'est le moyen de bien connoître les mœurs & le caractère d'une nation. La connoissance des hommes exige des détails. Qui n'a vu que les grands, n'a souvent apperçu que de la dissimulation. Les petits se dévoilent plus facilement.

Les Danois, au rapport de Lucidor, oublient ce qu'ils sont pour paroître Allemands. Cela leur donne un air gêné, & d'autant plus déplacé, qu'ils ne peuvent que gagner à se faire connoître.

On

On s'occupe parmi eux de l'agriculture & du commerce, comme de deux objets qu'on avoit négligés par le passé, & qui sont le pivot d'un état; mais on s'en occupe en agissant, & non en faisant des brochures, qui ne servent qu'à l'amusement des hommes désœuvrés.

Quelques jeunes gens revenus de Paris s'efforçoient de mettre en honneur l'afféterie des petits-mâtres, ce qui ne prenoit pas. Le Danois revient au sérieux malgré lui, le bon sens ne s'accommode point de la frivolité.

Les arts avoient des amateurs, & le gouvernement travailloit à les multiplier. On voyoit dans les maisons royales quelques chef-d'œuvres sortis de la main des Danois, ces maisons qui sans être superbes, offrent à l'œil plusieurs beautés; mais, comme dit très-bien un homme du pays, tous les royaumes d'où la religion Romaine est bannie, n'ayant pas avec Rome des relations, sont ordinairement dépourvus de bons artistes. Il faut entretenir des correspondances avec cette capitale pour se former le goût : la Russie elle-même, malgré ses académies, se ressent de cette privation.

Les colleges étoient bien tenus à Copenhague; mais le pédantisme alloit trop loin. On ne fait de bonnes études, que lorsqu'on les fait gayement.

Ainsi pensa notre philosophe, qui quitta le

Danemarck , après en avoir scrupuleusement observé le physique & le moral , & après avoir déclaré que rien n'étoit plus important pour le pays , que de s'allier avec des puissances respectables par leur force & par leur prudence , attendu qu'un pacte fait à la légère pouvoit lui causer les plus grands maux.

---

## C H A P I T R E V.

*Il voit la Prusse & la Saxe.*

**L**A Raison connoît le prix du temps , & n'en perdit jamais une minute. Lucidor passa très-rapidement de Hambourg (ville intéressante) à Berlin.

Le roi fut le premier qui apperçut l'aimable voyageur , & qui lui parla. La chose n'est point surprenante ; c'étoit un effet de la sympathie.

Ils conversèrent long-temps l'un & l'autre sur la meilleure administration d'un état , & ils furent toujours d'accord. Il parut que le monarque devinoit Lucidor , il a l'œil le plus pénétrant. On convint qu'il falloit avoir égard aux climats , aux usages , aux loix , aux circonstances , mais qu'il y avoit des pratiques de tous les pays & de tous les temps ; celles , par exemple , de ne pas toujours viser au



mieux , dans la crainte de trop varier , de simplifier les ordonnances au-lieu de les multiplier ; de donner à la justice une continuelle activité ; de régler le luxe d'un état sur son étendue & sur ses revenus ; de fixer le prix du pain , ainsi que celui de l'argent , d'une manière irrévocable , attendu que l'homme n'a rien de plus précieux que ce qui forme sa subsistance ; d'entretenir la discipline militaire dans toute sa vigueur. L'amour de l'ordre fait le bonheur des peuples.

Le roi fit voir lui-même sa bibliothèque à Lucidor : elle étoit enrichie des observations du monarque. Il y avoit beaucoup de livres intéressants , dont il avoit augmenté la valeur par des notes importantes , marquées au coin du génie.

Dom Perneti , bénédictin de la congrégation de S. Maur , faisoit les fonctions de bibliothécaire ; il prouvoit à tous les étrangers que le roi de Prusse ne se prévient contre personne , qu'il lui importe peu qu'on soit moine ou laïc , pourvu qu'on ait du mérite ; & qu'il n'y a que de petits esprits qui puissent mépriser un homme , uniquement parce qu'il porte un capuchon.

On donna des ordres pour que Lucidor visitât tout ce qui pouvoit exciter la curiosité. Les sciences & les savants tenoient un rang distingué. On les révéroit comme des dieux tutélaires , dont l'influence féconde l'ame & l'é-

leve. Les manufactures étoient florissantes , sans que l'agriculture en souffrît ; le commerce entretenoit une heureuse circulation , les ouvriers vivoient avec facilité. L'art de gouverner peut s'appeller une science harmonique.

Berlin est une ville extrêmement peuplée. Les impôts n'y appauvrissent personne , & les dépenses de la cour n'enrichissent aucun courtisan. La tempérance subsiste à l'aide d'une sage économie. L'œil du souverain déclare la guerre à tout ce qui s'appelle profusion.

Cependant comme il est impossible qu'il n'y ait point de défauts dans une administration , un officier que sa bravoure avoit exposé à toute la rigueur des combats , se plaignit à notre voyageur de ce que la noblesse & le peuple n'étoient point assez libres.

Je fers mon prince , lui dit-il , avec le plus grand zèle & le plus vif attachement : il me connoît ainsi que tous ses officiers , & il n'en doute pas ; mais malgré l'admiration que j'ai pour ses talents & pour sa valeur , je ne puis m'empêcher d'avouer , qu'il est dur pour un citoyen de se voir enrôlé , dès qu'il peut se connoître. Un gouvernement doit être plus civil que militaire , le principal objet des hommes ne fut jamais de tuer les autres , ni de se faire tuer. Je ne redoute ni le fer , ni le feu. Je suis couvert de cicatrices , & dans l'instant j'irois gayement à la tranchée , si mon devoir m'y appelloit ; mais n'y auroit-il pas moyen ,

sans éteindre la valeur, de s'occuper moins de la guerre & de tout de qui s'y rapporte ? On accoutume insensiblement les hommes à devenir cruels, & rien n'est aussi précieux que l'humanité.

Lucidor se contenta d'écouter. La raison ne condamne ou n'approuve qu'avec beaucoup de circonspection.

Il assista à une revue. Jamais il n'avoit vu manœuvrer avec autant de dextérité. Le roi étoit l'ame de ce brillant exercice ; il se répandoit parmi tous les soldats, leur donnoit des avis, les appelloit par leurs noms, les encourageoit par son exemple, & savoit les contenir par sa fermeté. C'est un prince équitable, mais qui ne connoît guere de péchés véniels.

Plusieurs régiments réunis sembloient n'être qu'un seul homme. Il n'y avoit qu'un temps, qu'un mouvement, qu'un geste ; la promptitude des évolutions étoit rapide comme l'éclair.

Si cela n'est pas praticable un jour de bataille, c'est au moins beau pour le coup d'œil, & bon pour entretenir la souplesse & l'agilité.

Il n'y avoit plus à Berlin ni à Potsdam des poètes & des physiciens comme par le passé, mais il y avoit la paix.

Lucidor partit après avoir fait un journal de tout ce qu'il avoit vu : la chose en méritoit la peine ; & s'il ne se répandit point en éloges ni sur le souverain, ni sur le gouvernement, c'est que la Raison n'est pas complimenteuse.

Il traversa la Silésie, dont les campagnes & les manufactures indiquent la richesse; & il trouva dans Breslau, cette ville prise & reprise avec tant de célérité pendant la dernière guerre, des négociants instruits & très-opulents.

La Saxe devint un nouveau point de vue pour notre aimable philosophe. Le pays est intéressant, & il étoit bien gouverné. On avoit entouré le jeune prince de ces hommes habiles & vertueux, qui ne peuvent donner que de bons conseils.

La dernière guerre qu'on voit empreinte sur les murs de Dresde & sur ses bâtimens, fit juger à Lucidor que les résidences des souverains ne devoient jamais être fortifiées. Il vaut beaucoup mieux qu'un prince se retire, s'il n'est pas en état de se défendre, que de voir sa propre ville devenir la proie des flammes, & ses meubles les plus magnifiques être le butin de l'ennemi. Il y a des pertes en ce genre qu'on ne peut réparer.

Un peu moins de hauteur chez les Saxons, & ils seroient accomplis. Le fleuve de l'Elbe a quelque chose de la Garonne.

Leypsic, où se tient la plus belle foire de l'Europe, avoit quelques érudits, & ses libraires, gens connoisseurs, étoient pourvus de très-excellents livres, déparés à la vérité par toutes ces brochures ridicules & pitoyables que la licence accrédite, & que la faim pro-

duit. C'est distribuer des poisons que de répandre de mauvais ouvrages. Le cœur de l'homme n'est par lui-même que trop corrompu, il n'y a personne au monde qui n'en sache quelque chose par expérience.

---

## CHAPITRE VI.

*Il se rend à Vienne en Autriche.*

V I E N N E ne pouvoit être un objet indifférent pour Lucidor. Outre que cette ville a été le théâtre de plusieurs événements, la souveraine qui gouverne mérite elle seule la plus grande attention.

Il fut admis à son audience avec une facilité qui l'auroit surpris, s'il eût ignoré que Marie-Thérèse n'est pas moins affable que bienfaisante. Chaque jour elle fait des heureux; plus contente d'avoir répandu des libéralités, que d'avoir remporté des victoires. C'est une tendre mère qui n'apperçoit que des enfants dans tous ses sujets.

Notre philosophe, d'après tout ce qu'elle lui dit, la mit beaucoup au dessus de la reine Elisabeth. Il fut ravi d'apprendre qu'elle se levoit régulièrement à cinq heures, qu'elle ne perdoit pas une minute dans le cours de la plus longue journée; qu'elle veilloit sur le

clergé , sur la magistrature , sur la noblesse , sur tous les citoyens avec un zele infatigable , & que la multiplicité des détails n'affoiblissoit en rien ses grandes vues.

Nul sujet n'étoit exclus de son audience , nul placet n'étoit rejeté. Cette grande princesse , qu'on peut appeller *roi* , aussi magnifique dans les cérémonies d'éclat , que simple dans son extérieur , n'a pour cortège ordinaire que sa vertu. Les monarques ne peuvent avoir une plus belle garde ; mais la manière dont elle avoit fait élever son auguste famille , mettoit le comble à ses rares qualités. Elle avoit elle-même présidé à cette importante éducation , & elle a si bien réussi , que sa magnanimité a passé chez tous ses enfants ; ils la feront revivre sur les différents trônes où le Ciel les a placés ; & quels avantages pour l'Europe !

Lucidor à la vue de ces merveilles , ne marchoit qu'avec un crayon. Toujours il écrivoit , & c'est sur ses tablettes qu'on lit , “ Que l'im-  
,, pératrice-reine de Hongrie n'écoute ni la  
,, flatterie , ni la prévention , que sa piété est  
,, mâle comme son courage , & que son regne  
,, est si merveilleux , que la fable n'y pourra  
,, rien ajouter.

Quelle satisfaction pour la Raison , de voir ses lumières si bien mises à profit , ses conseils si bien exécutés !

On ne se défioit point à Vienne que l'in-

connu, qui paroissoit tout simplement un étranger, avoit tant d'influence dans la maniere de gouverner.

Cependant la noblesse Autrichienne, quoique très-haute, lui fit un gracieux accueil. On l'invita à de somptueux dîners. On traite à Vienne magnifiquement; c'est une profusion des meilleurs vins, sans en excepter celui de Tokai. Les femmes ont le plus grand air, parlent françois comme à Paris, & s'habillent avec beaucoup de goût.

Lucidor eût désiré qu'on ne distinguât pas trois sortes de noblesse, qu'on supprimât des étiquettes, qu'on eût enfin moins de morgues & plus de cordialité. Il n'y a point de franchise là où il y a de l'orgueil.

Les finances étoient sagement administrées, & les fortunes parmi ceux qui en avoient la régie, ne faisoient point murmurer la nation. Le gouvernement savoit les taxer. Tout est à sa place quand un souverain fait regner.

Le conseil-aulique mérita l'admiration de notre voyageur, par sa sagesse & par son immutabilité. Il n'y trouva point ces changements bizarres, ces alternatives de mal & de bien, de pis & de mieux, qui rendent un état mobile comme le vif-argent. Chaque ministre est obligé de se conformer à des regles sages, qui ne varient pas plus que le cours du soleil.

Il n'est rien tel que le flegme des Autrichiens pour bien gouverner.

L'empereur eut de fréquents entretiens avec Lucidor ; il s'y dévoila comme un prince qui opéreroit un jour de grandes choses , mais qui ne sépareroit jamais la valeur de l'humanité.

Les encouragements prodigués aux écoles militaires , ainsi qu'aux colleges , par le moyen des récompenses & des éloges , produisoient un merveilleux effet. L'émulation remuoit tous les esprits , & l'on voyoit naître la lumière. Le college Thérésien est le meilleur modele pour toutes les écoles de l'univers. Tout cela fit augurer à notre voyageur qu'on ouvreroit les yeux sur la nécessité de permettre aux commandants des armées de livrer bataille lorsque l'occasion s'offriroit , sans attendre des ordres précis ; qu'on rendroit les manufactures de soyerie plus solides & plus florissantes ; qu'on diminueroit le prix des douanes ; qu'on supprimeroit la taxe qu'il faut payer toutes les fois qu'on rentre dans la ville après le soleil couché ; qu'on embelliroit les places & les maisons , dont l'aspect est gothique & lugubre ; qu'enfin on auroit soin d'établir des auberges propres & commodes.

Dans presque toute l'Allemagne on couche entre deux lits de plume , on n'a point de rideaux , on trouve une cuisine détestable. C'est la coutume des cabarets , & elle durera long-temps. Le célèbre van Swieten , élève & commentateur de l'immortel Boerhave , ne put échapper à l'admiration de Lucidor , mal-



gré son air de simplicité. Il étoit l'ame des écoles & de toutes les opérations qui ont rapport aux sciences & aux arts. Il ne faut qu'un grand homme pour porter la lumière dans tous les esprits.

Un jour de *gala* mit notre philosophe à portée de voir d'un coup d'œil tous les grands du pays. Ils seroient aimables s'ils n'étoient point si solennels. La cour parut alors dans tout son éclat, & Lucidor jugea que les *gala* qu'on regarde en France comme des étiquettes assujettissantes, étoient sagement imaginés pour rendre les princes accessibles, & pour leur faire connoître les nobles & les officiers.

Lucidor ne parut point au caffè. C'est une espece d'indécence à Vienne que d'y paroître.

Le sanctuaire que les sciences ont dans cette ville, fut souvent visité par notre respectable voyageur. C'est une des plus belles bibliothèques du monde, & pour les livres, & pour le vaisseau. Il y trouva quelques manuscrits précieux, dont il fit des extraits. La Raïson met tout à profit.

De l'Autriche il passa dans la Hongrie, où il rencontra plus de bravoure que d'esprit, quoique tout le monde, jusqu'aux palfreniers, parlent latin. On le pria souvent de boire de cet excellent vin qui est presque une divinité du canton, mais sa sobriété ne lui permit que d'y en goûter. " Voilà, lui dit un ancien militaire, „ en lui montrant ses vignes, où notre courage

„ s'aiguise , où notre cœur s'échauffe , & où  
„ les braves Polonois viennent chaque année  
„ puiser ce qui les maintient dans l'amour de  
„ la franchise & de la liberté. Ils font des  
„ lieux de parade des caves où ils placent nos  
„ vins , & ils en ont quelquefois conservé  
„ jusqu'au delà de cent ans , léguant à leur  
„ postérité une aussi délicieuse succession.

De la Hongrie Lucidor passa dans la Transilvanie , où il vit de bons soldats. Quant à la Croatie , elle ne lui offrit d'autres avantages que des vivres à bon marché. Les mœurs n'y sont pas moëlleuses.

---

## C H A P I T R E VII.

*Il parcourt la Baviere & quelques autres Electorats.*

**A**PRÈS avoir visité la Moravie , pays remarquable par sa fertilité & par ses beaux chemins , avoir observé la Bohême , célèbre par ses guerres & par sa capitale , où l'on trouve une noblesse aussi sociable que distinguée , il se rendit à Munich , ville fondée par des moines , & qui par cette raison s'appelle en Italien *Monaco*. La cour de l'électeur , qui y réside , le surprit par sa magnificence. Ses palais sont enrichis des plus belles peintures ,

& des ameublements les plus précieux. On y voit des chef-d'œuvres qu'auroient enviés les plus grands rois.

Les femmes s'empressèrent de bien accueillir l'inconnu. Elles aiment les étrangers, & leur conversation est intéressante. L'éducation des Allemands mérite d'être citée. On apprend aux jeunes personnes tout ce qu'elles doivent savoir.

On régala notre philosophe d'une comédie, calquée sur les mœurs du pays. C'étoit un tissu de bouffonneries dont les François ne se seroient sûrement point amusés. Les pieces Allemandes n'ont d'autre mérite qu'un mauvais burlesque. Plus les nations sont sérieuses, plus elles aiment les farces. On veut sortir de son caractère, lorsqu'on court au spectacle.

Il lut les dernieres ordonnances du pays, & il les trouva très-sages. Elles concernoient les ecclésiastiques & les moines. “ Il faut les  
,, respecter, disoit le cardinal Ximenès, qui  
,, devoit bien les connoître, mais il faut les  
,, tenir dans la médiocrité & dans la dépen-  
,, dance.

Les habitants de la ville & de la campagne étoient contents de leur sort; dans la crainte d'être plus mal, ils se trouvoient bien. Il n'y a de bonheur sur la terre qu'en idée.

Ausbourg, séjour ennuyeux comme toutes les villes anstéatiques, n'offrit aux yeux de Lu-

cidor qu'un air morne & lugubre, malgré la beauté de ses édifices & la largeur de ses rues. Il en fut dédommagé par le bon sens des habitants. Dans les plaisirs comme dans les affaires, les Allemands conservent une judicieuse gravité. Aussi ne faut-il leur demander ni ces faillies, ni cette légèreté si commune parmi les François. Ce qui passe à Paris pour un trait d'esprit, leur paroît une folie. Tels sont les hommes. Cent lieues de plus ou de moins, différencient leur maniere de voir & de penser.

Il trouva quelques érudits amis de l'antipathie, mais qui se perdoient dans des *in-folio*. Ils passaient les jours & les nuits à compiler, & à faire des ouvrages aussi longs que fastidieux. Il y a peu d'écrivains qui connoissent l'art de faire un livre. Les uns n'y mettent que de la pesanteur, les autres qu'un esprit volatil. On écrit comme on est affecté.

Manheim connut bientôt le mérite de notre philosophe, on y est éclairé. A Mayence, à Cologne, à Treves on l'invita beaucoup à manger, mais ce n'est pas ce qu'il cherchoit. Il aimait beaucoup mieux se répandre de tous côtés, pour voir des physiciens, des jurisconsultes, des politiques, des orateurs, des poëtes qui avoient de la célébrité, & il en trouva.

Il conçut après les avoir entendus, que les Allemands de 1769 n'étoient pas ceux de 1700; que leur bon goût répondoit à leurs lumières, & que malgré la rudesse de leur lan-

gue, ils avoient trouvé le secret de faire les vers les plus moëlleux & les plus élégants. Qui écrivit mieux en ce genre que l'auteur du poëme d'Abel !

On lui montra des productions récentes dont toutes les académies du monde se feroient honneur, mais en petite quantité. Toutes les nations n'ont pas le talent de faire des livres par milliers.

Ce qu'il y avoit de mal, c'est que dans la plupart des universités, les études s'y font pesamment. On ne fait point encore les dégager de ce fatras d'érudition, ni de toutes ces questions scholastiques qui étouffent l'imagination, & qui absorbent l'esprit.

Les aliments étoient un autre boulevard contre le génie. Ne se nourrir que de légumes, de viandes trop succulentes, ne boire que de la bière, c'est le moyen d'avoir le sang globuleux, & de ne penser qu'avec difficulté. Le physique influe prodigieusement sur le moral. Ce furent les réflexions d'un moine Allemand, qui eut une longue conversation avec Lucidor, & qui lui avoua qu'à force de charger l'estomac d'une nourriture trop substantielle, il y avoit nombre de ses confreres qui ne faisoient que végéter.

Il lui raconta à ce sujet une histoire divertissante. Il lui dit que dans une maison de son ordre, le supérieur ne sachant comment préserver des viandes salées de la rapacité de ses

religieux, qui ne s'occupoient que de manger, & qui furetoient dans tous les endroits, s'avisa de les mettre à la bibliotheque, & que dès ce moment les provisions resterent en sûreté.

Notre philosophe ne manqua pas dans toute l'Allemagne de jeter un coup d'œil sur les campagnes & sur ceux qui les cultivent. Les payfans ne connoissoient point l'indigence : on les ménage comme des bras de l'état qu'il ne faut point accabler.

Quant aux commerçants, ils étoient avec raison des protégés ; mais malgré cette protection, on ne les estime point assez. La noblesse Allemande fut toujours très-fière à l'égard des négociants, même en leur demandant crédit.

L'électorat d'Hanovre & tous les Landgraviats fournirent à notre voyageur plusieurs réflexions. C'est là qu'il reconnut que les souverains d'Allemagne sont aussi affables que les seigneurs sont hauts, & que la considération qu'ils donnent aux uniformes, en obligeant les officiers de les porter en tout temps, même aux jours de *gala*, ne peut être que très-utile à l'état militaire.

S'il n'a point fait mention de tout ce qu'il remarqua dans les différents Cercles, c'est qu'ils se ressembtent tous à quelque chose près : même bon sens, même cordialité.

On lui procura souvent l'occasion d'enten-

dre les plus agréables concerts. Les Allemands ont les oreilles faites pour la musique. Les princes font venir des symphonistes de l'Italie, & les gentilshommes trouvent parmi leurs gens des joueurs de flûtes, & des violons capables de les amuser. On y excelle sur-tout dans l'art de donner du cor; & c'est pendant la table qu'on se procure ce plaisir, d'autant plus agréable que le bruit en est extrêmement adouci.

Tout ce qui a rapport à l'harmonie, est digne d'une ame réfléchissante.

---

## C H A P I T R E   V I I I .

### *De la Flandre.*

**A** P R È S avoir traversé Spa, pour lors rempli de gens de toutes especes qui prenoient les eaux, ou qui affectoient de les prendre, il se rendit à Aix-la-Chapelle. On y jouoit des jeux d'autant plus dangereux, que l'industrie déterminoit les coups.

Liege parut à notre philosophe une ville qui avoit besoin de la police la plus surveillante. Le monde y est affable. C'est une seconde Rome pour le nombre des moines & des couvents, & une situation qui ressemble à celle de Lyon.

Bruxelles captiva pendant plusieurs jours

l'attention de Lucidor, comme un endroit remarquable par la cour du prince Charles de Lorraine, (universellement aimé) par la beauté des édifices, par le nombre des habitants, par une noblesse distinguée, par un cours enchanté; mais il observa que cette ville avoit le désagrément des frontieres. C'est un flux & reflux d'étrangers, souvent très-honnêtes gens, mais dont on se défie presque toujours, à moins qu'ils ne soient munis de lettres de recommandation.

Les personnes distinguées ne se promènent qu'en équipage, selon la rubrique des Espagnols & des Italiens. Elles croiroient compromettre leur grandeur en marchant à pied. Il n'y a point de plus cruel esclavage que celui de l'étiquette.

On lit à Bruxelles ou des livres trop frivoles, ou des ouvrages trop chargés d'érudition. C'est un mérite peu commun que de savoir tenir un juste milieu.

Les écoles de Louvain étoient hérissées de questions trop pointilleuses, pour laisser un libre cours à l'imagination: elle s'y amortissoit. Quel dommage, lorsque l'esprit se trouve étouffé par ce qui devoit l'exciter!

L'opulence sembloit germer dans les campagnes & se promener par les chemins. Ils sont aussi-bien entretenus, que les champs bien cultivés. Lucidor entra sur cet article dans les plus grands détails, & il fut charmé d'en-



tendre dire que pour fertiliser la terre, il ne falloit que de l'engrais & des bras. Il y a de vieilles routines qui valent beaucoup mieux que des nouveautés.

Le pays est peuplé de laboureurs, dont la vigueur répond à la taille. On ne les arrache point à la charrue pour en faire des laquais. La guerre qui désole ordinairement les pays, enrichit celui-là. Ce fut la remarque de notre voyageur.

Il parcourut plusieurs monasteres; la Flandre en est remplie. Plus d'amour pour l'étude y rendroit les moines plus intéressants.

Gand lui parut un amas confus de champs & de maisons; Anvers un beau désert. Cette dernière ville enrichie des plus belles peintures qui sortirent de l'école flamande, est un séjour de délices pour les amateurs. On y trouve des chef-d'œuvres, quoiqu'inférieurs à ceux d'Italie.

Il visita les béguinages, ces especes de cloîtres où des filles, sans faire aucun vœu, vivent sous une même regle, & sont tirées de la bourgeoisie comme les chanoinesses de la noblesse. Il fut étonné de ce que ces établissements si sages & si utiles, n'étoient pas multipliés dans tous les pays catholiques. Il y auroit moins de victimes sacrifiées à l'ambition.

Malines intéressa notre voyageur beaucoup moins par ses dentelles si justement renommées, que par une belle bibliotheque formée par les soins du cardinal d'Asace, & léguée

par sa générosité à tous les archevêques ses successeurs. C'est un trésor pour un pays, lorsqu'il fait en profiter ; mais le peuple en Flandre n'aime point à faire des efforts d'esprit, on diroit qu'il craint d'user son ame en se donnant la peine de penser. Lucidor lui en fit des reproches qui furent bien reçus. Les Flamands ont pour caractère la bonté, & ce n'est pas une petite vertu aux yeux d'un philosophe qui a de la candeur.

Cependant la Flandre abonde en libraires, qui sont très-bien fournis ; mais c'est une branche de commerce dans un pays où il passe continuellement des étrangers.

La noblesse Flamande donna des marques de distinction à l'aimable étranger. Elle est honnête, généreuse, & vraiment faite pour la société. Les dames ont un maintien qui annonce une excellente éducation, & notre philosophe se fit un plaisir de les fréquenter.

Ostende lui parut le lieu le plus commode pour voir la mer, mais il n'y trouva point une société capable de l'arrêter.

Il voulut voir par lui-même les fortifications du pays, pour apprendre à tout voyageur qu'il n'y a point de sujet d'instruction ni d'objet de curiosité qu'on doive négliger, lorsqu'on passe d'un endroit à l'autre. Il se fit tout expliquer, quoiqu'il sût tout, prenant un plaisir singulier à entendre parler des militaires fort habiles dans leur métier.

Il ne put quitter la Flandre, sans gémir sur tant de guerres inutiles qui la rendirent le tombeau d'une multitude innombrable d'Allemands, d'Espagnols, de François & d'Anglois. Il lui sembloit voir tous ces guerriers, sacrifiés à la fureur de l'ambition, nous rappeler leur mort tragique, pour nous engager à aimer sincèrement la paix.

---

## CHAPITRE IX.

### *De la Hollande.*

L'ARRIVÉE de Lucidor à Rotterdam fut une époque pour les Hollandois. Quoique très-indifférents à l'égard des étrangers, ils distinguèrent celui-ci. Ils remarquèrent dans son air & dans son langage un ton de raison dont ils furent vivement affectés. Aussi convinrent-ils sans peine qu'il pensoit très-sainement, lorsqu'il leur dit que la frivolité commençoit à s'emparer de leurs jeunes gens, qu'ils donnoient aux écrivains trop de liberté, que leur gouvernement changeroit insensiblement par les arrangements qu'ils avoient pris, que les troupes n'avoient point assez de considération parmi eux, & que les payfans étoient trop opulents. Un laboureur trop riche est presque toujours impertinent.

Il ne pouvoit se rassasier de voir ces digues

qui tiennent les eaux en arrêt & qui font la sûreté du pays. L'industrie dans ce genre opéra des miracles.

Il comprit que cette excessive propreté dont on se moque assez communément, & qui consiste à laver chaque jour les escaliers & les parquets, étoit absolument nécessaire pour empêcher le bois de moisir & de se corrompre ; mais il eût voulu que cette propreté passât jusques sur les personnes.

Bientôt la Haye, Leyde, Harlem, Amsterdam, Utrecht, furent le théâtre de ses observations. En habile scrutateur à qui rien n'échappe, il découvrit que le commerce s'y faisoit avec un intérêt trop sordide & trop passionné ; que l'argent y étoit presque adoré, & que les Hollandois sortoient de leur caractère quand ils se donnoient du superflu.

„ Nous ne sommes point faits, lui dit un  
„ bon vieillard qui fumoit sa pipe avec beau-  
„ coup de réflexion, pour occuper toutes ces  
„ maisons de plaisance que vous voyez. On a  
„ voulu donner quelque chose au luxe & à la  
„ mode, mais notre élément est notre comp-  
„ toir. Par-tout ailleurs nous nous trouvons  
„ dans un état violent.

Lucidor chercha par-tout des savants ; leur nombre étoit comme celui des élus. On vivoit sur la réputation des grands hommes qui avoient illustré la Hollande, & l'on se contentoit de les citer.

Cependant les écoles publiques avoient des professeurs éclairés. L'Université de Leyde ne fut jamais sans lumière, & il en sortit toujours d'excellents sujets.

C'est dans cette ville que notre voyageur eut une conférence avec deux Quakers, mais au-lieu d'en tirer quelque bon raisonnement, il ne trouva chez eux que de la singularité. On n'en impose point à la Raison. Retranchez en effet les manieres inciviles & le langage grossier de presque tous les Quakers, & vous n'appercevrez que des hommes fanatiques de leurs usages, & très-bornés. La franchise dont on les décore, n'est souvent que dans leur ton. Lorsqu'on est brusque, on passe assez communément pour être vrai.

Lucidor fut plus content d'un Rose-Croix, ce disciple d'une secte qui est presque aux abois. Il avoit beaucoup de connoissance & beaucoup de secrets.

Il disoit qu'un Hollandois fondu avec un François feroit un homme parfait ; que les Juifs en qualité d'usuriers & de receleurs, ne pouvoient que nuire au commerce du pays : que les Etats-Généraux n'avoient point assez pourvu aux besoins des voyageurs, en les laissant à la discrétion des gens affamés d'or : que les magistrats changeoient trop souvent d'emploi pour avoir le temps de bien voir & de bien juger.

Il avoit un système singulier sur les suites

de la mort. Il prétendoit que nous passions de planete en planete, en prenant des corps toujours plus subtils, jusqu'à ce que nous fussions arrivés au trône de l'Eternel, & que la vie de l'homme doubloit à mesure qu'il avançoit dans les spheres célestes, de sorte que parvenu à la plus élevée, il devoit vivre environ deux mille ans. Il appuyoit cela de tout ce qu'une forte imagination pouvoit lui suggérer, & il le disoit d'un ton si décisif & d'un air si confiant, que dans un autre siecle il auroit sûrement fait secte. Mais le temps des Sectaires & des réformateurs est passé.

Après toutes ces idées, il vanta son secret pour faire de l'or avec une certaine poudre de projection, & ce fut alors que Lucidor le quitta. La Raison veut qu'on dise des choses au moins vraisemblables.

L'uniformité de la Hollande auroit lassé la vue de notre voyageur s'il eût été changeant. Ce ne sont que des prairies, des arbres, des canaux, sans collines, sans vignobles, sans vergers, sans forêts; & ce pays qui a les quatre éléments contre lui, ne peut être que très-mal-sain.

Les bâtimens, excepté quelques édifices tels que l'hôtel-de-ville d'Amsterdam, n'annoncent ni goût, ni solidité; on les prendroit pour des barques fabriquées à la hâte au milieu des eaux; mais comme ils sont égayés par des plantations qui bordent les rues, on les trouve agréables.

Le port d'Amsterdam est la plus belle chose du monde. La multitude de navires dont il est rempli, lui donne l'air d'une forêt flottante au milieu des mers. Rien de plus agréable que des perspectives qui favorisent l'illusion.

Il eût souhaité que les Hollandoises, naturellement gaies, eussent répandu plus d'aménité dans l'esprit de leurs maris, & qu'un contraste aussi singulier n'eût plus révolté les voyageurs. Une pipe à la bouche fait toute la récréation des négociants. S'ils passent de la ville à la campagne, c'est pour y fumer; (la bizarrerie des goûts formeroit une histoire bien volumineuse,) aussi n'ont-ils guere d'autre entretien qu'une conversation toute en monosyllabes, à moins que quelque nouvelle importante (car ils aiment beaucoup à politiquer) ne les rende un peu plus parleurs.

Ils supputent ordinairement ce qu'une visite doit leur rapporter, & s'ils s'aperçoivent qu'on n'a que des compliments à leur faire, ils font sentir qu'on les embarrasse. On s'accommode de leur franchise quand on les connoît, mais il faut y être accoutumé. Leur adresse à écarter les guerres & à faire fleurir leur commerce, prouve que leur bon sens vaut beaucoup mieux que l'esprit.

Ils inviterent souvent Lucidor à dîner, comme un homme rare qu'ils vouloient approfondir; il leur donna des lumieres relatives à leur commerce, dont ils furent très-satisfaits.

L'excès avec lequel ils boivent du thé, fans que cela les incommode, persuada notre philosophe que M. Tissot avoit de l'humeur lorsqu'il a tant invectivé contre cette boisson. Les Chinois en font un usage continuel, & ils ne connoissent ni la gravelle, ni la goutte. La vérité est presque toujours loin des systêmes.

---

## CHAPITRE X.

### *Il arrive à Londres.*

**L'**ANGLETERRE, selon la coutume du pays, étoit dans une grande fermentation. Il s'agissoit de quelques affaires relatives au sieur Wilkes, qui dans un autre royaume n'eussent fait aucun bruit, mais qui dans celui-ci échauffoient tous les esprits. Il en est de certaines régions comme du ciel, où le plus petit nuage forme un orage.

Il n'y a point d'homme à Londres qui en criant que les loix sont violées, & qu'il faut les réclamer, ne vienne à bout de former un parti, & d'exciter une sédition.

C'est là ce que les Anglois appellent liberté, & ce qui parut à Lucidor une licence effrénée. Il ne put comprendre que le malheureux pouvoir de former des révoltes, est regardé comme un avantage, & que la brutalité



d'une populace insolente fût nécessaire pour maintenir les privilèges de la nation. Les états politiques, comme la nature, ont leurs phénomènes.

Il en conféra avec plusieurs lords & milords, qui lui parlèrent sur cet article très-sensément, mais que le torrent de l'opinion entraînoit comme les autres. Il n'y a point d'arbre qui jette des racines aussi profondes que le préjugé.

Après avoir passé plusieurs jours à examiner les constitutions du royaume, il observa que le roi, dans certaines circonstances, avoit trop d'autorité, que dans d'autres il n'en avoit point assez; que le vice étoit la source de presque tous les débats; que le peuple confondoit la licence avec la liberté, n'étant point instruit sur un point aussi essentiel; que les grands affectoient souvent de regarder comme patriotisme ce qui n'étoit que le fruit de la cabale, & l'amour d'un intérêt personnel. Mais il fut très-satisfait de voir qu'on ne payoit d'impôts qu'à raison de ses facultés, & que tout citoyen étoit respecté.

Il dîna souvent avec les Anglois, ils aiment à boire & à manger, & pendant leurs repas, qui durent au moins trois heures, & qui sont humiliants lorsque l'ame ne dit mot, il discouroit sur les mœurs & sur les usages du pays. Un homme habile profite de toutes les circonstances.

Londres, malgré l'éloge pompeux qu'en

font les habitants , ne parut point à notre philosophe digne d'entrer en parallele avec Paris. Il n'y vit que des maisons sans apparence , il n'y trouva qu'une promenade champêtre sans nul ornement. Soit qu'il en imposât par sa physionomie aussi douce que majestueuse , soit qu'il fût vêtu très-simplement , il ne fut point insulté ; le peuple le respecta. Quelquefois il a le coup d'œil assez juste.

On le conduisit à l'église de saint Paul , qu'on ne peut comparer à saint Pierre de Rome que par enthousiasme ou par ignorance , mais qui passe avec raison pour un des plus beaux édifices de l'Europe.

L'Angleterre n'étoit plus garnie de savants comme autrefois , il falloit les chercher : cela affligea Lucidor. Il voulut en pénétrer la cause , & il crut la trouver dans la vie molle & sensuelle qui absorbe aujourd'hui presque tous les hommes , & qui dégrade leur être. L'intempérance est le plus grand ennemi de la science & du génie. Quand on se met à table dès le matin , l'ame fait tout le jour abstinence.

On crut obliger notre philosophe , en lui procurant la connoissance d'un personnage qu'on disoit penser fortement. Il l'approfondit , & après avoir bien creusé , il ne trouva qu'un grand vuide. L'esprit humain a des bornes qu'il ne peut dépasser , mais les incrédules s'imaginent qu'on pense toujours très-bien lorsqu'on pense librement.

Les académies, les universités, les bibliothèques sembloient être dans leur centre, en ayant leur place dans le sein de l'Angleterre. Elles rappelloient tant de grands hommes qui illustrèrent ce royaume, & dont le nom vivra autant que les sciences mêmes.

On pressa Lucidor d'assister aux spectacles; mais il n'eut pas le courage de voir une pièce toute entière. Le tragique avoit quelque chose de trop révoltant. Pour peu qu'on soit délicat, on n'aime pas à voir les passions en deshabillé.

Les femmes, beaucoup plus instruites en Angleterre que par-tout ailleurs, captiverent souvent son attention. Elles ne paroissent point faites pour le *Spleen*, tant elles sont vives & parlantes. L'éducation que les mères donnent aux filles y contribue. Elles les élèvent avec beaucoup de liberté, & la sagesse n'en reçoit aucune atteinte.

Il se reconnut dans ces sentiments d'honneur & de probité qui caractérisent les Anglois, & qui les rendent esclaves de leur parole, mais il desiroit que cela fût accompagné de cette gracieuse aménité, sans laquelle les vertus les plus respectables perdent une partie de leur éclat.

Comme ils aiment singulièrement la franchise, il ne leur fit point de peine en leur disant qu'il lui sembloit que c'étoit une petiteesse chez une nation qui a naturellement de la grandeur, de mépriser presque tous les autres

peuples; de vouloir quelquefois faire la guerre plutôt par haine que par nécessité; de permettre le cours d'une multitude d'ouvrages remplis d'invectives contre les ministres & contre les particuliers.

Il ajouta, qu'ils dépendoient trop du peuple pour être libres, & que cela devoit leur prouver qu'il n'y avoit point de gouvernement dans l'univers sans quelque inconvénient; mais des gens systématiques ne se rendent pas facilement à l'évidence.

On lui fit voir des maisons de campagne vraiment enchantées, où, pour retracer les ruines des anciennes villes de Grece & d'Italie, on avoit construit des édifices qu'on avoit fait sauter par la mine. Notre voyageur vit le célèbre Pitt (aujourd'hui le comte de Chatham) comme un ancien ami, & ils s'entretenrent longuement sur l'état actuel de l'Europe. La conversation devoit être intéressante : c'étoit la Raison qui discouroit avec un de ses plus zélés disciples.

Il se trouva là un mylord fort instruit & fort aimable, qui s'égaya lui-même sur son propre pays. “ Nous sommes inconstants, disoit-il, „ comme l'élément qui nous environne, nous „ n'avons de stable qu'un fond de taciturnité „ dont il est difficile de nous dépouiller. Nous „ arrivons dans une ville pour y demeurer „ six mois, & nous en partons dès le lendemain. Cela vient d'une inquiétude naturelle qui nous tourmente, & dont nous ne

„ sommes pas maîtres , malgré notre fana-  
 „ tisme pour la liberté. On nous aimoit au-  
 „ trefois pour notre argent ; mais on nous  
 „ a si souvent trompés , que nous sommes  
 „ devenus aussi économes que déliants.

„ Nous voudrions toujours voyager , &  
 „ pour l'ordinaire dans nos courses , nous ne  
 „ voyons que des Anglois. Usage ridicule  
 „ qui vient d'une trop grande prévention en  
 „ faveur de nous-mêmes , & de la crainte de  
 „ nous communiquer. Nous aimons la Fran-  
 „ ce , & nous haïssons les François ; nous  
 „ nous efforçons d'apprendre leur langue pour  
 „ ne point la parler. Nous n'estimons que  
 „ notre pays , & nous ne pouvons y demeu-  
 „ rer ; les femmes mêmes courent chercher  
 „ d'autres régions que leur patrie. Nous ne  
 „ manquons à personne , mais nous sommes  
 „ toujours sur le *qui vive* , dans l'appréhen-  
 „ sion qu'on ne nous manque. On ne trouve  
 „ jamais après nous des dettes & des plain-  
 „ tes , mais nous ne laissons point de regrets.  
 „ Nos adieux sont aussi secs que notre arrivée ;  
 „ nous cédon's au sexe le soin de s'attendrir.  
 „ Si nous parlons peu , c'est qu'on nous  
 „ répète continuellement que la femme est  
 „ faite pour babiller , & l'homme pour pen-  
 „ ser. Nous lisons volontiers ; mais dans nos  
 „ lectures , comme dans nos façons , nous pré-  
 „ férons ce qui est singulier.

„ Nous ne sommes humains que par goût

„ pour l'héroïsme , & nous aimons le plaisir  
„ sans connoître la volupté. Il est rare que  
„ nous approuvions ce qui ne ressemble point  
„ à nos loix & à nos mœurs ; mais nous nous  
„ conformons sans peine aux usages des dif-  
„ férents pays , en voulant toujours néan-  
„ moins , soit dans la coupe de nos habits ,  
„ soit dans la maniere de nous présenter ,  
„ qu'on nous reconnoisse pour Anglois.

„ On nous flatte rarement en nous louant.  
„ Les éloges à nos yeux ont quelque chose  
„ de rampant.

„ Le patriotisme est notre passion , la li-  
„ berté notre élément ; & si l'on nous traite  
„ d'enthousiastes sur ces deux points , c'est  
„ que nous n'avons pas l'art de persuader. Il  
„ y a toujours en nous quelque chose d'austere  
„ qui diminue le mérite de nos sentiments &  
„ de nos goûts.

„ Nous sommes capables des hautes scien-  
„ ces , quoique trop esclaves de nos auteurs.

„ Nous poussons l'amitié jusqu'au dernier  
„ période , mais quand nous nous sommes as-  
„ surés un ami par une longue suite d'années ;  
„ ainsi l'on meurt très-souvent avant d'avoir  
„ notre confiance.

Lucidor reconnut à plusieurs traits la vérité du tableau , & ne quitta Londres qu'après avoir rendu justice aux qualités de ses habitants , qui dans la vertu comme dans le vice sont toujours extrêmes.

La vue de l'Ecosse & de l'Irlande fut un nouveau coup d'œil qui n'intéressa guere moins notre voyageur. Il vit avec satisfaction que le bon sens y étoit révééré, & qu'on y trouve des hommes dont l'ame, inaccessible à tous les maux, ne connoît de douleur que celle de manquer à son devoir. Il ne put comprendre que les Anglois, qui reprochent si fortement aux Catholiques l'intolérance, fussent si ardens à vexer les Irlandois dans ce qui concerne la religion. Il est rare de trouver des hommes qui ne soient pas inconséquents.

Les montagnes d'Ecosse avoient pour habitants plusieurs respectables vieillards blanchis dans les combats, dont la mémoire étoit un livre très-ample & très-curieux. Il les interrogea, & ils lui rendirent un compte fidele de quelques guerres dont ils avoient été acteurs, & que nous lisons tout différemment dans l'histoire. Presque tous les récits sont ceux des historiens, & non la narration des événements.

---

## CHAPITRE XI.

### *Il visite le Portugal.*

**L**A mer, favorable aux desirs de notre philosophe, le mit à Lisbonne en très-peu de temps. L'aspect de cette ville toute en em-

phithéâtre , a quelque chose de séduisant ; mais l'intérieur ne répond point au-dehors , & surtout depuis le trop fameux tremblement de terre qui causa tant de dégât.

Les Portugais ne cessèrent d'examiner Lucidor. Ils sont fins. Ce qui lui fit dire , que s'ils vouloient s'appliquer aux sciences , ils iroient fort loin ; mais ils ne connoissent que la théologie scholastique. La routine met presque toujours des entraves à l'esprit.

On le promena chez les seigneurs , où il apperçut une opulence dont on ne savoit pas tirer parti. On se contentoit d'être riche & d'étaler ce qui peut éblouir , sans se procurer les aïssances de la vie. C'est un art que celui de dépenser à propos.

A voir le sérieux des habitants , on eut présumé qu'ils méprisoient tous les plaisirs ; mais Lucidor qui ne jugeoit pas des choses par leur superficie , découvrit que leur amour pour la volupté étoit un feu caché sous la cendre , & qu'il s'enflammoit avec violence , lorsqu'il n'y avoit ni jour ni témoins. Les hommes ont différentes manieres de se masquer. L'oisiveté faisoit le malheur du pays ; il n'y avoit que les commerçants qui s'appliquoient au travail.

Notre voyageur engagea le ministère à répandre des encouragements par le moyen des récompenses. On fait des hommes ce qu'on veut , lorsqu'on les prend par l'intérêt.

On lui proposa d'assister à un combat de



taureaux & à une autodafée, & il se contenta de répondre que ces deux spectacles lui étoient odieux ; qu'il n'étoit ni cruel pour prendre plaisir au premier, ni fanatique pour supporter le second.

Cependant il ne put s'empêcher d'avouer que la lumière se répandoit vivement à Lisbonne, & que les Portugais commençoient à s'éclairer sur plusieurs articles essentiels. Les bibliothèques qui jusqu'alors n'avoient été composées que de légendes ridicules & de misérables bouquins, se meubloient de manière à contenter la Raison. La science est un astre qui se promène, & dont les influences ne se font pas sentir par-tout également. Pour certains pays il est plus oblique, pour d'autres plus perpendiculaire ; mais tôt ou tard les différents climats ont part à ses bienfaits.

---

## C H A P I T R E XII.

*Il juge de l'Espagne & des Espagnols.*

**I**L étoit midi lorsqu'il entra dans ce royaume, & la plupart des habitants n'avoient encore rien fait. La paresse mêlée à la chaleur du pays, retient leur ame captive ; & leur esprit né pour de grandes choses, ne se repaît que de l'honneur d'exister.

De là vient que l'agriculture est si négligée en Espagne, & qu'au-lieu de mettre sa confiance dans l'industrie & dans le travail, on ne compte que sur l'arrivée des gallions.

Malgré ce nuage épais qui offusque les Espagnols, on découvre parmi eux des hommes rares, & même sublimes.

Le mal est, que les études qui se font dans le pays, resserrent l'esprit au-lieu de l'étendre. Lucidor s'en plaint à quelques docteurs de l'université de Salamanque, & ils en convinrent. On doit aux lumières du siècle un pareil aveu. On n'eut osé le faire il y a quatre-vingt ans.

Il parcourut tous les livres composés par les Espagnols; & si l'on en excepte une multitude de sermons burlesques & de romans dévots, il trouva que leur nombre étoit fort exigü, & il en gémit. Aussi les Espagnols ne sont connus que par leurs guerres. L'indifférence qu'ils affectèrent pour les muses, leur fit long-temps garder l'*incognito*.

Quant à ce qu'on leur reproche du côté de l'orgueil, il crut appercevoir qu'il y avoit plus de fierté que de vanité, & que c'est là ce qui rendoit la nation singulièrement généreuse. D'ailleurs quand on ne fait pas le bien par les motifs épurés de la religion, il importe peu que ce soit par ostentation, ou par magnanimité.

Les dépenses de Madrid consistoient dans

une multitude de domestiques & de mulets. On y aime le cortège & la pompe, hors de là on y respecte beaucoup la tempérance.

Le monarque qui eut toujours le coup d'œil juste dans le choix de ses ministres, en s'associant des hommes aussi sages qu'intelligents pour partager avec eux le poids de la royauté, avoit donné une nouvelle existence à sa capitale, & une nouvelle forme aux habitants. On ne voyoit plus ces immondices qui déshonoroient la résidence du souverain, ni ces immenses chapeaux qui obombroient les visages, & qui très-souvent masquoient des forfaits. On fait créer, lorsqu'on fait gouverner.

Il ne manquoit plus à la gloire du roi, que de ranimer les campagnes stériles & languissantes, par une culture analogue au sol & au climat, & de pourvoir aux besoins des voyageurs, en faisant ouvrir des chemins & construire des auberges. On ne feroit plus de châteaux en Espagne, si l'on y trouvoit des cabarets propres & commodes.

Lucidor entendit avec plaisir les plus grands éloges donnés au comte d'Arenda, comme un ministre le plus intelligent, le plus équitable, & le plus désintéressé.

Les Espagnols ont un germe de grandeur qui ne cherche qu'à se développer, comme il paroît chez plusieurs magnats, dont la générosité n'a point de bornes.

Il est fâcheux que cela ne soit pas décoré

de cet extérieur agréable qui donne du prix aux choses les plus communes. On a toute la peine du monde à se persuader que des hommes dont les dehors sont trop négligés, aient une ame bien ornée.

La mal-propreté des citoyens, dit un grand d'Espagne à Lucidor, fait que nous avons peu d'apologistes. Un siècle où l'on se pique de délicatesse & de raffinement, ne sert qu'à nous rendre encore plus extraordinaires; mais un peuple fier ne s'accommode point des modes étrangères, il veut être lui, & ne veut être que cela; de sorte que c'est arracher l'ame d'un Espagnol, que de le dépouiller de son manteau.

La conversation des femmes satisfait notre voyageur au delà de ce qu'on peut imaginer. Elles pétillent d'esprit, & ce n'est point aux dépens de la raison. Elles badinèrent les premières sur toutes les intrigues amoureuses qu'on leur prête, sur tous les billets doux qu'on leur fait écrire, sur tous les soupirs qu'on leur fait pousser. Elles demanderent à notre philosophe s'il étoit François, (il n'en avoit cependant pas la mine) afin de savoir s'il se vanteroit d'avoir eu leurs faveurs, & de les avoir enlevées; car nous savons, disoient-elles, qu'à Paris on s'amuse ainsi à nos dépens. Lorsqu'il est question d'Espagnoles, il y a toujours sur la scène quelque historiette de cette espece.

Lucidor parcourut les principales villes du

royaume sans y trouver rien d'intéressant, excepté dans les ports de mer, où le concours des marchandises & des étrangers répand l'abondance & la gaieté. La circulation des especes fait la circulation de la vie. L'Espagnol de Barcelone ou de Cadix est tout différent de l'Espagnol de Grenade ou de Cordoue.

Les cloîtres avoient des hommes de génie capables des plus grandes choses, si d'heureuses circonstances les eussent tirés de l'obscurité. Il en est de l'esprit comme de la poudre, plus on le resserre, plus il a d'explosion.

---

## C H A P I T R E XIII.

*Il voyage en Italie, & il s'arrête à Genes.*

**L**A république de Genes, quoique composée de sénateurs intelligents, ne parut point aux yeux de notre inconnu avoir assez pourvu au bien des citoyens : ce qui lui fit juger que le pays n'étoit pas riche. Si l'on excepte en effet quelques nobles & quelques négociants qui affichent l'opulence, le reste vit malheureusement.

Le voyageur qui ne donne qu'un coup d'œil, est ébloui par ces magnifiques palais, dont Genes se glorifie ; mais un philosophe

qui approfondit, voit la misère malgré ces dehors. Les habitants de Sarzanne, de Lerici & des villages des environs, ressemblent à des spectres.

Lucidor n'eut qu'à se louer de la politesse des Génois, & il remarqua que leur gravité, qu'on prend pour de l'orgueil, n'étoit qu'un usage de cérémonie, & que dans le commerce ordinaire, ils avoient beaucoup d'aménité. Belle leçon pour ceux qui ne jugent des personnes que sur la surface.

Quant au peuple, il ne falloit pas trop s'y fier : il a toujours passé pour le plus mauvais de toute l'Italie.

Les sciences n'étoient à Genes ni mortes ni vivantes. On les révéroit, mais on n'en faisoit pas l'objet de son application. La langue Italienne s'y trouvoit embarrassée ; on ne la parloit qu'avec contrainte.

Lucidor désapprouva tous ces figishés, autrement ces cavaliers servants qui ne cessent d'accompagner les femmes, & qui écartent insensiblement les maris. Il ne suffit pas pour une épouse d'être sage, il faut qu'elle ne soit pas même soupçonnée. Du moins c'est ainsi que pense la raison, & ce ne seroit pas une petite entreprise que de vouloir prouver qu'elle a tort.

D'ailleurs, il y a des mœurs à Genes comme dans tous les pays. Un peu de bien & un peu de mal, selon le proverbe Italien, *un*

*poco di bene, un poco di male.* Ce mélange est inévitable parmi des hommes qui ont des passions.

Il voulut examiner si l'épithète de superbe qu'on accorde à Genes, venoit de la magnificence de ses palais ou de la fierté de ses habitants ; mais après son examen, il s'abstint de décider. La prudence ne se sépare jamais de la raison.

Il dit aux Gênois avant de les quitter, que leur république exerçoit une petite tyrannie, en obligeant les aubergistes d'acheter sa mauvaise huile & son mauvais vin pour les débiter aux voyageurs. C'est une mauvaise politique que de mal accueillir les étrangers. Le concours fait souvent la richesse d'un pays.

## CHAPITRE XIV.

### *De la Corse.*

**L**UCIDOR trouva que la Corse étoit très-bien entre les mains des François, & que cet arrangement déchargeoit les Gênois d'un grand fardeau : car pour soutenir le titre fastueux de roi, ils épuisoient toutes leurs forces, & ils n'étoient au bout du compte qu'un monarque *in partibus*.

Quand notre philosophe vit les montagnes

& les torrents dont la valeur Françoisé avoit triomphé, il regarda la prise de Corse comme le nœud gordien qu'il avoit fallu couper. Ses premières interrogations eurent pour objet le commandant Paoli ; il le connoissoit depuis long-temps, comme lui ayant communiqué des lumières sur les sciences & sur la politique, mais il ne savoit pas ce qu'on pensoit de lui dans son propre pays.

On lui dit que ce général pouvoit beaucoup mieux finir ; qu'une capitulation lui auroit fait bien plus d'honneur qu'une fuite précipitée ; que cela venoit de ce qu'il n'avoit point été secondé, & de ce qu'il connoissoit peut-être moins l'art de la guerre que les intérêts des diverses puissances.

Lucidor s'aperçut que la Corse avoit besoin d'une grande sobriété pour subvenir aux insulaires ; que le terrain, ainsi que l'esprit, manquoit d'une certaine culture ; que malgré les grands noms que certains habitants prenoient, comme des noms de baptême, ils avoient une sorte de rudesse dont ils ne se dépouilloient qu'avec beaucoup de peine, & que le commerce des François, bien différent de celui des Génois, viendrait à bout de les manier.

Il crut revoir dans l'humeur des Corfes ces brouillards & ces inégalités qui altèrent l'air du pays, en avouant néanmoins que la dernière guerre les justifioit en partie du repro-



che qu'on leur fait d'être horriblement cruels. Il en est des nations comme des particuliers, elles se corrigent en vieillissant.

---

## CHAPITRE XV.

### *Ses remarques sur Venise.*

**V**oici la ville du monde la plus curieuse & la plus étonnante, dit Lucidor en y entrant. On ne peut s'en former une juste idée que lorsqu'on l'apperçoit. En effet, bâtie au milieu des eaux, qui forment ses carrefours & ses rues, elle paroît un assemblage de navires qui se reposent sur une mer tranquille.

Il examina le gouvernement du pays avec toute la prudence qu'on y exige ; & il observa que pour détourner l'attention du peuple des opérations du sénat, on le laissoit de plaisirs. Ce n'étoit presque toute l'année que spectacles & mascarades. Les mœurs en souffroient, tandis que les loix politiques y gagnoient.

„ On nous amuse, il est vrai, disoient quelques gondoliers, mais ce n'est pas pour nous vexer. Les impôts sont modérés & n'apportent jamais l'indigence ; de sorte qu'en examinant le soin que prennent nos maîtres & le bonheur dont nous jouissons,

„ on peut nous définir un peuple libre gouverné par des esclaves.

Cette maniere de s'exprimer annonce un peuple aussi spirituel qu'éloquent. Il a le coup d'œil juste & les plus heureuses reparties. Aussi lui laisse-t-on l'honneur de pouvoir demander aux spectacles la répétition des endroits qui lui paroissent intéressants.

Le sénat vénitien semble retracer le sénat romain : c'est la même exactitude & la même dignité. Le doge n'a au-dessus des sénateurs que des respects & des titres plus étendus. Soumis aux loix comme le dernier des sujets, il est comptable à la république, sous peine de mort, de sa conduite & de son administration.

Son mariage avec la mer paroît avoir quelque chose de bizarre ; mais le peuple a besoin de certaines cérémonies qui lui en imposent & qui fassent circuler l'argent. L'opinion est la reine du monde.

Il n'en est pas de même des jeux qui sont ruineux, & que la république laisse subsister mal-à-propos. Ils entraînent la ruine des familles, entretiennent l'oïveté, engourdissent l'ame, & les études se négligent. Il y auroit beaucoup plus de Vénitiens savants, s'ils étoient moins enclins au plaisir. Les sens ne peuvent gagner, que l'esprit n'y perde.

La liberté du pays, qui consiste à aller sans gêne, à s'habiller sans façon, à pouvoir acheter & manger un fruit en passant dans la rue,

fut fort applaudie de Lucidor. Il trouva que les hommes en sortant sans épée, les femmes sans suite, les sénateurs sans cortège, se débarrassoient de l'esclavage le plus assujettissant, & que rien ne ressembloit mieux à l'âge d'or que cette heureuse simplicité.

Mais ce qu'il y a de plus admirable, c'est que la république a sagement écarté le luxe de ses états. L'habit noir forme toute la parure, & les modes de Paris n'intéressent pas plus les Vénitiens que les usages de Pékin. Ils se contentent d'en voir quelques échantillons parmi les étrangers qui les visitent.

Lucidor cherchoit inutilement avec qui converser. Six théâtres ouverts tous les soirs, étoient la ruine des conversations. Les Vénitiens se rendent au spectacle, qui dure depuis six heures jusqu'à onze, pour ne s'entretenir dans leurs loges que de sonates & d'ariettes. Cependant les femmes firent valoir leur esprit. Elles ont des faillies, qui, jointes aux graces de leur langage, les rendent très-agréables.

Il fut fort étonné de voir des membres du sénat qui, les patentes à la main, visitoient les étrangers pour leur demander superbement l'aumône. Il semble qu'une république aussi illustre, devroit au moins trouver dans ses épargnes de quoi soulager des membres distingués. La fierté ne s'accommode pas d'une pareille humiliation.

On voulut lancer le philosophe dans des

intrigues amoureuses. Il y a par-tout des gens officieux, & principalement en Italie ; mais la Raison, quoiqu'amie du beau sexe, ne donne pas dans les aventures.

Les libraires avoient des boutiques qui annoncent que les Vénitiens, malgré leurs affaires & leurs plaisirs, lisent quelquefois. Les caffés sont leurs rendez-vous ordinaires. C'est là qu'on s'entretient de nouvelles, & qu'on parle de tout, excepté du Gouvernement. La ville est remplie d'espions, qui comme autant d'Argus, ont des yeux par milliers.

Lucidor voulut voir les moines. On les réformoit alors. Il leur trouva beaucoup d'esprit, mais ils lui parurent très intrigants, & conséquemment dangereux. Quand on sort de son état, on donne toujours dans les excès ; si ce n'est du côté du cœur, c'est du côté de l'esprit.

Après quinze jours passés à Venise, (c'est assez pour quelqu'un qui n'a ni la passion des femmes, ni celle du jeu) il courut visiter Raguse, petite république sous la domination du grand-seigneur, où il y a du génie, & de là il revint sur ses pas, & il se rendit à Naples.



## CHAPITRE XVI.

*Il passe par Bologne & par Livourne.*

FERRARE, ville où il y a plus de maisons que de personnes, & où l'on ne s'arrête ordinairement que pour donner un coup d'œil sur quelques églises & sur quelques palais, lui parut une belle solitude. Après avoir visité le tombeau de l'Arioste, poète aussi renommé que le Dante, il se rendit à Bologne.

Ce séjour, peuplé de gens de lettres & de savants, offre à l'esprit tout ce qui peut le satisfaire. Notre voyageur passa quelques jours avec eux, qui ne lui durèrent qu'une minute. Les uns lui dévoilèrent les plus intimes secrets de l'histoire naturelle, les autres lui montrèrent toutes les richesses de l'éloquence & de la poésie; & il n'y eut pas jusqu'à des femmes, qui en qualité d'Académiciennes, l'occupèrent de la manière la plus intéressante & la plus agréable.

Il se félicitoit de voir ses connoissances si bien mises à profit; mais il parla peu, dans la crainte de trahir son secret. Des personnes aussi familiarisées avec ses instructions, pouvoient facilement le deviner.

L'académie de l'Institut, abrégé de tout

ce que la nature renferme de plus curieux, devint un sujet d'admiration & d'éloges pour Lucidor. Les quatre parties du monde avoient contribué à former ce précieux dépôt. C'est là qu'on s'éclaire sur tous les phénomènes de l'univers, & qu'on apprend à reconnoître cette Sagesse suprême qui créa tant de merveilles pour exercer notre reconnoissance & notre esprit.

François Zanotti, le Fontenelle de l'Italie, ne vouloit plus quitter Lucidor. Il l'accompagna dans toutes ses visites, & par-tout il fut l'amuser. Un esprit agréable a la vertu de l'attraction.

La passion des Bolonois pour les spectacles, est celle de tous les Italiens. Le théâtre est leur élément. Le peuple même croit avoir besoin de ce passe-temps, & l'oïveté y trouve son compte. Notre philosophe y parut quelquefois, comme un homme qui voit les choses sans passion. Il fut enchanté de la salle, dont l'architecture & les proportions forment une perspective ravissante.

Il y avoit au milieu de Bologne une maison que la noblesse loue, & où elle se rassemble pour jouer & pour discourir. Lucidor s'y fit présenter, & dans l'intervalle de deux heures il connut toute la ville : ce qui lui parut très-commode, & ce qu'on devoit imiter.

Il eut beau examiner avec des yeux critiques la conduite des maris, loin de les trou-

ver jaloux , il vit sans beaucoup de peine qu'ils n'étoient que très-commodes. Mais la jalousie des Italiens a pris tellement racine , que quelque chose qu'on dise pour détruire cette opinion , on répétera toujours que les femmes en Italie ont des espions dans leurs époux. L'Italien n'est jaloux que de sa maîtresse.

Peu de personnes voient avec les yeux de la vérité les magnifiques peintures dont Bologne est remplie ; elles arrêterent Lucidor plus qu'il ne croyoit. Le beau a le plus grand ascendant sur une ame réfléchissante.

Livourne , où notre voyageur se rendit avec empressement , offrit une autre scène. On n'y connoît d'autre science que celle du commerce , & c'est la ville d'Italie qui paroît la moins Italienne. Les étrangers , qui y abondent de toutes parts , en ont fait une tour de Babel pour les mœurs & pour le langage.

„ En voyant ce port de mer , dit un capi-  
„ taine de vaisseau à Lucidor , vous décou-  
„ vrez la mine d'où les Médicis , grands-ducs  
„ de Toscane , tirèrent leurs trésors. C'est là  
„ qu'ils puisèrent le germe de leur grandeur ,  
„ & qu'ils trouverent les moyens de former  
„ des artistes , de renouveler les arts , & d'en-  
„ richir leur pays des chef-d'œuvres les plus  
„ précieux. „ Il parloit encore lorsqu'on mit  
à la voile , & bientôt on se vit en pleine mer.

## C H A P I T R E   XVII.

*Il arrive à Malthe, & visite la Sicile.*

**L**A navigation fut très-périlleuse, quoique le trajet ne soit pas long. Les ténèbres les plus profondes amenerent la nuit en plein midi. Les vents se déchaînerent, les flots s'amoncelèrent, & le vaisseau tantôt plus élevé qu'une montagne, tantôt plus abaissé qu'un précipice, annonçoit une ruine prochaine à tout l'équipage. Les uns maudissoient la mer, les autres imploroient le ciel; & au milieu de cette horrible confusion, Lucidor loin de murmurer, prit patience & manœuvra. Les plaintes ne guérissent point les maux, & la peur ne fait que les augmenter.

Malthe, cette Isle célèbre faite pour donner des loix aux ennemis du nom chrétien, ou du moins pour arrêter leurs incursions, intéressa vivement notre voyageur par son gouvernement & par sa position. C'est là qu'il vit la fleur de la noblesse s'épanouir sous l'empire d'un grand-maître, dont la souveraineté ne se fait sentir que par la clémence & par la politesse. Il commande à la portion la plus respectable de l'Europe, sans paroître commander, sachant que c'est l'amour du devoir qui



conduit les ames bien nées, & non la crainte des punitions.

Lucidor en reçut le plus gracieux accueil. C'étoit alors Emmanuel Pinto, qui n'avoit d'autre défaut qu'une extrême vieillesse, & qui fut toujours l'interprète de la Raison. Ils discoururent ensemble de bonne amitié sur le sol du pays, qui est assez ingrat; sur le caractère des Maltois, dont les mœurs africaines respirent la débauche & la férocité, lorsqu'ils ne sont pas civilisés sur la qualité du climat qui rend l'air inflammable dans les jours d'été.

On le conduisit à la grotte de S. Paul, où l'on trouve une sorte de pierre qui végète, & qui se reproduit. Les phénomènes de la nature n'échappent point aux regards de la Raison.

Il se répandit dans les différentes auberges où se rassemblent les chevaliers, & leur conversation lui prouva qu'ils s'appliquent sérieusement à leur métier; & que la lecture leur sert de récréation.

C'est ce qu'ils peuvent faire de mieux dans un pays où malheureusement on n'a point la ressource de ces femmes distinguées, qui constituent la bonne société. Excepté quelques baronnes, il n'y a guere dans la ville de Malthe que des personnes du commun. Les hommes s'ennuient bientôt entr'eux si le sexe n'est de la partie; l'amabilité qu'il répand, jointe à la décence qu'il inspire, fait l'agrément des compagnies.

Le pape tient un nonce à Malthe, & Lucidor le vit. On gagne presque toujours à fréquenter les Italiens. Il y en a peu, sur-tout dans les places éminentes, qui n'aient des connoissances & de l'esprit.

Les chevaliers enchantés du mérite & de l'aménité de l'aimable inconnu qui venoit les visiter, le promenerent de toutes parts, & lui firent voir des galeres de la religion ; mais lorsqu'ils chercherent à le deviner, il leur fit prendre le change très-adroitement sans mentir. On n'est pas obligé de dire toute vérité. La réticence n'est point une dissimulation.

Il partit après avoir observé les fortifications, qu'on peut mettre au nombre des monuments curieux, & il se rendit en Sicile, là où il étoit attendu.

Palerme, ville très-belle, très-peuplée, & où brille une noblesse considérable, est à juste titre la capitale du pays. On y trouve plus d'esprit que de savoir. La vivacité paroît être le caractère dominant. Il est naturel que les Siciliens se ressentent d'avoir parmi eux le Mont-Etna.

Le faste, comme en Italie, n'est affiché qu'à l'extérieur. Les palais sont magnifiques, & les tables excessivement frugales. On y vit de chocolat & de rafraîchissements.

Lucidor prenoit plaisir à voir des files de carrosses le long des rues. L'équipage est dans la Sicile & dans l'Italie une chose presque aussi

nécessaire qu'une maison. Il est ignoble parmi les gens de condition de marcher à pied; ou s'ils y marchent, ce n'est qu'en ayant à leur suite un équipage, le signal de leur vanité.

Siracuse, berceau & tombeau tout à la fois du célèbre Archimede, lui rappella le sort tragique de ce grand philosophe. Il n'y séjourna que pour honorer ses manes par des regrets. Il eût pu le faire par des libations. Le vin y vient avec profusion, & il y est excellent.

Notre voyageur s'occupa beaucoup de la fertilité du pays, qui par l'abondance de ses foies & de ses grains, correspond avec toute l'Europe; & après avoir vu Messine comme un port de mer où le commerce est nécessaire pour dissiper l'indolence & l'ennui, il passa dans la Calabre.

Il n'y vit que des insectes & des brigands, si l'on excepte quelques petites villes habitées par des gens honnêtes.

Ce pays est peuplé de religieux & d'évêques. Ils l'entretenrent sur les mœurs du pays, qui ne sont point encore trop policées, & qui vraisemblablement attendront encore plusieurs siècles avant que cette métamorphose arrive. Les contrées qui tiennent aux extrémités, & qui n'ont rien au delà que des régions barbares, ne se civilisent que très-lentement. La Russie en est une preuve. Il a fallu des générations sans nombre & des révolutions sans exemple, pour la rendre telle qu'elle est.

Lucidor étoit pris par des Algériens, si les chevaliers de Malthe ne l'avoient sauvé. La Raison eut été bien déplacée dans Alger. La Calabre lui servit de vestibule pour entrer chez les Napolitains. Ils s'annoncent par des très-beaux points de vue.

Naples, cette ville assise sur des volcans, paroît une fourmillière tant elle est peuplée. Ce ne sont de toutes parts que des hommes qui se pressent, qui se heurtent, & dont un tiers pour le moins n'a pour habit que des haillons. Il est triste qu'un séjour aussi agréable, soit défiguré par un semblable coup d'œil.

Lucidor en conclut que la paresse occasionnoit cette étrange misère. Chose d'autant plus étonnante, que dans un port de mer il y a mille moyens de gagner sa vie ; & que les ministres actuellement chargés de l'administration, ont beaucoup de zèle & de sagacité ; mais on dira qu'il y a par-tout des abus, & que celui-là est le péché originel du pays.

L'éducation de la noblesse ne parut guère moins révoltante aux yeux de notre voyageur. Les jeunes gens au-lieu de s'appliquer à se former le cœur & l'esprit, ne perdent que trop souvent leurs premières années à s'occuper de chevaux, & à se familiariser avec la livrée, ce qui les rend grossiers dans les manières & dans les propos.

Le voisinage du Mont-Vesuve influe sur les têtes. L'imagination des Napolitains fermente

comme un volcan. On voit dans leurs écrits le feu du génie, & leurs discours ressemblent à l'éclair. C'est ce qui fit dire à Lucidor, qu'ils sont plus propres à former des poètes & des orateurs, que des historiens ou des juriconsultes.

Cependant il n'y a point de pays où l'on trouve plus d'avocats. Chaque maison a le sien, qu'elle paie à l'année; mais cela vient plutôt d'un goût décidé pour la chicane, que d'une disposition propre à faire des hommes de loi.

Notre Philosophe ne put entendre sans frémir le murmure du palais. Cela retraçoit l'enfer, tant ceux qui plaidoient forçoient leurs gestes & leurs voix.

Mais quelle fut sa surprise, lorsqu'il vit des pelotons de moines dans toutes les rues ! Les Dominicains ont jusqu'à dix-huit maisons de leur ordre dans l'enceinte de la ville, & l'on compte jusqu'à trois cents Franciscains dans un seul couvent, qui pillent tous les particuliers, moyennant *Dieu vous le rende*, & qui tous auroient dénoncé la Raison comme hérétique, si elle eût seulement osé dire qu'ils étoient trop multipliés.

L'enthousiasme n'écoute que lui, & tout ce qu'il désapprouve lui paroît digne d'anathèmes.

Il voulut entendre les prédicateurs. La chose en méritoit la peine. Déclamateurs & panto-

mimes tout-à-la-fois, ils font rire & pleurer. Le génie néanmoins perce à travers le burlesque des expressions & des pensées. C'est une tempête mêlée de ténèbres & d'éclairs.

L'architecture trop chargée d'ornements, n'avoit point cette noble simplicité qui caractérise les bons ouvrages. En revanche on s'occupoit outre mesure de ce qu'avoient fait les anciens, & l'on cherchoit jusques dans le centre de la terre des monuments de leur savoir. Les excavations d'Ercolano en étoient la preuve. On tiroit journellement des ruines de cette ville, jadis abymée par une éruption du Mont-Vesuve, des curiosités sans nombre, & l'on en conservoit la collection dans des salles du château de Portici, destinées à cet usage.

Lucidor les examina avec la plus sévère attention. C'étoit un spectacle digne de lui; mais il fut agréablement surpris lorsqu'il vit dans plusieurs livres d'estampes, les mêmes morceaux de peinture & de sculpture rendus trait pour trait : ouvrage immortel, digne de Charles III, roi d'Espagne, qui le fit entreprendre lorsqu'il étoit roi de Naples, & que son successeur, son auguste fils, fait continuer à la grande satisfaction des amateurs.

Quelques auteurs célèbres écrivoient sur différents sujets, & leurs productions se resentoient du terroir : ce qui aux yeux des gens vifs, leur donnoit beaucoup de valeur, tandis que les flegmatiques en faisoient peu de cas.

Les hommes dans leurs jugemens, comme dans leurs goûts, sont souvent la dupe de leur tempérament.

Lucidor n'approuva point le fanatisme des Napolitains pour les spectacles. La Raison veut de la modération dans les plaisirs. Mais il trouva que les théâtres étoient de toute beauté. C'est dommage que les pieces, excepté celles de Métastase, qu'on donnoit par fois, n'y répondissent point. Ce n'étoit qu'un amas d'insipides épisodes, ou qu'un tissu de mauvaises plaisanteries. On applaudissoit par habitude, & l'on rioit par désœuvrement.

Il fréquenta plusieurs assemblées ; elles sont majestueuses. Il y entendit avec satisfaction une *Improvisanta*, c'est-à-dire, une jeune fille qui chantoit en même-temps qu'elle composoit des chansons dont on lui indiquoit les sujets. On en rencontre souvent dans l'Italie qui ont cette étonnante facilité, & qui, par l'habitude qu'elles ont de faire des *impromptu*, disent quelquefois des choses fort ingénieuses & fort agréables. Cela leur sert de métier, pourvu que leur jeunesse ou leur beauté ne les engage point à en faire quelqu'autre.

On invita notre philosophe à quelques repas, mais il s'aperçut bientôt que le talent des Napolitains n'est pas celui de régaler. Il n'y avoit ni cet ordre, ni cette élégance qui brille chez les François.

Sur les remontrances qu'il fit aux ministres

d'interdire la mendicité, d'ordonner à la livrée, & sur-tout aux valets-de-pied de la cour, de ne plus se répandre dans les maisons pour mettre les étrangers à contribution, on fut sur le point de l'effectuer; mais la chose ne s'est point exécutée. A peine est-on présenté au roi de Naples, qu'on est assailli par les gens de sa maison, qui font payer la bien venue. Sa majesté l'ignore, & il seroit à propos qu'elle le fût. Que de réformes on verroit dans tous les états, si les souverains étoient instruits!

Il étoit juste que Lucidor vît les environs de Naples. Ils intéressent par les belles choses qu'en a dit Virgile, & par leur situation. Il commença par visiter le tombeau de ce poëte immortel, sur lequel le hazard a fait croître un laurier fort à propos. Il est à quelque distance de la ville, dans un terrain isolé.

De là notre voyageur se rendit sur les bords de l'Acheron, & il observa que ce fleuve, si redoutable dans Virgile, n'étoit qu'un misérable petit lac, qui ne faisoit peur à personne. Les champs Elisées, si pompeusement célébrés par le même poëte, ne parurent guère mieux valoir à ses yeux que les bords de la Loire, & l'ancre de la Sybille de Cume, qu'un souterrain ordinaire. Les objets embellis par la poésie, sont des perspectives qu'il ne faut voir que de loin.

Il n'en est pas de même de Caserte, ce château que le roi de Naples regarde, avec



raison , comme le plus pompeux palais qui soit en Europe , & dont il fait ses délices. Lucidor le parcourut d'un œil critique , sans y remarquer aucun défaut. C'est l'assemblage de toutes les beautés dans le lieu le plus fertile & le plus agréable. Les statues , les colonnes , les aqueducs , les arbres sous toutes sortes de formes , les eaux dans la plus grande abondance , tout contribue à en faire le séjour de la magnificence & de la volupté.

Il passa par Capoue , ville maintenant aussi incommode , qu'elle étoit délicate du temps d'Annibal , & il se rendit à Rome par la voie Appienne , qui , malgré les orangers & les myrthes dont elle est bordée , ruine les équipages & désôle les voyageurs. Ce ne sont que des débris , précieux vestiges des Romains , mais qu'on aimeroit beaucoup mieux voir à l'écart.

Le Mont-Cassin , cette pompeuse Abbaye , la pépinière de presque tous les moines , étala ses richesses aux yeux de Lucidor : mais il fut beaucoup plus content d'y voir des vertus. Des bâtiments trop superbes dégradent des religieux , au lieu de les relever.

La route du Mont-Cassin jusqu'à Rome , fit faire bien des réflexions à notre voyageur , sur la puissance de ces anciens Romains qui furent les maîtres de l'univers , & dont il ne reste plus de traces que sur quelques monuments & dans les histoires. Les révolutions du monde sont une matière inépuisable de pensées , quand

on vient à rapprocher les siècles & les événements.

Les Italiens ont l'esprit pénétrant. Ils s'aperçurent que Lucidor n'étoit point un homme ordinaire, & qu'il laissoit échapper, comme malgré lui, des rayons qui dissipoient les préjugés; c'est ce que lui dirent des gentilshommes, des religieux, des artisans même avec lesquels il conféra. Leur ame s'illuminait à mesure qu'il leur parloit.

## C H A P I T R E XVIII.

### *De Rome & de ses habitants.*

**Q**U'EL spectacle pour la Raison, que la capitale du monde entier ! Lucidor y entra avec ces sentiments de surprise & d'admiration qu'on éprouve à la vue de quelque phénomène.

Ses regards restèrent long-temps immobiles sur ce superbe édifice, qu'on peut appeler la merveille de l'univers. Il en remplit son esprit & sa mémoire, comme de l'objet le plus majestueux & le plus intéressant.

De l'église de S. Pierre, où la sculpture & la peinture ont déployé ce qu'elles ont de plus rare & de plus imposant, il passa au Vatican, & là il aperçut de nouveaux chef-d'œuvres,

mais avec une telle profusion , que l'on se lasse de les contempler. Une beauté fait oublier l'autre ; & il ne falloit pas moins que le coup-d'œil de Lucidor pour pouvoir s'en souvenir.

Sa joie fut complete , quand il se vit au milieu de la magnifique bibliotheque du Vatican. C'étoit son centre. Tous les livres du monde s'y trouvent rassemblés ; & ceux qui en ont la garde , en connoissent la substance & la valeur. C'est dommage que tant de volumes , si rares & si curieux , soient renfermés sous la clef. On n'apperçoit que de vastes armoires qu'il faut ouvrir , lorsqu'on veut interroger quelqu'ouvrage.

Il n'y eut pas un coin dans Rome qui ne devînt un objet intéressant pour notre voyageur. Dans un pays où tout est précieux , il ne faut rien oublier. On le voyoit dès le point du jour se répandre dans les rues , dans les places , dans les palais , dans les églises , dans les jardins , y examiner avec soin ce que les anciens & les modernes ont de plus curieux. Il analysoit , il comparoit ; on ne connoît rien que par comparaison ; & toutes ses observations étoient exactement consignées dans un journal , afin d'apprendre aux voyageurs la maniere de voyager.

Après quelques jours écoulés dans l'examen des beautés matérielles , il s'attacha à considérer les mœurs & les loix des habitants : c'étoit son principal objet.

Le souverain pontife ne pouvoit que l'intéresser. Outre que la Raison s'étoit unie à la piété pour le placer sur la chaire de S. Pierre, il donnoit chaque jour des preuves de sa sagesse & de son discernement.

Ce n'étoit plus un pape qui, par une obstination inflexible, vouloit conserver ses privilèges aux dépens des droits des souverains; mais un conciliateur pacifique qui retranchoit adroitement ce qui pouvoit entretenir la mésintelligence, & qui se faisoit tout à tous.

Ainsi Lucidor devoit être l'ami du sage Ganganelli. C'est ce qui parut dans leurs entretiens. Ils furent toujours du même avis sur l'union qui doit régner entre un pape & les souverains, sur la nécessité de regarder leur pouvoir comme n'étant émané que de Dieu seul; sur l'obligation de laisser tomber dans l'oubli certaines prétentions qui ne peuvent que blesser les princes, & irriter les esprits. Le monde s'éclaire en vieillissant.

Le pape en se dévoilant, fit entrevoir une politique qui valoit celles de Ximenès & de Sixte-quin, mais qui auroit le mérite de se plier aux temps. Il en est d'un souverain habile, comme d'un bon navigateur, c'est de calculer le vent.

Les cardinaux, membres d'un corps qui a produit les plus grands hommes, accueillirent notre philosophe avec cet air gracieux que ne connoît point l'orgueil. Il fut étonné

de leur politesse, en même temps qu'édiifié de leurs vertus.

Un d'entr'eux plein de sagesse, & que sa longue expérience éclairoit autant que son génie, prit Lucidor en amitié; & après quelques conversations sur différents objets relatifs au gouvernement du pays, il lui dit :

„ Vous nous regardez peut-être comme  
„ des bonnes gens, qui n'étoient pas dignes  
„ de succéder aux anciens Romains. Il est  
„ bon que vous sachiez qu'il y a encore des  
„ hommes parmi nous qui auroient mérité  
„ dans les plus beaux jours de Rome, les premières dignités.

„ Le temps est passé où la force des armes  
„ faisoit la gloire de ce pays; mais en est-on  
„ moins estimable parce qu'on y jouit de la  
„ paix? La véritable philosophie préfère le  
„ repos à tous ces combats qui détruisent les  
„ hommes, & qui révoltent l'humanité. Nous  
„ n'avons point d'autre défense que notre prudence; nous la mettons en tête comme notre casque, & avec elle nous éludons, nous temporisons, & nous venons insensiblement à bout de nos desseins.

„ On gagne tout en gagnant du temps. Le  
„ monde est rempli d'événements qui se succèdent sans interruption. Une guerre survient, une alliance se forme, une mort arrive, & les choses prennent une nouvelle face. Le chapitre des accidens nous a ti-

„ rés d'affaire dans mille circonstances critiques.

„ D'ailleurs notre cour a une ressource que n'ont pas les autres. Le conseil du souverain est composé de personnages qui ont rempli différentes nonciatures, & qui connaissent le génie des princes, & les moyens les plus propres à se les concilier. Outre cela nous avons des gens à nous, répandus de toutes parts, & qui nous informent de tout.

„ Il ne faut jamais envisager un état, continua le respectable vieillard, selon ce qu'il a été, mais selon ce qu'il est. Les anciens Romains, qu'on vante avec emphase, se feroient comportés comme nous, s'ils se fussent trouvés dans la même position ; on ne pense point à faire la guerre, lorsqu'on a une forme de gouvernement qui en éloigne ; & parce qu'on n'a pas une lance à la main, on n'en est pas moins grand homme.

„ J'aime mieux une tête sage sous un capuchon, qu'une tête folle sous un casque. Le génie fait les héros, non leur bouclier ; il importe peu de quelle manière on soit habillé, lorsque la raison sert de boussole.

„ La plupart des écrivains sont inconséquents, & sur-tout dans le siècle où nous vivons. Ils décrivent les guerres, ne vantent que la paix, & ils tournent en ridicule ceux dont le gouvernement est essentiellement pacifique.

„ Je fais que le nôtre a des défauts, mais  
„ les autres peuples sont-ils plus heureux que  
„ nous ?

„ Il est impossible qu'un pape qui n'a point  
„ été élevé pour régner , & qu'on ne choisit  
„ guere avant soixante ans, ait toutes les qua-  
„ lités propres à gouverner. Occupé du spi-  
„ rituel, qui fait ordinairement son premier  
„ soin, il néglige malgré lui des affaires tem-  
„ porelles, qui exigent un travail assidu. Ou-  
„ tre que la vieillesse est lente, comme dit  
„ Cicéron, on ne fait pas de grandes entre-  
„ prises, quand on n'a plus assez de temps  
„ pour les continuer, & lorsqu'on ignore quel  
„ sera son successeur.

„ Cette position fait qu'on se repose sur  
„ des personnes qui n'abusent que trop sou-  
„ vent de l'autorité ; & qu'un pape, ainsi que  
„ bien des princes, ne voit la vérité que  
„ lorsqu'il lit l'évangile.

„ Nous voyons tous avec douleur, que l'oi-  
„ siveté fait le malheur du pays, qu'il y a trop  
„ d'aumônes, & point assez d'impôts. Mais  
„ un pape qui n'a que quelques jours à vi-  
„ vre, craint de se rendre odieux s'il vient à  
„ changer les choses, & de passer pour un  
„ homme sans humanité. On crie encore con-  
„ tre Sixte-quin, parce qu'il fut sévère. Ce-  
„ pendant c'est par sa prévoyance que Rome  
„ fut dernièrement préservée de la famine.  
„ Deux cents ans après sa mort, il a fait vivre

„ son ancien peuple , par les sommes qu'il mit  
„ sagement en réserve. Un habile politique  
„ est presque prophete.

„ Tout cela peut vous apprendre , mon-  
„ sieur , que ce ne sont pas les lumieres qui  
„ manquent. Les plus grands hommes se dé-  
„ terminent par les circonstances.

Notre philosophe n'auroit pas mieux parlé. On le prévenoit sur tout ce qu'il auroit dit , & c'est ce qui prouve que l'illustre Montesquieu avoit raison d'assurer , que les Romains d'aujourd'hui ressembloient aux anciens ; qu'on découvroit en eux des traces qui indiquoient le même génie.

Il suffit en effet d'interroger leurs enfants. Ils ont des réponses qui étonnent. Ce n'est plus l'ambition d'être consul ou dictateur qui les stimule , mais la passion de devenir cardinal , & même pape. Le plus petit payfan ne voudroit pas y renoncer pour des sommes. L'exemple de Sixte-quin t s'inculque dans les esprits dès la premiere enfance.

Les décorations & les fêtes dont Lucidor fut témoin , ne lui rappellerent pas moins l'ancienne Rome. Il y remarqua cette simplicité majestueuse qui caractérise la vraie grandeur. Les peuples frivoles ne connoissent que le joli , les nations solides le rejettent & le méprisent.

On se passe à Rome de spectacles pendant près d'onze mois ; cela annonce des personnes



qui savent converser. Aussi les assemblées prennent-elles à juste titre le nom de conversations. On s'y réunit pour discourir sur différents sujets ; & s'il y a deux tables de jeu , elles gardent presque l'*incognito*. Chose admirable plutôt qu'imitable.

Lucidor vit une multitude de savants , fortement occupés de l'étude des loix & de l'antiquité. Il y a une foule de religieux , & de petits abbés qu'on prendroit pour des êtres qui végètent , & qui étincellent de génie. Ils joignent à un esprit pénétrant des connoissances profondes. Le droit canonique , cette science si nécessaire , & qui n'est guere connue qu'en Italie , remplit tous leurs loisirs. On jette à Rome dès la plus tendre jeunesse , les fondements d'une grande élévation. La papauté aiguillonne les esprits. De là vient qu'on dit que les cardinaux seroient plus saints , s'ils ne vouloient pas être très-Saints. *Non sono santi , perche vogliono essere Santissimi.*

Les ambitieux savent qu'à Rome il y a plusieurs voies pour parvenir aux grandes dignités. Ces voies sont désignées par quatre rues majeures qui aboutissent à la Basilique de S. Pierre ; la rue des chapelets , qui dénote la route de ceux qui s'élèvent par le moyen de la dévotion. La rue des orfèvres , qui marque celle des gens qui ont de l'or , & qui achètent. La rue papale , qui représente la manière dont on s'avance , lorsqu'on a la pro-

tection du pape , & c'est la rue la plus courte. Celle de la *Longare* , qui est une image de la lenteur avec laquelle on parvient , quand on n'arrive aux dignités que par la voie des gouvernements. Enfin ces petites places répandues dans tout le territoire de S. Pierre , & où un ecclésiastique est presque oublié , à moins qu'il n'ait beaucoup d'intrigues ou un mérite éminent.

Notre philosophe reconnut avec peine que l'or avoit beaucoup d'ascendant sur l'esprit des Romains. Il calcula celui que la France paie annuellement pour les bulles & pour les dépenses ; & , selon son calcul , qu'on peut dire très-exact , cela monte à six cents mille livres , & non à des millions , comme le public , qui juge toujours au hazard , se l'imagine. Il conclut que ce seroit un bien pour Rome , si elle ne recevoit rien des pays étrangers , parce qu'alors ses habitants travailleroient , & le commerce fleuriroit. Un peuple n'est jamais plus malheureux , que lorsque pour vivre il compte sur le secours d'autrui.

On parla beaucoup à l'Inconnu des pasquinades faites en différents temps ; & c'est à cette occasion qu'il avoua qu'il n'y a que les Italiens & les François capables de ces sortes de productions. Les autres peuples n'ont ni le courage de s'égayer dans leurs malheurs , ni l'esprit propre à tourner en ridicule les choses les plus affligeantes ou les plus sérieuses.

Il ne put s'empêcher de dire aux Romains ,

qu'ils se desséchoient trop dans l'étude de l'antiquité. Leurs bibliothèques le charmerent autant qu'elles le captiverent. Elles sont multipliées dans Rome avec un luxe analogue au pays. C'est en cela qu'un philosophe peut faire de la dépense.

On accabla notre philosophe de sonnets. Les François n'osent en produire que deux, sachant que ce genre de poésie est si difficile, qu'on n'y réussit presque jamais : les Italiens beaucoup plus hardis, en composent tous les jours & dans toutes les circonstances. C'est la ressource des *Poëteraux*. Il n'y a point de mariage, point de profession religieuse, point de fête, qu'on ne célèbre par des sonnets.

L'académie des Arcadiens avoit quelques poëtes fameux, & sur-tout l'abbé Stays, que ses deux poëmes latins ont immortalisé. Lucidor les lut dans sa route, & il ne pouvoit les quitter.

Les écoles de la Sapience (la Sorbonne des Romains) offroient à l'admiration des étrangers les professeurs les plus distingués. On y reconnoissoit les traces des PP. Le Seur & Jacquier, ces deux Minimes François qui en firent l'ornement pendant plusieurs années, & que les premières académies de l'Europe s'associerent à l'envi. Ils savoient qu'on n'est point prophète dans son pays.

Lucidor trouva que le gouvernement ecclésiastique étoit trop doux. Sous prétexte

que l'église abhorre le sang, on laisse les crimes impunis. L'humanité exige sans doute qu'on épargne la vie des hommes; mais si les loix sévissent plus souvent en Italie, il n'y auroit pas tant de meurtres. Comme on obtient grace facilement, les scélérats percent à la fourdine un ennemi qui passe : ce qui fait dire que les Italiens prennent les gens par derrière, & qu'il faut s'en défier.

Les aumônes trop abondantes sont un autre inconvénient. Elles entretiennent la paresse; depuis mai jusqu'en septembre, les artisans dorment la moitié du jour. Elles nourrissent outre cela l'orgueil. Rien de plus insolent qu'un pauvre en Italie, parce qu'il sait qu'il ne peut mourir de faim. On en trouve un exemple dans une réponse faite à un cardinal. L'éminence irritée de voir qu'un misérable qui venoit de lui demander l'aumône en se prosternant à ses pieds, ne mettoit qu'un genou en terre lorsque le S. Sacrement vint à passer, lui en demanda la raison. C'est, lui repliqua le malheureux, parce qu'on ne se moque point de celui-ci. *Questo non si burla.* Le peuple Italien a les plus heureuses reparaties, il folde sur le champ.

Les hôpitaux charmerent Lucidor par leur propreté. Outre qu'il n'y a jamais plus d'un malade dans un lit, & c'est bien assez, tous les besoins sont satisfaits de maniere à ne rien souhaiter. Etrangers, citoyens, tous y sont ad-

mis. Il ne faut pour y être reçu, d'autres protections que des infirmités. Belle leçon pour la plupart de ceux qui régissent les hôpitaux.

Ce qui affligeoit notre voyageur, c'étoit de voir Rome aussi dépeuplée. On n'y compte que cent cinquante mille ames, & elle n'est guere moins vaste que Paris; mais les carrosses y sont si multipliés, qu'il y a beaucoup de luxe & de fracas. On y jeûne pour avoir des chevaux, & l'on y paie en partie les valets avec les contributions qu'ils tirent des étrangers: contributions néanmoins beaucoup plus tolérables que celles d'Angleterre, où les laquais se font payer d'un dîner qu'on prend chez leurs maîtres. Nul pays sur la terre, où il n'y ait des monopoles.

Lucidor voulut voir si les prêtres & les prélats fréquentoient les théâtres, comme on les en accuse; & il reconnut que tous ceux qu'on appelle prélats, loin d'avoir été promus à l'épiscopat, n'étoient souvent que tonsurés, & que tous ces prétendus prêtres n'en avoient que l'habit, étant des procureurs, des notaires, des avocats; & qu'en les voyant avec des femmes, on les voyoit avec leurs filles ou avec leurs épouses. On juge toujours mal, quand on juge des choses sur un simple coup d'œil.

On invitoit toujours l'inconnu à prendre le chocolat. Les Romains ne connoissent pas d'autre maniere de régaler. Très-friands chez les autres, mais très-sobres chez eux, ils ne

mangent que pour subsister. Cela s'accorde avec leur économie, qui ne permet pas aux plus riches d'éclairer leurs vastes palais, ni d'avoir un flambeau lorsqu'ils sortent le soir en équipage. On ne découvre à travers leur cortège qu'un triste lumignon, plus propre à former des ombres qu'à répandre des lueurs. La manière de bien employer l'argent est aussi rare que le moyen d'en trouver; car la charité ne permet pas de penser que les Romains fuient la lumière pour mieux masquer leur conduite.

Le Mont-de-Piété, lieu destiné à empêcher l'usure, & à recevoir les gages de tous ceux qui ont besoin d'argent, plut beaucoup à notre voyageur. Il souhaita que la même ressource devînt celle de toutes les grandes villes. Les usuriers par ce moyen ne s'enrichissent point aux dépens du public, & l'on ne risque point de perdre ses effets. Que d'établissements qui restent encore à faire!

Une synagogue des Juifs existante au milieu de Rome, avec plein exercice de religion, fut un autre point de vue qui mérita son attention. Il lui paroissoit inconcevable qu'on persécutât les Juifs en Portugal, sous prétexte de venger le christianisme, tandis que dans la capitale même du monde chrétien on leur laisse toute liberté. Si toutes les inquisitions avoient pris celle de Rome pour modèle, on n'auroit pas égorgé tant de victimes,

ni

ni tant outragé la religion , qui n'est que douceur & charité. Les hommes ne prennent que trop souvent leurs passions pour la voix de Dieu.

Il se promena souvent dans ces jardins enchantés qui environnent la ville , & qu'on nomme vignes très-mal-à-propos , parce qu'en Italien on les appelle *Villa* , sans y voir autre chose que des arbres & des statues. Les Romains ne connoissent de promenade que celle qui se fait en carrosse & au milieu des rues. Ils aiment qu'on les honore par des salutations continuellement répétées ; & voilà comme on est dupe de l'orgueil.

Il n'y a que les nuits d'été , où , pour se dédommager de la contrainte & de la chaleur du jour , la grandeur romaine marche volontiers à pied. Alors les personnes les plus qualifiées , sans distinction de sexe , & sans autre vêtement qu'un léger déshabillé , se répandent dans la ville , & se délectent à écouter les instruments ou les voix de plusieurs *Virtuosos*.

La musique est un cinquième élément pour les Italiens : ils ne l'aiment pas moins que l'air qu'ils respirent ; & il faut convenir , qu'elle donne de l'ame à ceux même qui n'en ont pas , & que toutes les autres musiques comparées à celle-là , sont maigres & sans énergie.

Mais ce n'est ni en formant des voix artificielles , ni en outrageant l'humanité , que les

Romains se feront honneur de leur goût pour l'harmonie. L'art doit copier la nature , & non la mutiler. Aussi le Saint-Pere s'est-il couvert de gloire , en proscrivant une coutume si barbare.

On avoit souvent dit à Lucidor que la débauche étoit excessive à Rome , & que le pape y toléroît des lieux publics, dont il tiroit une rétribution. Il se convainquit par lui-même que ce qu'on imputoit au Saint-Pere étoit absolument faux ; qu'excepté quelques malheureuses prostituées , qu'on relegue dans un quartier isolé , comme indignes de se mêler avec les citoyens , il n'y a dans Rome aucun mauvais lieu , & qu'elles sont si misérables qu'il leur seroit impossible de rien payer. Il y a plus de mensonges que de vérités dans presque toutes les histoires.

Lucidor étoit toujours étonné de voir les villes d'Italie , même les plus considérables , sans gardes & sans lanternes. Il faut que ce peuple , disoit-il , ne soit pas aussi méchant qu'on le publie , autrement il y auroit toutes les nuits des vols & des assassinats. Paris livré à lui-même , deviendrait le théâtre des plus grandes horreurs.

Dans le voyage qu'il fit à Fiescati & à Tivoli , ces endroits délicieux par leurs maisons enchantées & par leur situation , il visita plusieurs dames Romaines , & il ne fut pas moins charmé de leur conversation que de leur main-



rien. Il les trouva instruites sans être savantes, fieres sans être vaines, parlantes sans être babillardes, enjouées sans être frivoles. Celles qui étoient galantes sans vouloir le paroître, conduisoient une intrigue avec le plus grand secret, & y mettoient autant d'intérêt qu'à une affaire d'état.

Les campagnes qu'il traversa, portoient les tristes marques de la dépopulation & de l'oisiveté. Elles annonçoient à tous les voyageurs que le pape avoit trop de moines dans son pays; que pour remettre l'agriculture en honneur, il falloit en retrancher, & se contenter de lever quelques impôts sur le laboureur & sur l'artisan. Cela aiguillonne les paresseux, & les force au travail. Les Italiens eux-mêmes en conviennent, & sur-tout pour ce qui regarde les moines.

## CHAPITRE XIX.

### *De la république de Saint-Marin.*

**Q**UOIQUE ce petit pays semble garder l'*incognito*, & qu'il ne soit qu'un point dans la vaste étendue de l'Europe, nous croyons devoir le distinguer par un chapitre tout exprès, comme étant l'asyle du bonheur, & comme ayant mérité la visite & les suffra-

ges de la Raison. Les plus petites boîtes renferment souvent les meilleurs parfums.

Lucidor s'y arrêta pour y goûter à longs traits le calme dont on y jouit, & dont il est redevable au petit nombre qui le compose, & au pape qui le protège.

C'est à ce double titre que la république de Saint-Marin ne connoît ni les profusions du luxe, ni les horreurs du vice, ni les ravages de la guerre, ni les fureurs de l'ambition.

Contente du petit terrain qu'elle possède, & qui ne consiste que dans quelques lieues d'étendue, elle ne cherche ni à s'élever, ni à s'agrandir. Ses sujets, gouvernés par des sages, à la tête desquels est une espèce de doge, appelé Gonfalonier, & qui change tous les deux mois, vivent entre l'indigence & la richesse, avec une quiétude qui a quelque chose de céleste.

C'est ce qu'un gentilhomme rapporta à Lucidor, pour l'engager de rester avec eux.

„ Aimable étranger, lui dit-il, nous n'a-  
„ vons fait que vous entrevoir, & déjà nous  
„ désirons avec toute l'ardeur possible vous  
„ fixer dans ce pays. Nous sentons que vous  
„ êtes né pour l'habiter. Vous n'y trouverez  
„ ni ces forteresses, ni ces châteaux, ni ces  
„ possessions qui forment les royaumes; mais  
„ nous jouissons des mêmes étoiles, du même  
„ soleil qui éclairent les plus vastes em-  
„pires. Ni le bruit des tambours, ni celui

„ des canons ne viennent point allarmer cette  
„ contrée. Cette terre n'a jamais rougi que  
„ du sang des agneaux, & jamais nous n'a-  
„ vons vu nos moissons ravagées par les ir-  
„ ruptions de quelqu'ennemi. C'est encore  
„ ici le siècle d'or, tandis que presque toutes  
„ les contrées éprouvent un siècle de fer.

„ Vous avez trop de discernement, aimable  
„ étranger, pour craindre qu'une vie comme  
„ la nôtre ne vous paroisse insipide, Au-lieu  
„ de cette ambition qui tourmente les hom-  
„ mes, il est parmi nous une noble émula-  
„ tion qui nous réveille sans nous troubler.  
„ Les uns aspirent aux charges de la républi-  
„ que en s'efforçant de les mériter; les autres  
„ se signalent par des travaux, & il n'y a pas  
„ jusqu'au paysan qui ne s'applique à fertiliser  
„ son champ mieux que son voisin, parce  
„ que le gouvernement a soin de faire dis-  
„ tribuer des prix selon ses revenus, très-  
„ modiques à la vérité, mais proportionnés  
„ aux desirs. La médiocrité est le plus beau  
„ patrimoine.

„ Nous trouvons de grandes richesses dans  
„ notre économie; ni le faste, ni les modes  
„ n'alterent point nos biens, & nous ne  
„ payons d'impôts que pour subvenir à des  
„ besoins urgents.

„ Si nous étions protégés par une puis-  
„ sance exposée à soutenir des guerres, nous  
„ serions forcés de prendre les armes selon

„ sa volonté ; mais le souverain qui nous  
„ met à l'ombre de ses ailes , est le prince  
„ de la paix.

„ L'amitié, cette vertu si rare , fait les dé-  
„ lices des citoyens. Ils en connoissent le  
„ prix, ils en éprouvent les douceurs, & il  
„ n'y a parmi nous qu'un cœur & qu'une ame.

On peut présumer combien notre philosophe fut attendri. Il s'appliqua tout entier à considérer les mœurs du pays, & il vit des femmes parées de la modestie, des maris occupés de faire leur bonheur, des jeunes gens remplis de sagesse & de naïveté ; des ouvriers honnêtes, chacun content de son sort.

On l'invita plusieurs fois à dîner, & toujours il se trouva entre la candeur & la gaieté. Tout le monde y étoit à son aise, parce qu'on n'y avoit point de prétentions. Les circonstances amenoient l'esprit, on n'alloit point le chercher, & le bon cœur faisoit la dépense.

Lucidor ne quitta la république de Saint-Marin qu'en apparence, car c'est un petit pays que la Raison gouverne depuis long-temps.

Il parcourut toutes les villes de l'état ecclésiastique, & dans chacune il fit des observations. Il jugea qu'Ancone pouvoit faire un commerce encore plus considérable ; que Rimini perdoit la moitié de son mérite, en chérissant l'indolence ; que l'éruption des eaux qui ravagoient tous les ans les campagnes du Bolo-  
nois, exigeoit un corps d'ingénieurs, des ponts &

chaussées, tels qu'il en subsiste en France; & que sans cette ressource on ne viendrait jamais à bout d'intercepter les torrents : il y a des établissemens qui valent mieux que des trésors.

---

## CHAPITRE XX.

### *De la Toscane.*

**F**LORENCE, cette ville ravissante, qu'on ne devrait faire voir que les dimanches, selon la réflexion d'un Portugais, enchanté de son élégance & de ses beautés, reçut notre philosophe avec distinction. Les Florentins sont extrêmement polis, quoique leur maniere de prononcer la langue Italienne ait quelque chose de grossier.

Ils lui firent voir toutes leurs richesses, c'est-à-dire, ce que les arts ont produit de plus exquis.

La galerie du palais des grands-ducs possède en histoire naturelle, en vases, en pierrieres, en médailles, en tableaux, en statues, les plus rares trésors. On y voit les portraits des grands peintres, tous faits par eux-mêmes, & tous mis au rang des chef-d'œuvres.

La chapelle de saint Laurent, magnifique par ses marbres & par ses mausolées, paroissoit encore s'embellir sous les regards de Lucidor;

& la bibliotheque, toute composée de manuscrits rares, sembloit n'avoir été formée que pour lui.

Il y a des objets auxquels l'ame & les yeux ne peuvent absolument se refuser; & telles sont les raretés recueillies par les Médicis, qui sans un revenu considérable & un territoire fort étendu, trouverent le secret de rassembler ce que les quatre parties du monde avoient de précieux, & de devenir les restaurateurs des sciences & des arts. On peut tout lorsqu'on fait regner.

Parmi les médailles si nécessaires pour assurer l'histoire, il vit un sequin d'or qui en fait partie. C'étoit une piece de la valeur d'onze francs, sur laquelle on lit : *Jesus-Christ premier roi des Florentins. Jesus-Christus primus rex Florentinorum.* Elle avoit été frappée lorsque les habitants de Florence ne s'accordant point pour élire un chef, choisirent le Sauveur des hommes en qualité de souverain. Ce qui ne dura que quelques jours, car ils présument que les ecclésiastiques voudroient regner à la place de Dieu, & que Florence se trouveroit insensiblement sous la domination du clergé.

Les mausolées de Michel-Ange & de Galilée qui sont en face l'un de l'autre, furent examinés par notre respectable voyageur. De pareils monuments n'échappent point aux regards d'un homme instruit. On lit sur le tombeau

de Galilée, qui fut repris très-mal adroitement par l'Inquisition, pour avoir trop gravement soutenu que le soleil étoit immobile, & que la terre tournoit. *Terra gyrat, Galilæus stat. La terre tourne, Galilée est dans son centre.*

Les littérateurs de Florence s'empressèrent de fréquenter Lucidor; il les trouva dignes de la carrière qu'ils couroient. Il s'affligea de ce que l'abbé Lami, si connu par ses feuilles périodiques & par son érudition, venoit d'être enlevé par la mort. On lui montra plusieurs manuscrits de sa façon, qui n'étoient qu'ébauchés. Les savants meurent toujours trop tôt.

Les dames voulurent aussi posséder notre philosophe. Il se rendit à leurs assemblées; & si elles lui parurent moins vives que les Vénitiennes, mais plus solides, c'est parce que la nature ne fait rien qu'avec compensation. On lui parla beaucoup de livres & d'auteurs; c'est un objet dont les femmes s'occupent volontiers en Italie, les unes avec plus d'indifférence, les autres avec plus d'intérêt; mais tout homme qui écrit a part à leur estime. Cela encourage les talents, au-lieu que partout ailleurs elles préfèrent un joueur à un auteur.

On mena notre philosophe au café. C'est un lieu, chez les Italiens, que la noblesse fréquente, & que les femmes visitent souvent sans sortir de leur équipage. Elles se font ap-

porter des rafraîchissements , & les cavaliers viennent leur faire la cour.

Lucidor s'aperçut qu'un étranger qui arrivoit au caffè étoit fort bien accueilli. L'Italien bien différent de l'Anglois, est fort communicatif, ne connoissant ni la défiance, ni la taciturnité. Il prévient les voyageurs, il les interroge, & s'offre très-souvent de lui-même à leur faire voir ou à leur indiquer ce qu'il y a de plus curieux. C'est-là qu'on l'assura qu'il y avoit toujours eu à Florence un nid d'esprits forts, mais ils se cachent.

Il eût désiré plus d'activité parmi les Florentins, & qu'ils fussent un peu moins verbeux. On donne ordinairement prise sur soi, quand on parle trop.

Le grand-duc donnoit un nouveau lustre à Florence par ses vertus. Les villes renaissent lorsqu'elles ont le bonheur d'avoir un prince magnanime. On tira pour sa fête un feu magnifique, dont notre voyageur fut enchanté, quoiqu'il ne fût qu'un diminutif de ceux qu'il avoit vu à Rome. Les Italiens se connoissent en artifice.

Sienne, séjour délicieux par la pureté de l'air, & par l'aménité des habitants, fut pour Lucidor un paradis terrestre. Il se plut à écouter parler les Siennois, comme on prend plaisir à entendre un magnifique discours. La langue Italienne devient sur leurs levres un rayon de miel qui se distille avec suavité. Les gen-



tilshommes avoient des connoissances. La noblesse s'illustre quand elle cultive les lettres.

On n'est pas riche à Sienne, & on n'en est pas fâché; on se contente de peu, mais l'émulation en souffre. Lucidor dit librement son avis sur une certaine mollesse qui gagnoit les habitants. Le manège est presque désert. On n'ose prendre des exercices, dans la crainte de se fatiguer.

La cathédrale, le plus magnifique gothique qu'il y ait en Europe, n'est pas la seule antiquité. Les femmes, à raison de la salubrité de l'air, y vieillissent sans s'en appercevoir. C'est une collection de siècles que leurs assemblées.

Pise, ville assoupissante, quoique très-agréablement située, a néanmoins des écoles célèbres & des professeurs habiles. Lucidor eût voulu pouvoir ressusciter le prélat Cérati. Il avoit malheureusement cessé de vivre, sans consigner dans aucun écrit ni l'histoire de ses voyages, ni mille anecdotes curieuses qui le rendoient l'homme du monde le plus intéressant. Un savant doit s'arranger de manière à ne mourir qu'à demi.

L'orgue de Pise, d'autant plus admirable que les Italiens par une manie ridicule, affectent de méconnoître la beauté de cet instrument, charma les oreilles de notre philosophe. L'organiste, aussi hardi que délicat dans son jeu, en tiroit les sons les plus harmonieux

& les plus variés. On croyoit entendre tous les genres de mélodie qui existent dans l'univers; le murmure des eaux, le gazouillement des oiseaux, le bruit du tambour, celui même du tonnerre.

La tour pendante, qu'on croit toujours prête à tomber, & qui n'est qu'un jeu de l'architecte, fixa l'attention de Lucidor. Il y a des ouvrages de l'art qu'on doit respecter pour eux-mêmes & pour les artistes.

Le *Campo sancto*, la sépulture commune, est de ce genre. Elle inspire le desir de s'y faire enterrer. Les chemins de la Toscane, qui paroissent autant d'allées faites pour se promener, introduisirent insensiblement notre philosophe dans des bains délicieux. Tout y annonçoit l'élégance & la propreté, chose d'autant plus rare, que les Italiens, quoique successeurs des Romains, ignorent le plaisir de se baigner. Ce n'est qu'aux environs de Pise où l'on trouve des bains publics, & encore ne sont-ils établis que pour les malades. Le temps n'abolit que trop souvent les meilleurs usages.



---

## C H A P I T R E   X X I .

### *De Lucques.*

**C**ETTE ville, qui n'est remarquable que par ses remparts, forme, si l'on en excepte quelques petits villages, presque toute la république. Lucidor s'y seroit ennuyé, si la Raison connoissoit l'ennui.

Le gouvernement y est doux, mais les Lucquois sont trop fins. S'ils appliquent leur esprit aux sciences, ils s'appliquent encore plus à l'intrigue & à la chicane. On les appelle les Normands de l'Italie.

C'est à Lucques qu'on imprime clandestinement une multitude de livres défendus, ce que notre philosophe ne pouvoit approuver. La contrebande, de quelqu'espece qu'elle puisse être, a quelque chose d'odieux, car on n'ose pas soupçonner que les magistrats sont d'accord avec les imprimeurs. Plus les choses sont atroces, moins on doit les croire.

Malgré la pauvreté du pays, on vouloit se donner les airs des grandes villes, & on ne les prenoit qu'à demi. Tout ce qui est contrefait est toujours ridicule.

Notre voyageur visita quelques religieux, qu'il trouva fort instruits. C'est une sage cou-

tume que de tirer des évêques des cloîtres. Les moines par ce moyen étudient, & leurs couvents ne sont plus l'asyle du désœuvrement & de l'ennui; ainsi que cela se voit dans tous les pays où l'ordre monastique n'est point honoré.

Ce qui dépeuploit Lucques, c'est que tous ceux qui avoient du talent ou de l'ambition, quittent un lieu si resserré pour se répandre dans toute l'Italie. Rome est pleine de Lucquois. Ils aimeroient mieux mourir que d'être oubliés.

---

## C H A P I T R E XXII.

### *Du duché de Parme & de Plaisance.*

C E pays, aussi beau que fertile, ne cessa de captiver notre voyageur. Après avoir vu avec une agréable surprise les campagnes les plus riantes & les mieux cultivées, il envisagea Parme comme un séjour où le mélange des Italiens, des Espagnols, des François & des Allemands génoit la société. Il y avoit beaucoup moins de franchise que de jalousie.

Cependant le Souverain étoit un centre qui par ses excellentes qualités réunissoit les cœurs. Les sages leçons qu'il avoit reçues des meil-

leurs maîtres, l'avoient rendu aussi affable qu'éclairé. Un prince trouve un trésor, quand il trouve de bons instructeurs, & sur-tout des hommes qui ne flattent pas.

Le college de Parme fut fort approuvé, on y voit fleurir les sciences & les arts.

La grande salle des spectacles offroit un vuide immense qui n'est jamais rempli. Elle peut contenir quatorze mille personnes sur les gradins qui l'entourent, & plus de cent chevaux qui, selon l'usage d'Italie, peuvent paroître sur le théâtre. Le parterre se remplit lorsqu'on veut, de six pieds d'eau, & l'on aperçoit des gondoles flottantes, mais on ne fait usage de cette salle que dans les grandes cérémonies : on a un petit théâtre pour y suppléer.

On venoit de perdre l'abbé Frugoni, célèbre par ses diverses poésies, & l'on ne prévoyoit guere comment le remplacer. Les Parmesans ont le vice du pays. Ils sont souvent paresseux. On se contente de lire les brochures à la mode, qu'un libraire François met en vogue, & l'on n'arrive pas jusqu'à la composition. Peut-être en est-on plus sage.

La noblesse parut assez pauvre aux yeux de Lucidor, & elle l'est en effet. Les jeux en conséquence sont très-modérés, d'autant mieux qu'il faut mettre quelque chose en réserve pour acheter des colifichets venus de Paris. C'est le ton.

Colorno, la résidence du prince, mérite les regards de l'étranger. Notre voyageur n'y fit que passer ; un coup d'œil comme le sien, saisit sur le champ tout ce qu'on doit voir.

Il eut deux entretiens avec M. Du Tillot, ministre, & il les nota comme méritant un honorable souvenir.

Plaisance lui sembla plus digne que Parme d'être le séjour du souverain, comme étant bien bâtie & beaucoup mieux située. Les Plaisantins font d'un agréable commerce, mais ils réduisent leur esprit à la société. Ils ont de l'appétitude pour les sciences, ainsi que tous les Italiens, sans avoir le courage de s'y livrer. Il est des hommes qui craignent l'étude, comme d'autres le feu.

C'est là que Lucidor voulut voir des religieuses, pour s'assurer par lui-même, si elles ont réellement autant de liberté qu'on le débite. Il les vit recluses comme par-tout ailleurs, & il reconnut que dans les récits qu'on en faisoit, elles étoient simplement le jouet de la malignité. La calomnie a plus d'historiens que la vérité.

La richesse du pays consiste dans les pacages. Les troupeaux sont gras, les fromages excellents. Les plus petites chaumières en étoient abondamment pourvues.

Rien de plus sage que la répartition des taxes. Les impôts sont assis sur trois sortes de terre, la bonne, la médiocre, la mauvai-

se, qu'on connoît par la nature du sol, & par son produit.

La premiere administration d'un état, consiste à savoir bien placer les impositions.

---

## C H A P I T R E XXIII.

### *Du duché de Modene.*

**C**E duché ne pouvoit échapper à la vigilance d'un voyageur intelligent. Bientôt il en connut les mœurs & les loix. Il y a peu d'activité dans le pays, excepté dans le temps de la foire de Reggio, mais on y vit à bon prix. L'état militaire pourroit y avoir plus de considération. On ne sauroit trop faire respecter ceux qui sont les colonnes d'un état.

Modene a toujours quelques hommes érudits depuis le célèbre Muratori, qui répandit dans ce pays l'amour des sciences, & qui mit en crédit les savants. Mais ce sont des religieux dont la société ne peut guere jouir : il faut les déterrer.

L'absence du souverain, qui passe ses jours à Milan, porte un grand préjudice aux Modenois. Un état sans chef, est un corps sans vie.

## C H A P I T R E XXIV.

*Du Milanois.*

C'EST un spectacle pour un voyageur que le pays qui forme le Milanois, pays entrecoupé de mille ruisseaux, & où le riz paroît venir avec une espece de complaisance. Il y a des terres que les grains, comme les plantes, semblent affectionner.

L'église de Milan, vaisseau immense, décoré au-dehors de plus de six mille figures toutes de marbre, éleva l'ame de Lucidor. Il en parcourut l'enceinte & le sommet, avec ce sentiment qu'on éprouve à l'aspect de ce qui est singulièrement beau.

La ville, quoiqu'irréguliere, présente des objets qu'il faut nécessairement admirer; tels sont l'hôpital, le cimetiere général, magnifiques par leurs bâtimens & par leur étendue, si l'on peut donner cette pompeuse épithete à des lieux aussi lugubres; ce qui a fait dire plaisamment, que pour jouir des beautés de Milan, il faut y être malade, & s'y faire enterrer.

On y vit cependant très-bien dans ce qui concerne les repas & la société; les mœurs y sont absolument françoises. Chaque jour il y



a des soupers, c'est-à-dire, ce qu'on peut appeller en Italie des phénomènes.

La noblesse peut se livrer à la dépense : elle est riche, quoiqu'un peu moins de faste accommoderoit mieux le pays. Il est inconcevable combien le luxe entraîne de misère à sa suite.

Les femmes ont tous les talents pour plaire, de l'esprit, de l'enjouement, le ton de la meilleure compagnie. On trouve parmi elles quelques savantes, dont le nom est très-connu.

Quant aux hommes, ils étudient moins les sciences que le commerce. La ville en est plus florissante. Jamais l'érudition ne répandit l'abondance. Si on lit, c'est que les jeunes gens n'osent paroître à Vienne sans avoir au moins quelque teinture du droit & des lettres. Il est heureux de vivre sous des souverains qui exigent du mérite de la part des sujets. C'est ce que Lucidor observa, sans négliger de donner un coup d'œil à l'administration du pays. Il la jugea fort sage. Le peuple étoit heureux : c'est tout ce que ceux qui gouvernent doivent se proposer.

Il est inconcevable combien les Milanois aiment le grand nombre de domestiques & de chevaux. Il y a des maisons particulières qui ont jusqu'à six coureurs. On sait que les meilleurs viennent de Milan, comme les bons arlequins de Bergame, & les bons pantalons de Venise.

La bibliotheque Ambrosienne, renommée par le choix de ses livres, occupa quelques jours notre voyageur. Il y trouva des ouvrages précieux dont il fit des extraits, apprenant en cela à tous ceux qui voyagent, que cette méthode est excellente.

Le cardinal archevêque voulut voir le voyageur philosophe. Rien ne sympathise mieux que le bon sens & la raison. D'ailleurs tous les évêques d'Italie ont une simplicité qui plaît. Ils ne connoissent ni le faste ni l'orgueil, & leur palais est toujours ouvert à la science & au mérite. Ils se font un devoir essentiel de résider, de ne point jouer, de ne point festiner, de vivre en un mot comme de bons curés.

Les isles Borromées ont trop de réputation pour avoir échappé à la curiosité de Lucidor : placées au milieu d'un lac délicieux, toutes entrecoupées de canaux & de bosquets, toutes ornées de casinos plus élégants les uns que les autres, elles semblent être le séjour des fées. C'est là qu'il s'abandonna aux plus agréables rêveries, & qu'il gémit de ce que le tumulte des villes l'emporte sur l'aimable tranquillité dont on jouit au sein des campagnes. La journée secondoit ses réflexions. Le soleil avoit pris un voile, & il faisoit un vent qui agitoit l'herbe des prairies, & qui formoit ces ondulations dont la mobilité peint si naturellement nos inconstances & nos passions. Il

admira l'industrie des habitants, qui, pour se donner du bon temps, courent vendre des barometres de toutes parts. De là il gagna la Suisse après avoir fait l'éloge de Milan; il dit à l'oreille de quelques amis, que les moines y étoient trop magnifiquement logés, que ni leur regle, ni la religion n'approuvoient point cette ridicule somptuosité, & que les fondateurs d'ordres qui n'eurent point d'autres richesses que des vertus, ne se feroient jamais imaginés que leurs laures se métamorphoseroient en palais.

Il visita Crémone & Mantoue, & il remarqua que dans ces deux villes regnoit à peu près le même génie, de la familiarité Italienne, & de la hauteur Allemande. Crémone est renommée pour ses excellents violons. Il n'y a point de pays qui n'ait quelque avantage.

---

## C H A P I T R E   X X V .

### *De la Suisse.*

**L**A félicité des peuples qui composent les treize cantons, suite de la douceur & de la sagesse du gouvernement, ne pouvoit manquer de plaire à la Raison, c'étoit son ouvrage; il eût seulement fallu plus d'harmonie entre les dépositaires de l'autorité, & que les

dissentions qui affligent Geneve, quoiqu'avec moins d'éclat que par le passé, fussent entièrement éteintes.

Loin de blâmer la conduite des Suisses, qui quittent leur pays pour prendre du service chez diverses puissances, Lucidor regarda cette démarche comme le fruit d'une excellente politique. Par-là ils sauvent leur patrie, & on les laisse en paix, tandis que s'ils resserroient chez eux leurs forces & leurs citoyens, ils seroient attaqués de toutes parts, & chaque puissance prendroit un morceau de leurs possessions.

La culture des terres, l'aisance dans laquelle vivent les laboureurs, forment des objets dignes d'envie. Le luxe & le libertinage étoient absolument bannis du pays. On vouloit des mœurs. La débauche est une fièvre maligne qui consomme un état.

Loin de trouver chez les Suisses cette grossiere simplicité qu'on leur prête, il admira leur bon sens. Ils firent voir qu'ils avoient des hommes fort instruits, & très-capables d'écrire sur toutes les matieres. Ajoutez à cela des bibliotheques, des libraires, des imprimeurs; autant d'affiches qui annoncent l'amour des sciences & le goût du travail.

Il y a des colleges où l'on trouve plus d'avantages que d'inconvénients, malgré les réformes dont ils auroient besoin. Des seigneurs étrangers, des souverains même d'Allemagne viennent y faire leurs exercices & y puiser des

leçons. Une bonne éducation n'est jamais trop chère.

Les sociétés que fréquenta Lucidor n'étoient point dérangées par des spectacles; mais les hommes se trouvoient rarement avec les femmes. Cependant celles-ci, franches & modestes, méritent qu'on cultive leur compagnie. Si elles s'occupent moins de la littérature que du ménage, elles n'en font que plus estimables. Elles savent inspirer à leurs enfants cet amour filial si rare de nos jours. La simplicité est la mere des bonnes mœurs.

Un solitaire relégué sur les montagnes, aperçut Lucidor, & il sortit de sa retraite pour converser avec lui, soit qu'il prévît que c'étoit la Raison, soit qu'il fût frappé de son extérieur aussi agréable que majestueux.

„ Je viens à vous, lui dit-il, comme à un  
„ personnage qui ne me paroît pas un voyageur ordinaire; & j'y viens pour vous demander si vous approuvez la solitude. Il y  
„ a quatre-vingt deux ans que je vis dans cet  
„ hermitage (il en avoit cent treize) sans autre connoissance que moi-même, sans autre compagnie que les arbres qui m'environnent, sans autre spectacle que les étoiles qui éclairent l'univers.

„ Je n'ai d'autre commerce qu'avec le  
„ ciel que je desire, qu'avec la mort que j'attends, qu'avec mon ame que j'interroge,  
„ qu'avec les échos que je fais parler.

„ Je me suis défait des passions depuis l'âge  
„ de trente ans, à force de les fatiguer par  
„ le travail & par la réflexion.

„ Quand je m'ennuyois d'être seul, mon  
„ imagination me répandoit dans toutes les  
„ parties du monde, & ma mémoire me rap-  
„ pelloit mes amis avec tant de vivacité, que  
„ je les croyois présents.

„ Si par fois je venois à m'effrayer du sé-  
„ jour de la campagne, je pensois que j'a-  
„ vois un corps pour payer en cas qu'on vînt  
„ m'assassiner, mais qu'on n'auroit jamais de  
„ prise sur mon ame, & cela me rassuroit. La  
„ maladie n'osa m'attaquer, car je fus tou-  
„ jours laborieux & frugal.

„ Je ne crois pas que les rois qu'on dit  
„ être les hommes les plus grands & les plus  
„ heureux, aient des plaisirs aussi purs que  
„ les miens. Je les ai toujours recueillis dans  
„ mon ame : c'est le champ où je sème mes  
„ satisfactions. Toute autre joie n'est qu'un  
„ plaisir d'emprunt ; ma félicité m'appartient.

„ C'est là le résultat de toute ma philoso-  
„ phie, & cela se trouve écrit sur les ar-  
„ bres, sur les murs, sur tous les endroits de  
„ ce lieu.

Il fut curieux d'y entrer, ravi de trouver là  
un sage de sa façon. Il lui répondit que la vie  
solitaire n'étoit excellente que par le bon usage  
qu'on en faisoit, mais qu'il n'y avoit presque  
personne qui fût en bien user. Il convint qu'elle  
épuroit

épuroit l'ame, qu'elle l'élevoit, & que c'est être vraiment philosophe que de mettre à propos un intervalle entre le monde & soi.

Après de tendres embrassements de part & d'autre, l'un reprit son silence, l'autre son chemin.

Lucidor remarqua que dans les différents cantons qui partagent la Suisse, il y avoit un génie différent. Les uns plus vifs, les autres plus flegmatiques, ceux-ci plus taciturnes, ceux-là plus parleurs, prouvoient que la maniere de gouverner les hommes, influe beaucoup sur leur humeur; car c'étoit le même climat.

Il s'arrêta quelque temps à Lausanne, où des libraires fort instruits lui tinrent bonne compagnie.

Geneve lui plut par l'ordre qu'on y maintient. La vigilance des magistrats s'étend sur tous les détails, & la ville se gouverne comme une simple famille; il n'y a que les auberges qu'on néglige, en ne modérant point assez les contributions qu'on y tire de l'étranger. C'est l'usage de tous les petits états : ils font payer largement l'honneur de les visiter.

On lui parla beaucoup du célèbre Jean-Jacques Rousseau, c'est-à-dire, les uns avec enthousiasme, les autres avec indignation. Tout homme qui écrit des paradoxes, étonne les esprits. On aime ce qui est extraordinaire, soit dans les pensées, soit dans la maniere de les

rendre ; mais c'est une frénésie qui n'a qu'un temps. La vérité reprend ses droits, & un livre merveilleux qui sembloit immortel, tombe insensiblement dans l'oubli.

Lucidor se détourna tout exprès pour visiter l'auteur de la *Henriade* ; & après l'avoir abordé d'un air de connoissance, & lui avoir très-honnêtement reproché de ne l'avoir pas toujours écouté, & d'avoir quelquefois trop étendu son ressort ; il l'assura très-énergiquement du cas qu'il faisoit de ses sublimes talents, & du contentement qu'il auroit de le voir jouir encore plusieurs années du fruit de ses travaux. La Raison juge sans partialité ; elle ne connoît ni les cabales, ni la prévention.

---

## C H A P I T R E   XXVI.

### *De la Savoye.*

**C**E petit pays, rempli d'habitants qui aiment le travail à l'excès, & qui trouvent dans leur industrie les moyens d'écarter l'indigence, excite l'admiration des voyageurs. C'est là que Lucidor trouva cette candeur du premier âge, cette bonne foi si nécessaire dans le commerce de la vie.

Les campagnes lui parurent le meilleur livre qu'on eût fait sur l'agriculture. Il n'y a



pas un coin de terre qui ne soit cultivé ; mais quoiqu'il soit souvent plus utile de suivre les anciennes pratiques, on étoit un peu trop esclave de la routine. Les améliorations sont toujours nécessaires quand elles se reglent sur l'expérience.

Plus on lui disoit que les enfants quittoient leurs parents pour chercher ailleurs de quoi les nourrir , & plus il s'écrioit : “ Heureux „ peuple qui n'a point encore été gâté par „ la corruption du siècle ! Sa simplicité vaut „ mille fois mieux que tous les raffinements „ de l'esprit.

Après avoir mûrement examiné quelle est la source de la fidélité qui caractérise les Savoyards, il reconnut qu'elle émanoit de leur attachement à la religion : ils en sont rigides observateurs. Il n'y a pas un meilleur moyen pour être toujours honnête-homme.

Il s'avisa d'entrer dans une espèce de cabane, dont les dehors formoient le plus agréable jardin. Elle étoit habitée par une veuve, qui avoit une fille parée de sa modestie, & trois garçons à Paris qui lui envoyoient annuellement de quoi subsister.

„ C'est beaucoup moins pour eux que pour „ moi, disoit-elle avec une naïveté qu'on ne „ peut rendre, qu'ils font toutes sortes de métiers. Ils descendent à ce qu'il y a de plus „ vil, afin de reconnoître ce qu'ils me doivent, & ce qu'ils m'ont coûté. C'est le fruit

„ de la crainte de Dieu que je leur inspirai. Ils  
„ seroient libertins, s'ils n'avoient point de re-  
„ ligion, & je craindrois à chaque instant d'ap-  
„ prendre quelque fâcheuse histoire sur leur  
„ compte, au-lieu que je suis tranquille sur  
„ leur sort.

Chambéry, capitale, aussi mal bâtie que mal située, fut un lieu de délices pour Lucidor. Les habitants vivent dans la plus parfaite union. Ils ne s'avisent seulement pas de penser qu'il faut être riche pour être heureux, & qu'on a besoin des spectacles pour passer les soirées sans ennui. Par-tout où il n'y a point de faste, on se voit d'un air aisé. Le luxe est la ruine des sociétés. On aime mieux ne point manger avec ses amis, que de ne pas leur donner des repas symétrisés.

Lucidor voulut dîner avec un philosophe, qui depuis plus de quarante ans ne se nourrit que de fruits, & qui par ce régime a trouvé le moyen de recouvrer la santé. Il les mange tantôt cruds, tantôt cuits; & comme le raisin est un fruit, il boit de très-bon vin. Le sénat le reçut avec distinction, & cela prouve sa sagacité.

Toutes les petites villes de Savoye furent analysées d'une manière qui feroit honneur aux habitants, s'ils aimoient à s'instruire. Ailleurs on lit trop, là on ne lit point assez. Les hommes ne connoissent que de petits jeux, les femmes que de petits entretiens. L'ame

ne va pas loin quand elle est réduite à cela. Il y a toujours quelqu'un qui échappe à la multitude, sur-tout parmi les gentilshommes.

---

## CHAPITRE XXVII.

### *Du Piémont.*

**L**E passage des Alpes, qui n'effraie que ceux qui ne l'ont pas franchi, remplit la tête de Lucidor de mille souvenirs, aussi extraordinaires qu'intéressants. Il ne cessa de se rappeler cette multitude innombrable d'armées qui en différents siècles gravirent ces fiers montagnes, & les couvrirent de carnage & de sang. Tantôt les Romains, tantôt les Gaulois s'offroient à sa vue, & tous lui présentoient l'effrayant tableau des catastrophes de la vie.

Notre voyageur ne négligea point d'admirer le lac rempli de truites, qu'on trouve sur la pointe même des Alpes, ni cet émail de fleurs qui les embellit.

Il vit Suze, célèbre par divers événements, & par la sépulture de Jean Caraccioli, maréchal de France; & bientôt Turin, vigoureusement défendu par ces monts que le ciel lui a donné pour boulevarts, devint l'objet de sa curiosité.

Son esprit lui servit de télescope pour pénétrer dans tous les endroits, & les loix, les mœurs, les usages du pays se développèrent à lui dans tout leur jour.

Ses liaisons avec le roi de Sardaigne, dont il fut toujours la bouffole & la regle, lui méritèrent le plus gracieux accueil de la part de ce monarque. La Raison a bien des droits sur l'ame des grands princes.

Lucidor vit avec une joie indicible que celui-ci, pieux sans être dévot, économe sans être avare, juste sans être sévère, bon sans être familier, remplissoit avec la plus grande exactitude tous les devoirs de la royauté; qu'il montrait au sein de la paix la même magnanimité qu'il fit voir au milieu de la guerre, & qu'il avoit le rare avantage de se renouveler dans son auguste fils, qui le rendroit un jour trait pour trait.

Lucidor s'appercevant un soir que le roi recevoit avec bonté tous ceux qui avoient des placets à lui présenter, ne put s'empêcher de dire : “ Voilà mon triomphe, voilà ce que  
„ j'inspire aux souverains. Ils ne sont grands  
„ qu'autant qu'ils sont populaires; & que par  
„ des bienfaits continuellement répétés, ils  
„ s'annoncent pour peres de leurs sujets.

Le trône de Charles-Emmanuel étoit accessible aux petits comme aux grands. On ne le voyoit point environné de ces sentinelles qui repoussent l'indigence & le malheur. Lu-

cidor s'attendoit à voir le monarque manger en public, selon l'usage établi chez les souverains; mais le roi de Sardaigne se concentre dans son auguste famille, & ne se communique qu'au besoin.

Il n'enrichit ni les ministres, ni les financiers, & il n'en est pas moins bien servi. Sa vigilance s'étend sur tous les âges & sur toutes les conditions.

L'état militaire jouit sous ses auspices d'une considération bien méritée, quoiqu'on n'y avance que lentement. C'est une horloge dont les heures sonnent à propos, & qui ne fait pas grace d'une minute. L'ordre conserve l'équité.

Le clergé est respecté, sans avoir aucune part aux affaires de l'état; & le grand aumônier n'a pas même un logement à la cour. Moins il y a de personnes autour des souverains, moins il y a d'intérêts & de cabales,

Turin, cette ville régulièrement bâtie, mais qui souffre notablement du chaud & du froid, semble être la demeure des convalescents. On s'y couche de bonne heure, on s'y leve tard, on n'y fait point de bruit. Le jardin du roi est tracé comme celui du palais royal.

Les Piémontois ont beaucoup d'esprit; mais leur langue étant un patois mêlé de François & d'Italien, ils ne paroissent point ce qu'ils sont. Sans un langage décidé, il n'y a point de véritable élocution.

On les accuse d'aimer un peu trop les jeux de hazard, & l'accusation est fondée. Ils se rassemblent souvent à huis clos pour risquer leur fortune sur une carte ou sur un dez : mal d'autant plus dangereux, que la police ne peut l'empêcher.

Il n'y a pas de doute que ce pénible délasement ne nuise beaucoup aux lettres. Les joueurs n'aiment pas plus l'étude que la conversation. Cependant il y a des savants à Turin que l'Italie révere, & que l'Europe connoît. Ils s'occupent même des grandes questions de la physique avec beaucoup de succès.

Le célèbre Gerdil, religieux Barnabite, & précepteur de monseigneur le prince de Piémont, se présente ici comme un personnage qui illustre la Savoye, dont il est sorti, & qui joint les connoissances les plus étendues & les plus élevées à la plus grande modestie. Il fit la société de Lucidor pendant son séjour à Turin. La Raison aime à se bien faufiler.

L'université peuple le pays de bons sujets, quoiqu'il y ait encore des réformes à faire dans la manière d'enseigner. On peche par la méthode dans presque tous les colleges. Outre qu'on prend la voie la plus longue, on laisse pulluler mille questions inutiles qu'il faudroit élaguer. Les études sont des labyrinthes, quand on n'a pas soin de les simplifier.

L'attention du gouvernement à écarter du Piémont tant d'ouvrages pitoyables qui amu-

sent les esprits superficiels & qui outragent la Raison, fit un vrai plaisir à notre philosophe. Les livres ne sont point une chose indifférente dans le commerce de la vie ; ils s'identifient avec les hommes, & forment insensiblement leur manière de voir & de penser.

L'Académie destinée pour la noblesse, est une des meilleures écoles de l'Europe. On y trouve les meilleurs maîtres ; & le mélange des différentes nations ne donne aucune atteinte aux bonnes mœurs.

Il ne put quitter Turin sans applaudir à l'activité des négociants. On leur doit la circulation du plus bel organ sin qu'il y ait en Europe. Les soieries sont une richesse assurée dans tous les pays où l'on s'en occupe.

On le conduisit à la vénerie, maison de plaisance où le roi passe ordinairement l'automne ; & il fut surpris de voir que les jardins, si susceptibles d'embellissements, n'avoient ni eaux, ni statues, ni bosquets. Il y a des lieux que le luxe doit orner.

Le Novarois & le Tortonois, unis au Piémont, rappellent que Victor Amédée disoit à son fils, qu'il auroit un jour le Milanois, mais en le prenant feuille-à-feuille comme un artichaut. Les plus habiles conquérants ne sont pas ceux qui font les choses avec trop de rapidité.

## C H A P I T R E XXVIII.

*Du Tirol.*

C E fut en passant par Padoue , ville célèbre qui ne subsiste plus que sur son ancienne réputation , que Lucidor prit la route du Tirol. Il y avoit encore quelques vieux docteurs de l'université qui méritoient d'être visités , & sur-tout des médecins , dont le savoir n'étoit point gâté par les systêmes à la mode. Au-lieu de prodiguer le sang humain , ils vouloient qu'on en fût avare , & que les dietes & les purgations tinssent lieu de saignées. C'est un héroïsme que de savoir se roidir contre l'opinion & contre la coutume.

Le nombre des étudiants diminuoit à vue d'œil. Les universités sont trop multipliées ; elles se nuisent réciproquement.

Vérone eut quelques regards de la part de notre voyageur : elle méritoit cette distinction. Outre qu'elle est remarquable par un magnifique amphithéâtre parfaitement conservé , elle a quelques cabinets dignes de l'attention des étrangers : avantage particulier à toutes les villes d'Italie , où l'on ne manque point de trouver quelques sçavants & quelques monuments précieux.



L'illustre Scipion Maffei ne vivoit plus , & il n'avoit laissé que deux ou trois disciples, fort inférieurs au maître.

Lucidor, selon l'usage d'Italie, fut assailli d'antiquaires qui lui auroient fait voir toutes les pierres de la ville comme des choses extrêmement rares, s'il eût daigné les suivre & les écouter ; mais il n'ignoroit pas que le peuple Italien ne cherche qu'à vivre aux dépens des étrangers, & qu'il ne prodigue les titres & les révérences qu'à dessein d'attraper quelque argent. Tels sont les effets d'une misère causée par l'oisiveté.

Bientôt Trente, principale ville du Tirol, se découvrit à ses yeux. Il la trouva bien petite, pour avoir été le lieu d'un concile général ; & ce qui dût l'étonner, c'est qu'on n'y voit aucun monument qui en rappelle le souvenir.

Elle auroit besoin d'être souvent ranimée par de semblables événements. Elle paroît moins une ville qu'un village, tant elle est silencieuse & dépeuplée.

Notre philosophe goûta mieux Inspruck, où l'empereur (François de Lorraine) termina sa glorieuse carrière. On y trouve au moins de la société, & l'on y connoît le bonheur d'exister sous les loix de Marie-Thérèse.

Les campagnes du Tirol, malgré les monts qui les obombrent, étalent l'abondance. Le

payfan vit heureux en dépit des neiges & des torrents ; & pour mettre son industrie à profit , il emploie les bœufs à sa propre monture , & il les dresse de maniere que ceux qu'il appelle viennent à sa voix , sans jamais s'y méprendre. L'homme a bien des ressources quand il veut s'appliquer.

Mais ce qui le ravit , fut une perspective de vingt-deux villages bordant une riviere & décorant un cône. Quel point de vue pour un peintre habile qui voudroit en tirer parti !

Les Tiroliens sont ingénieux , mais il faut qu'ils soient aiguillonnés par le besoin.

De là notre philosophe cherchant à joindre l'Alsace , entra dans quelques villes où il se crut perdu. Outre qu'elles lui étoient entièrement inconnues , il trouva des gens qui ne savoyent que boire & végéter. Il entreprit néanmoins de leur parler , mais ils ne l'entretinrent que de biere & de liqueurs. La bouche parle de l'abondance du cœur. Il en conclut qu'il y a des pays où il ne faut s'arrêter que pour manger , d'autres que pour changer de chevaux , & c'est le parti qu'il prit.



## CHAPITRE XXIX.

*Il entra en France, & visite l'Alsace.*

**V**OILÀ donc notre philosophe arrivant dans un royaume, qui se pique de connoître & d'aimer la philosophie. Ses regards se promenerent de tous côtés, & son ame s'unit à celles des François pour les approfondir.

Strasbourg, à titre de ville conquise, & située sur la frontiere, parut à ses yeux un mélange de François & d'Allemands. On n'a point un caractère à soi, lorsque par l'esprit & par les mœurs on tient à deux nations.

Il reçut beaucoup de politesses de la part des officiers. L'état militaire a des hommes instruits & amis de la Raison. Ceux mêmes qui paroissent s'en éloigner par leur trop grande vivacité, s'en rapprochent insensiblement : c'est l'ouvrage de quelques années. La réflexion vaut mieux que tous les maîtres.

On lui fit connoître les meilleures maisons du pays. Il y vit de l'opulence, & il y trouva des femmes extrêmement jolies, mais qui sembloient se contenter d'avoir un visage agréable. La nature donne rarement l'esprit & la beauté.

Les hommes y ont un bon sens que l'ha-

bitude d'être François commence à rendre aimables. Ils se dépouillent de plus en plus de ce sérieux qui ressemble à l'ennui.

L'académie où la jeunesse fait ses exercices eut l'approbation de Lucidor. Il en sort d'excellents sujets, qui se distinguent par le bon usage de leurs talents, & qui mettent à profit les leçons qu'ils ont reçues.

Le chapitre a conservé la délicatesse des Allemands sur la noblesse. Les mésalliances, si communes parmi les François, y sont odieuses.

L'abondance qui regne en Alsace y entretient la gaieté. Rien n'attriste comme l'indigence.

---

## CHAPITRE XXX.

### *Des trois Evêchés.*

**M**ETZ, dont la ville semble exister dans les fauxbourgs, tant ils sont décorés de nouveaux bâtimens, parut à Lucidor un séjour intéressant. La société y est excellente, sans y avoir trop d'éclat. Il se fit une compagnie de quelques militaires & de quelques académiciens ; c'étoit le moyen de ne pas s'expatrier.

Les Juifs, que par-tout on tolere, & que par-tout on déteste, mirent un Rabin aux pri-

ses avec l'Inconnu, & bientôt il fut confondu. Leur commerce les soutient, mais comme des gens en l'air, c'est-à-dire, toujours prêts à tomber. Leur conservation & leur dispersion est, malgré toutes les objections, un argument irréfragable en faveur du christianisme.

Verdun ne renferme point d'autres beautés que le palais épiscopal, dont la situation est ravissante, & n'est guere connu que par ses dragées. Il n'y a point de petit commerce dès qu'il fait circuler les especes.

Quant à la ville de Toul, elle paroît tellement assoupie, qu'il lui faut des troupes pour la réveiller. Les femmes comptent sur cette ressource pour leurs sociétés.

Cela n'empêche pas que les trois Evêchés ne soient d'un gros revenu. Outre l'avantage qu'ils ont d'être placés dans un riche terrain, on y voit moins de pauvres qu'ailleurs.

Le peuple se ressent du voisinage des Allemands, il aime beaucoup la symphonie, & cela fait honneur à son goût.

Lucidor trouva quelques bibliotheques bien conditionnées dans différentes communautés, & qui n'étoient pas là au hazard. On savoit en user.



---

## C H A P I T R E   XXXI.

### *De la Lorraine.*

**L**E prince Léopold, le roi Stanislas, ces deux souverains qui donnerent à la Lorraine tant de splendeur, n'affecterent pas moins notre voyageur que s'ils eussent encore été vivants. Il les aperçut dans tous les édifices qui décorent le pays, & dans le cœur de tous les habitants, le plus beau trône que les monarques pussent occuper.

C'est dommage que ces jolies maisons de plaisance, dont le goût avoit été le créateur, aient trop exigé d'entretien, & qu'on se soit vu forcé de les détruire. La Raison aime à voir subsister les monuments érigés par de grands hommes.

Luneville n'a plus l'air que d'une ville ordinaire, mais Nancy conserve toujours son éclat. Sa place est ornée comme une salle de théâtre, & l'on y admire ce que peut opérer un génie qui calcule. Les embellissements de la Lorraine sont moins le fruit des richesses que de l'économie. Un état est toujours opulent, lorsqu'un prince ne dépense qu'à propos. Stanislas fut être magnifique sans être dissipateur.

L'académie de Nancy reçut des éloges de notre philosophe , mais avec discrétion. Les Lorrains , un peu trop sobres dans leurs études , pourroient lui donner encore plus de lustre , s'ils vouloient travailler. L'esprit est rarement aidé par l'émulation.

La noblesse annonce que le pays eut toujours une cour brillante. Elle est sur le meilleur ton. L'attachement que les Lorrains eurent pour leurs princes fait honneur à leur ame. On les accuse d'être un peu trop économes.

Les campagnes en Lorraine sont belles à ravir , & labourées de maniere à servir d'exemple : ce qui prouve que la France fit une excellente acquisition en incorporant la Lorraine avec ses domaines ; fruit heureux du mariage de MARIE LECZINSKI avec LOUIS LE BIEN-AIMÉ. Ainsi les vertus ne furent pas la seule dot que cette auguste reine apporta.

Il parcourut quelques monasteres de la congrégation de S. Vannes , quelques abbayes de Prémontrés ; & ce qui lui fit plaisir , c'est qu'outre d'excellents livres qu'on lui montra , il trouva des religieux qui avoient conservé l'esprit de leur état. Les Lorrains lui parlerent beaucoup de la profession des armes. Ils naissent soldats.



## C H A P I T R E XXXII.

*De la Champagne & de la Picardie.*

A PRÈS avoir trempé ses levres dans cet excellent vin qui ranime les esprits, & qui donne de la gaieté, il observa que les Champenois, sous un air de simplicité, conservoient beaucoup de justesse & de raison; & que sans avoir un génie qui répondît à la liqueur du pays, ils étoient capables d'acquérir des connoissances, même de les embellir. Mais c'est un peuple qu'il faut électriser, autrement il ne donne point d'étincelles.

Vitry fut considéré comme un séjour habité par la gayeté.

Rheims seroit une ville plus remuante, si elle existoit en Gascogne. La belle chose si l'on pouvoit transporter les cités comme les personnes! On feroit des échanges analogues aux mœurs & aux esprits.

Les manufacturiers lui firent voir de très-belles étoffes, mais elles ont le malheur d'être trop solides. On ne veut aujourd'hui que ce qui brille, & ce qui dure peu.

Les Bénédictins lui montrèrent leur bibliothèque, qui, comme toutes celles qu'ils possèdent, ne se renouvelle point. Ils lui montre-



rent aussi leur trésor, & sur-tout la Sainte-Ampoule, qui n'a rien de remarquable que son antiquité.

La métropole, comme le plus beau gothique qu'il y ait en France, & comme l'église où l'on sacre les rois, fixa doublement son attention. Il y a des monuments dont la vue fait époque.

La promenade publique fut le lieu de ses rêveries, ou plutôt de ses réflexions. Elle est autant intéressante par sa distribution & par sa symétrie, que si le fameux Le Notre l'avoit tracée.

Il lui sembla que les Rhemois n'étoient point aussi gais qu'un pays de vignoble le suppose. Il leur faudroit moins de vin, & beaucoup plus d'eau, une rivière considérable pour le transport de leurs denrées. Un fleuve est un canal d'abondance & une source de gaieté.

Sedan consulta Lucidor sur son commerce. On n'y connoît d'autre science que le négoce.

Châlons-sur-Marne l'arrêta deux jours. Il y trouva des âmes tranquilles & de jolies personnes; mais Troyes le retint une semaine; ce n'est pas trop dans un lieu qui a un commerce étendu. Les dehors les plus agréables, quoique sans art & sans apprêt, & des habitants dont l'esprit actif fermente comme les saisons. Il passa par des villes où l'on ne lit que les gazettes & les étrennes mignonnes; & s'il se détourna pour voir Auxerre & Sens,

c'est que cette première ville contient des citoyens instruits ; & la seconde, le tombeau d'un dauphin, qui eut un trône dans tous les cœurs.

De la Champagne il passa dans la Picardie, province où la franchise se conserve sans altération, malgré le raffinement du siècle & la corruption des mœurs.

Il fut très-content de l'industrie du peuple (il ne doit le pain qu'il mange qu'à ses propres sueurs) ; mais il apprit avec peine que la Picardie se dépeuploit pour fournir des domestiques à Paris.

Amiens le charma par l'activité de son commerce. Les mœurs n'y ont point encore acquis cette suavité qui constitue la douceur de la société ; mais elles y sont sans apprêt. On voit un Picard jusqu'au fond de l'âme ; il est transparent, & peut-être est-ce par cette raison que la Picardie n'a qu'un petit nombre de savants. Tout esprit qui se produit trop au-dehors, n'est pas propre à l'étude.

Malgré l'enthousiasme avec lequel on parle de la nef d'Amiens & du chœur de Beauvais, deux morceaux vraiment curieux, il ne trouvoit plus d'églises & de palais comme en Italie, mais les auberges étoient meilleures. Chaque pays a ses avantages, & c'est cette variété qui intéresse un voyageur.

Il descendit à la promenade publique, qui seroit charmante s'il ne falloit point y descen-

dre. L'air qu'on y respire est trop humide pour n'être pas mal-sain.

Abbeville lui montra des manufactures d'un drap bien supérieur à celui des Anglois. Boulogne lui fit connoître que le bon cœur efface le bel esprit. Calais lui prouva que les mœurs s'alterent insensiblement par le commerce des étrangers. Dunkerque ne lui offrit d'autres ressources qu'avec lui-même. Douay le reçut avec cordialité, mais sans le distinguer du commun des voyageurs. Arras le laissa passer. A Lille il n'aperçut que des officiers & des soldats. Soissons lui plut comme une ville où il y a de l'esprit & du savoir.

---

## CHAPITRE XXXIII.

### *De la Normandie.*

CETTE province, si riche par son terrain, par son commerce, par son industrie, reçut Lucidor avec distinction. Elle démêla qu'il n'étoit pas un homme ordinaire. Les Normands sont fins, on ne peut guere les tromper. C'est dommage qu'ils aient un accent qui émousse leur esprit. Les pensées perdent plus de la moitié de leur valeur, quand on les rend pésamment.

La Normandie est dans le voisinage de la

cour, & l'on y parle mal; la Basse-Bretagne en est à plus de cent lieues, & l'on y parle bien. Il y a des singularités qu'on ne peut définir.

Ce furent moins les ports & les manufactures qui le fixerent, que les hommes qu'il eut occasion de voir. Ils lui parurent très-instruits, & il jugea que la Normandie, malgré ses terres grasses & son air épais, possédoit des esprits subtils; que le climat par conséquent n'influe pas sur le génie, autant que le prétendent quelques écrivains célèbres; mais malheureusement il y a des opinions qui ont en leur faveur la prescription.

Les Normands brillent dans le Sanctuaire, dans les académies, & sur-tout dans le Barreau.

La magistrature compte des sujets qui auroient honoré le sénat Romain, & qui aussi laborieux qu'intelligents, s'occupent moins de leurs propres affaires, que de celles du public, & débrouillent avec une sagacité surprenante les causes les plus épineuses & les plus compliquées. La pénétration peut tout, lorsqu'elle est jointe à l'application.

Si l'on jouoit moins à Rouen, l'esprit seroit dans son centre. Les muses ne s'accommodent pas du jeu; il leur faut des passe-temps qui appliquent moins, & qui durent peu; mais c'est un mal épidémique parmi les François. On compte les parties qu'on a faites, comme des victoires qu'on auroit remportées.

Il fut bien dédommagé de la laideur extérieure de Rouen, & de son air humide qui s'exhale continuellement en pluies & en brouillards, par l'excellente société qu'elle renferme. Les femmes y sont aimables, les hommes polis, & l'étranger y est comblé d'honnêteté. On s'apperçoit que cette ville touche presque Paris, & qu'en cela elle est l'ainée de Lyon même & de Bordeaux.

Les manufactures y sont multipliées de manière à faire craindre que l'agriculture n'en souffre. Les gens de la campagne n'abandonnent que trop souvent leur charrue pour se répandre dans les villes, pour y devenir ouvriers.

Les libraires intéressèrent notre voyageur par leurs magasins, & par leur savoir. Ils ont des fournitures de livres de toute espèce, & ils ne vivent pas au milieu d'eux comme Tantale au milieu des eaux. Le temps est passé où un libraire s'imaginait que presque tous les livres avoient pour auteur M. Prêface.

Le pont qui se hausse & se baisse selon la marée, étant assis sur des bateaux, lui parut une curiosité dont on paie continuellement la façon. Il faut sans cesse le réparer. Tout ouvrage compliqué exige un entretien coûteux.

Quant au cours, il seroit très-agréable s'il n'étoit point aussi éloigné. C'est un ouvrage que de s'y rendre, & une vraie solitude lorsqu'on y est arrivé. Aussi n'y va-t-on que par députés.

Dieppe lui parut avoir une société qui se ressent du voisinage de la mer. Caën avoit bien des titres pour que notre philosophe s'y arrêtât : il y resta plusieurs jours, savourant l'esprit & la société du pays. Les habitants sont riches, & dépenfent noblement : il auroit voulu moins de cérémonial. La cordialité vaut mieux que les façons.

On lui fit connoître des gens de lettres dont il fut très-content. L'académie n'est point oisive, & ses travaux répandent tout-à-la-fois la lumiere & l'émulation.

Le manege mérite d'être cité : on y trouve des talents & de l'activité.

Plusieurs gentilshommes déterminèrent Lucidor à visiter leurs maisons de campagne, il se rendit à leurs desirs. Ils le régalerent de mets friands, & de jolis propos. On n'est jamais mieux que chez des personnes qui joignent la générosité à l'éducation.

Il trouva des multitudes d'officiers répandus dans toute la province : les Normands n'ont pas dégénéré de leur première valeur. C'est seulement dommage de ce qu'ils quittent le service trop tôt. La noblesse opulente se retire de bonne heure ; & cependant un militaire ne défend jamais mieux sa patrie, que lorsqu'il a blanchi dans le métier. Les coups de main sont pour le soldat.

La coutume, qui ne donne presque rien aux filles, lui parut étrange ; elle l'est en effet.

Mettre

Mettre la fortune des sœurs à la discrétion des frères , c'est souvent les exposer à ne rien avoir. Nos neveux réformeront certainement ces usages , mais nous pourrions bien leur en épargner la peine.

Il fut content d'Alençon , moins parce qu'on y est sociable , que parce qu'on y est laborieux. Il vit Avranché , Coutances , Bayeux , Valognes , comme des villes qui auroient beaucoup d'écrivains si l'on y couroit la carrière d'auteurs , mais ce n'est pas ce qu'il leur conseilla. Lucidor sait qu'on n'a que trop écrit.

Il passa par Vire , où , selon le proverbe , le diable ne seroit qu'un sot ; & de villes en villes , qu'il trouva plus ou moins tolérables , il vint jusqu'à la Trappe , l'abbaye la plus pauvre , mais la plus riche en vertus. La vue de cette solitude enterrée dans les bois , lui fit juger qu'il falloit être saint ou fou pour l'habiter. Il fut étonné d'apprendre qu'on y donnoit chaque année l'hospitalité à plus de quatre mille étrangers. On est toujours riche quand on est frugal.

Il comptoit parcourir toute la province , mais il se vit arrêté par les mauvais chemins. Il y a bien de petites villes sur la route dont il n'a pas fait mention , parce qu'elles n'ont rien d'intéressant pour la Raïson. On y babil-le , on y joue , on y dort.

Il voulut aller à la source de ce que le vulgaire dit contre les Normands , & il reconnut

que les incursions qu'ils firent jadis dans tous les pays , en sont la vraie cause. C'est une vieille querelle qu'on leur cherche , en conséquence de leurs vieux torts.

---

## CHAPITRE XXXIV.

*Il arrive à Versailles, & en parcourt les environs.*

**C**E fut un spectacle pour Lucidor que la vue du château, quoique le bâtiment soit un corps d'hirondelle avec des ailes d'aigle, & qu'il n'ait point assez d'élévation ; il le trouva magnifique & pompeux, en observant néanmoins qu'on avoit masqué les ailes du côté de la ville ; elles ne paroissent que du côté des jardins. Il falloit donner à ce superbe palais toute la grace qu'il mérite, laisser un espace immense entre sa façade & les maisons. Le terrain ne manquoit pas. Il n'y a point de bâtiment sans quelque défaut.

La distribution des jardins, leur parure, leur variété, leur étendue, ne purent suspendre les sérieuses réflexions de notre voyageur. C'est là qu'il médita sur les révolutions des cours, sur le néant des grandeurs, sur la rapidité de la vie. Il se rappelloit tous ces princes qui ne sont plus, & qu'on flattoit comme



s'ils eussent été immortels. Toute adulation a quelque chose de puérile.

Sa joie fut inexprimable lorsqu'il vit le roi jouissant d'une brillante santé. Un monarque aussi pacifique que bienfaisant, est sans contredit le spectacle le plus intéressant pour la Raison. Qu'il dure ce spectacle autant que nos desirs, & il n'y aura point eu de vie aussi longue & aussi heureuse.

Monseigneur le dauphin attendrit son cœur. Il se sentit vivement ému en fixant cet auguste prince, dont nos neveux éprouveront les bienfaits, & dont les vertus mêlées avec celles de la maison d'Autriche, produiront les plus grandes choses. Les aigles, dit Horace, n'engendrent point de colombes.

Il ne trouva dans Versailles que des sociétés décomposées, & des gens distraits, un flux continu de personnes qui arrivent & qui partent, & qui toutes ont des intérêts ou des projets; mais ce qui l'auroit étonné s'il n'eût pas connu la réserve des cours, c'est que les nouvelles de Versailles ne se débitent qu'à Paris: chacun ne s'y occupe que de soi, & l'on y a des oreilles sans entendre, & des yeux sans voir.

La cour lui plut comme le séjour de la politesse & du beau langage. Les grands sont honnêtes, s'expriment avec précision, & leurs manières ont un air aisé que les meilleurs maîtres ne donnent point, & que les gens parvenus ne peuvent contrefaire.

Il eut plusieurs entretiens avec des femmes de qualité, & il les trouva aussi raisonnables dans leurs propos, que frivoles dans leurs façons. Elles ne lui parlerent que d'ouvrages solides. On ne croiroit pas que le bon sens s'allie par fois avec du rouge & des mouches.

Il traversa plusieurs anti-chambres, elles étoient remplies de malheureux & d'ambitieux qui attendoient le ministre comme la divinité qui devoit les guérir. Cette position est cruelle, & cependant il y en a qui s'y tiennent jusqu'à la fin de leurs jours. Il ne faut pas disputer des goûts.

La maison de Saint-Cir, monument immortel de la piété de madame de Maintenon, reçut avec plaisir la visite de Lucidor. On s'y connoît en mérite, & c'est l'effet de la bonne éducation qu'on y reçoit, & qui sera toujours cité comme modèle, tant qu'on s'appliquera à détruire la paresse & l'orgueil. On ne veut dans le commerce de la vie ni indolence, ni hauteur.

L'élégance de Trianon lui rappella les châteaux des fées. On y a réalisé ce que la fable en avoit appris. La ménagerie n'avoit pour lors que des animaux ordinaires. C'est une folie de se mettre en frais pour dépaîser des animaux inutiles, qui n'ont rien d'intéressant pour l'histoire naturelle que par la représentation de leurs figures & de leurs caractères.

Marly ne put échapper à ses regards, ce

séjour où la nature & l'art se donnent un doux baiser. Comment ces hommes de fortune qui ont le moyen de bâtir à grands fraix, ne l'ont-ils pas copié ? On peut imiter en petit, ce qu'il y a de plus magnifique & de plus grand.

La machine qui amène les eaux dans Versailles lui sembla trop compliquée. On la feroit aujourd'hui plus simple, & il en coûteroit beaucoup moins. Les arts ont leurs accroissements. Il faut en ce genre faire bien des essais, avant d'arriver à la perfection.

On le conduisit à Saint-Germain-en-Laye, séjour admirable par sa position, & qu'on eût pris autrefois pour l'hospice des Anglois. Il y trouva une excellente société. On s'y rassemble de tous les endroits, pour y entretenir un commerce de douceur & d'honnêteté. Les riches se mêlent volontiers avec ceux qui ne le sont pas, & chacun par ce moyen se croit presque opulent ; mais le refrain, comme dans toutes les villes, c'est qu'il faut jouer : d'ailleurs la société y change souvent. Saint-Germain est le séjour des visages nouveaux.

La Meute lui parut admirable par sa régularité, la beauté de ses jardins, la richesse de son ameublement, & le voisinage du bois de Boulogne.

Il vit Saint-Cloud avec une lenteur qu'exige la beauté du lieu. Les eaux s'y élèvent avec hardiesse & majesté, fieres en quelque sorte de se trouver sur un si magnifique terrain. Le

château ne lui parut point assez en symmétrie avec le bourg. C'est un plaisir de voir ceux qui existent en Flandre & en Hollande. On diroit qu'on les a bâtis tout exprès pour servir d'ornement aux bourgs ou aux villes.

Lucidor s'aperçut au Mont-Valérien (car il fut curieux de tout visiter) qu'à l'opposite de la Seine, on ne découvre qu'une campagne assez triste, & qu'il ne falloit point quitter la riviere pour pouvoir contenter ses yeux. Ce sont des ombres qui embellissent le tableau.

Bellevue lui servit d'observatoire pour contempler Paris; & du milieu de ses terrasses, où l'ame s'étend à proportion que les regards se promènent, il se fit une image de toutes les passions qui agitent cette ville immense, & un plaisir de les fouler aux pieds. Il lui sembloit être sur un rocher, contre lequel tous les flots de la mer viennent se briser. Heureuse position pour un philosophe qui sait apprécier les choses selon leur valeur.

Meudon ne servit qu'à entretenir ces sages réflexions. C'est un lieu solitaire, qu'on préfère à tous les châteaux qui environnent la capitale, lorsqu'on aime à penser. Il s'égaroit avec délectation dans les lieux les plus isolés, éprouvant que la Raison n'est jamais seule, dans quelque retraite où elle puisse pénétrer. Il lui parut singulier qu'on laissât subsister un mauvais pont à Séve, sous les yeux même de la cour,

randis qu'on en construit de magnifiques dans les provinces.

Fontainebleau, ce château, qui, tout antique qu'il est, annonce plus de majesté que Versailles même, fut un livre d'histoire pour notre philosophe. Il lui sembloit lire sur les murs tant d'événements divers qui s'y succéderaient, & s'en faire un sujet de réflexions.

Quant à Compiègne, il le jugea digne de l'affection du souverain, plus encore par les qualités du cœur & de l'esprit de ceux qui l'habitent, que par la magnifique forêt qui en fait l'agrément.

Ce sont autant de variétés qui charment le voyageur. La différence des lieux forme aux yeux du philosophe un parterre, où la diversité des couleurs attache l'ame, & la réjouit. Rien ne l'assède comme l'uniformité. Le beau lui-même devient fastidieux, quand il est monotone. La Raison aime à voir les métamorphoses de la nature dans les ouvrages de l'art.

Chantilly lui procura cette satisfaction : il y vit avec une espèce de volupté tous les agréments champêtres unis à l'élégance des villes, & à la finesse du goût. La délicatesse a su moderniser l'antique même, & donner jusqu'aux lieux les plus vils, la magnificence des palais.



## C H A P I T R E   X X X V .

*Lucidor arrive à Paris.*

**N**ous touchons enfin au moment où il entra dans Paris, mais ce fut sans aucun éclat. Outre que la Raison est modeste, quelle impression auroit-elle pu faire dans une ville occupée de plaisirs & de frivolités ? Peu de personnes eussent été à sa rencontre.

Cependant après avoir choisi une rue tranquille, un hôte honnête, un appartement simple, il se répandit de toutes parts pour tout examiner. Les yeux d'un philosophe sont des télescopes.

Il ne fut pas long-temps à s'appercevoir que les jeunes gens escomptoient leur jeunesse, en se livrant immodérément aux plaisirs : presque tous ceux qu'il rencontroit avoient un air usé. C'étoient des fleurs naissantes qu'un brouillard avoit déjà flétries.

Si la galerie du Louvre eût été plus exhaussée à raison de sa longueur, si les Thuilleries eussent eu de superbes jets d'eau, ainsi qu'une noble entrée du côté du Pont royal, il eût admiré sans réserve ces magnifiques objets.

Le dôme des Invalides, quoiqu'un très-pe-

tit diminutif de celui de S. Pierre de Rome ; le palais royal , quoique masqué dans son contour ; celui du Luxembourg , quoique trop affaissé ; l'église de S. Sulpice , quoiqu'offusquée de toutes parts , méritèrent son admiration & ses éloges.

Il desira qu'on finît la place de LOUIS LE BIEN-AIMÉ d'une manière qui répondît à la beauté de la colonnade ; qu'on embellît les Quais du Louvre & des Théatins d'un simple rang de tilleuls qui bordât la Seine , & dont la tige , pour ne rien offusquer , prît la forme des orangers ; qu'on dégagât les ponts couverts de maisons ; qu'on transportât l'Hôtel-Dieu dans un endroit plus vaste & plus éloigné ; qu'on fît un Hôtel-de-ville digne de la capitale ; qu'on donnât plus d'apparence à l'extérieur du palais ; qu'on obligât les Chartreux à bâtir le long de la rue d'Enfer , & les religieux de l'abbaye de S. Germain-des-prés le long de la rue du Colombier , ou du moins à vendre assez de terrain pour que le public exécutât ce projet.

Mais comme ni le local , ni le matériel de Paris n'étoient point l'objet de son voyage , il ne fit que glisser là-dessus. C'est aux inclinations , c'est aux coutumes du pays qu'il s'attacha ; & après les avoir analysées , il reconnut qu'excepté un nombre de sages répandus dans tous les états , Paris est un lieu où il y a plus de modes que de mœurs , plus de philosophes

que de philosophie. On y excuse les vices, on n'y pardonne point les ridicules; & le plus grand de tous, est celui de n'avoir point d'argent.

Il regardoit de sang-froid ces fréquentes révolutions qui élèvent & qui abymant le même homme presque au même instant; qui réforment dans un clin d'œil les habits, les frises, les chapeaux, le langage même; qui remuent toutes les langues & toutes les têtes à l'occasion d'une nouvelle ou d'une comédie; qui transportent tous les esprits pour une brochure dangereuse ou ridicule; autant de spectacles pour un sage observateur. Il est au parterre pendant que tout cela se joue; & Paris tout entier lui semble un théâtre, mais où il assiste sans siffler & sans applaudir.

---

## CHAPITRE XXXVI.

### *Des différents Quartiers de Paris.*

**L**UCIDOR observa que Paris est un monde, où chaque quartier compose une province. Le ton du fauxbourg S. Honoré n'est point celui du fauxbourg S. Germain; le Marais a des manieres plus unies que les environs du Palais royal, ou du Luxembourg. On y dîne & l'on y soupe à la façon des bour-



geois ; & les modes , quelquefois même les nouvelles , n'y parviennent que tard , relativement aux quartiers plus brillants & plus fréquentés.

Il mangea chez tout le monde , parce qu'il voulut connoître tous les états. Les repas des grands lui parurent trop graves , on n'y dit mot ; ceux des particuliers trop bruyants , on ne s'y entend pas. Il observa que Paris étoit réellement un monde où l'on trouvoit peu de Parisiens. C'est l'extrait de toutes les nations.

Il ne put comprendre qu'on qualifiât de délicieux , des soupers où il falloit recueillir tous les caprices d'une précieuse ridicule avant d'en obtenir une ariette , & supporter toutes les originalités d'un bel esprit , avant d'en arracher quelques prétendus bons mots.

Il comprit encore moins qu'on quittât une épouse aimable , pour aller tous les soirs en tête à tête avec une fille entretenue , dont les sentiments & l'esprit , quoique romanesques , sont bientôt épuisés , & chez qui la scène finit ordinairement par bâiller. Il n'en est pas de l'amour comme de l'amitié , il n'intéresse que lorsqu'il est nouveau. Ce qui devient habitude ne peut plus l'affecter.

Les soupers agréables ( qu'on s'en souviene ) sont ceux qui ne s'achètent ni par un jeu dont on ne peut se dispenser , ni par un cérémonial qu'on ne peut éviter , ni par des veilles poussées jusqu'au jour , ni par le désa-

grément de remener quelque femme qui n'a pour elle que des titres & des années ; mais ce sont des soupers qui réunissent la franchise & la gayeté , où le cœur s'épanouit sans gêne , où l'esprit se montre sans prétention , où l'on n'a point de cour à faire , point d'intérêts à ménager. C'est alors qu'on goûte le plaisir de la table ; & qu'on peut s'écrier : *O noctes , cœnæque Desum !* O nuits ! ô soupers des Dieux !

---

## CHAPITRE XXXVII.

### *Des Cercles.*

**L**A curiosité conduisit notre Philosophe au milieu d'une brillante société. Un ami le présenta selon l'usage. Il y avoit des femmes du bel air , des hommes de cour , des abbés poupins , des savants du jour.

On commença par le toiser de la tête aux pieds , par se demander à l'oreille quel étoit cet inconnu , par dire qu'il ne se présentoit pas avec élégance , que sa frisure ne répondoit point à son visage ; que son habit avoit trop d'ampleur , son maintien trop de monotonie. Il entendoit tous ces propos , si capables de déconcerter un étranger.

Cependant une prude à visage triangulaire ,

à l'œil malin, au sourcil froncé, l'interrogea sur son pays, mais d'une voix si basse, qu'il falloit deviner. Il dut apprendre à la compagnie d'où il venoit, où il alloit, où il logeoit, quand il partoît, comment il s'appelloit, & presque l'endroit & l'heure où il mourroit.

Les interrogations & les réponses épuisées, il fut question tout à la fois de brochures & de bals, de politique & de spectacles, de finances & de rubans, de la cour & de l'agriculture, des moines & des modes, d'un auteur célèbre & d'un joli petit chien.

Les affaires de Russie, de Pologne, de Turquie, passerent & repasserent comme les objets de la lanterne magique; ce ne fut qu'une ombre. Ensuite on épuisa la science des barometres. On donnoit pour nouvelle qu'il avoit plu tout le jour; on finit par parler de maladies. Une duchesse rappella toutes ses migraines, un abbé tous ses rhumes, un financier toutes ses indigestions. Il y avoit là trois ou quatre petites-maîtresses qui faisoient mine de vouloir s'évanouir, desirant qu'on s'aperçût de leurs vapeurs & de leur ennui. On interrogea Lucidor, & l'on n'écoutoit point sa réponse. C'est assez la manie des grands. Le bon sens qui se trouva là par hazard, voulut dire un mot, & on le persiffla. Des plaisanteries firent disparaître les réflexions : & tout cela fut accompagné de quelques pirouettes & de quelques ris moqueurs.

C'étoit là cependant ce qu'on appelle beau monde , ce qui donne le ton , & ce qui affligoit la Raison. Elle sortit sans être connue , comme on peut le présumer , mais bien persuadée que toutes les conversations de Paris ne ressembloient sûrement point à celle-là.

Lucidor ne se trompoit pas. Dès le lendemain il s'en convainquit. On l'introduisit dans un hôtel où les matières les plus graves furent très-bien discutées. On n'y parla qu'à propos ; & il n'y eut ni persiflage , ni pédanterie.

Un petit-maître arriva , exhalant des odeurs , faisant des mines , se donnant des airs , & on le laissa s'étendre nonchalamment sur un sofa , caresser ses dentelles , admirer ses bijoux , sans y faire la plus légère attention.

„ Voilà comme nous corrigeons ces petits  
„ messieurs , dit un ancien militaire à l'oreille  
„ de Lucidor. Ils ne demanderoient pas mieux  
„ que d'être agacés , mais nous les honorons  
„ de la plus parfaite indifférence. Cela fait  
„ qu'ils s'ennuient & qu'ils ne tardent point  
„ à nous débarrasser de leurs jolies personnes.  
„ Si Paris abonde en hommes frivoles , il n'est  
„ pas dénué de gens sensés. On y fait mieux  
„ qu'ailleurs évaluer la fatuité.

Une femme de la cour vint à l'appui , drappa les petits-maîtres , persiffla les petites-maîtresses , se moqua de leurs façons , & fit voir par ses manières aussi unies que sa con-

versation, que le bon sens est de tous les états, & que ceux qui se glorifient de n'en point avoir, sont des personnages médiocres qui ne donnent pas toujours le ton, comme ils osent s'en vanter.

Lucidor sortit enchanté, se promettant bien de cultiver une pareille société; mais il eut peine à contenir son indignation, quand on l'informa que des hommes avoient des toilettes comme des femmes; qu'ils concentroient leur ame dans la sphere des chiffons; que la moitié de leur vie se passoit à voir des selliers, des vernisseurs, des parfumeurs, des bijoutiers; à chercher un crédit qui ruine les marchands, à se procurer tout l'attirail du luxe, à acheter des ridicules, à étudier le rôle d'impertinent.

Le temps est un bien que presque tous les hommes mettent à fond perdu.

---

## CHAPITRE XXXVIII.

### *Des Promenades publiques.*

**L**UCIDOR ne pouvoit être indifférent à l'égard des récréations qui renouvellent l'esprit & qui entretiennent la santé. Ce fut un plaisir pour lui de voir tous les âges & toutes les conditions se répandre dans ces super-

bes jardins, où la nature, à l'aide de l'art, s'épanouit avec délectation; mais ce fut en même temps un triste sujet de réflexions, quand il apprit que parmi tant de personnes qui se rendent aux promenades dans les équipages les plus élégants, il y en a qui ne doivent cette fastueuse commodité qu'à l'astuce, qu'à l'usure, qu'à des monopoles, qu'à des malversations. La probité pour bien des gens, est un être de raison.

Lucidor eut sans doute mieux aimé qu'il n'y eût dans Paris ni fiacres, ni carrosses, & que pour la satisfaction de soixante mille personnes, on n'en vexât pas huit cents mille; mais c'est ici le cas de dire, *qu'il faut laisser aller le monde comme il va.*

Que de paroles, s'écria-t-il, en entendant ce bourdonnement qui remplit les Thuilleries, sans qu'il y en ait peut-être une seule pour la Raison! Les uns parlent de leurs plaisirs, les autres de leurs affaires; ceux-ci racontent leurs aventures, ceux-là leurs projets; & personne ne cherche le vrai bonheur.

Il observa que le Palais royal étoit la promenade des élégants; le Luxembourg, celle des songeurs; les Thuilleries, celle de tout le monde; & que dans un jardin si magnifique, on n'y multiplioit point assez les arbustes & les fleurs. Mais pour faire ses observations, il fut souvent coudoyé par le vice & par la fatuité.

Il crut s'apercevoir que parmi les prome-

neurs les plus brillants, il y en avoit quantité dont le souper se remettoit au lendemain, & qui devoient au public leur existence & leur ajustement.

Une pluie survint, & chacun disparut avec la rapidité d'un éclair, sans savoir où se gîter. Tel est l'inconvénient des promenades, où l'on ne trouve point de couvert. Il jugea qu'une galerie en arcades, le long de la terrasse des Feuillants, seroit un édifice nécessaire.

Les Boulevards, qu'il vit remplis, le persuaderent qu'on ne pouvoit trop multiplier les promenades chez la seule nation qui en fait usage; car les Anglois courent, les Allemands marchent, les Italiens se font traîner, mais les François se promènent, si l'on entend par cet exercice le plaisir de s'épanouir & de converser.

Il crut devoir jeter un coup d'œil sur les Guinguettes. Les divertissemens du peuple affectent une ame patriotique. D'ailleurs, l'artisan même se réjouit à Paris avec une certaine honnêteté. On le trouve dans ses parties de plaisir supérieur aux bourgeois même de Londres & d'Amsterdam. C'est la suite d'une heureuse éducation qui influe sur tous les états, & d'une gaieté naturelle aux François, qui leur donne un air toujours riant. Toute nation qui rit est sociable.

## CHAPITRE XXXIX.

*Des Spectacles.*

**I**L falloit au moins donner un coup d'œil à ce qui peint les mœurs d'une nation, à ce qui fait l'entretien de tous les élégants.

Notre philosophe parut donc à la comédie François. On donnoit Zaïre. Il y applaudit, ainsi que tous les spectateurs; mais il eut désiré que les acteurs, quoique maîtres dans l'art de déclamer, eussent moins sanglotté. Il lui sembla qu'on outroit les soupirs, & qu'on ne rendoit les endroits les plus touchants qu'en faisant des efforts extraordinaires de poitrine & de gosier. Il faut copier la nature, & ne jamais l'exagérer. On la rend mal par des hoquets.

La petite piece lui fit regretter l'inimitable Moliere. Les comédies ne sont plus comiques. Dans la crainte de donner des farces, on ne donne que du larmoyant & du sec, & l'on veut toujours finir par un mariage, comme s'il n'y avoit pas mille autres dénouements, & comme si l'on ne devoit pas être ennuyé d'une pareille finale.

La comédie Italienne l'auroit amusé, sans ce mélange d'idiômes qui la rend ridicule.



L'arlequin l'affecta comme un personnage nécessaire sur un théâtre, imaginé pour faire rire. Aussi est-ce un rôle qui plaira toujours aux hommes qui travaillent & qui ont besoin de se délasser. Les récréations burlesques sont toujours celles de préférence qui réjouissent les philosophes. On ne quitte pas des matières sérieuses pour s'appliquer. Il ne goûta point routes ces ariettes calquées sur l'Italien, la langue François n'étant nullement propre à recevoir cet agrément.

Quant à l'opéra, il y eut des choses qui lui plurent, d'autres qui le choquerent. Cela devoit être à l'égard d'un spectacle aussi compliqué; mais il n'apperçut qu'avec peine ce groupe de filles entretenues, qui par le ridicule éclat de leurs diamants & de leurs habits, effacent les femmes mêmes de qualité.

Les salles de spectacles lui parurent n'avoir de proportion ni avec l'immensité de Paris, ni avec l'élégance des Parisiens. Les plus petites villes d'Italie ont des théâtres qui surpassent celui même de l'opéra; & il n'y a point de parterre où l'on ne soit assis. Il faut être grandement amateur du spectacle, ou bien désœuvré, pour rester trois heures debout, pressant les autres, & en étant pressé.

Loin de blâmer tous ces différents jeux que l'industrie créa, il les trouva sagement imaginés. Il est de l'intérêt d'un gouvernement d'autoriser les divertissements qui amusent le

public, dès qu'il n'y a rien contre les mœurs & contre les loix. On seroit plus judicieux si l'on ne confondoit pas la raison avec l'humeur. Ce n'est pas le goût particulier qui doit décider des plaisirs, mais celui de la nation.

---

## C H A P I T R E XL.

### *Des Cafés.*

**L**UCIDOR, ami de l'utile, comme il est l'ennemi du superflu, avoit approuvé l'établissement des cafés dès l'instant même qu'on les institua. Ce sont des *rendez-vous* nécessaires dans une ville telle que Paris. Mais un jour qu'il s'y présenta, il fut vraiment surpris d'y trouver l'assemblage le plus bizarre & le plus bruyant.

C'étoit un joueur sortant d'un tripot, maudissant la fortune, & cherchant à la racrocher; un nouvelliste, débitant du ton le plus assuré des invraisemblances & des inepties; un tapageur à l'œil soldatesque & menaçant; un frondeur fâché contre le siècle, contre la nation, contre le genre-humain, contre lui-même; un parasite rempli des fumées d'un somptueux dîner; un famélique à l'affut d'une bavaroise ou d'une tasse de café; un élégant

ravi de se trouver enchassé dans un bel habit que le crédit venoit de payer; un libertin, ennemi de la religion & de tous ceux qui en ont; un auteur plein de lui-même, parcourant des tablettes d'un air affecté; un babillard impitoyable, ridiculisant des ouvrages qu'il n'avoit point lus; un faiseur d'affaires, imaginant des moyens de tromper; un épouseur déterminé cherchant quelque veuve opulente à dessein de la ruiner; un aventurier se donnant des airs, des titres, des noms, afin de mieux escroquer; un liseur de brochures obscènes, dédaignant tous les bons livres & tous les bons écrivains; un oisif sans autre travail que celui d'ennuyer; un conteur de fleurettes à la maîtresse du lieu, pour en obtenir un crédit assuré; un adorateur passionné des comédiennes & des comédies, ne connoissant dans le monde que ce double objet; un raconteur infatigable des historiettes du vieux temps; un chicaneur, ne parlant que de rapporteurs & de procès.

La belle collection pour intéresser la Raison! Elle s'avisa de dire un mot, & l'on s'imagina qu'elle parloit Arabe ou Chinois; mais le lendemain notre philosophe fut bien dédommagé. Curieux de revoir le même café, il ne rencontra que des personnes honnêtes & fort éclairées. Le nuage s'étoit dissipé.

Le hazard dans Paris rassemble d'un moment à l'autre des gens estimables & des gens

décriés : c'est l'histoire du temps, qui tantôt est serein, & tantôt orageux, & que le sage supporte sans murmurer.

Il lui sembla que les ecclésiastiques & les religieux n'allant point au café, on pourroit établir pour leur usage quelques endroits décentés où ils pussent se rafraîchir & se reposer. Il y auroit des livres pour les liseurs, & ces lieux prendroient le nom de Bibliothèques ou de Librairies, afin que tout se passât convenablement. La Raison ne fut jamais ennemie d'un délassement honnête ; elle conserve un juste milieu entre le rigorisme & le relâchement.

---

## C H A P I T R E X L I.

### *Des Modes.*

**E**TRE à Paris sans voir des modes, c'est exactement se fermer les yeux. Les places, les rues, les boutiques, les équipages, les habillements, les personnes, tout ne présente que cela. Le Parisien est tellement fanatique de la nouveauté, que la religion même ne déplaît à certains étourdis, que parce qu'elle est trop ancienne.

Un habit de quinze jours passe pour très-vieux parmi les gens du bel air. Ils veulent

des étoffes neuves, des brochures naissantes, des systêmes modernes, des amis du jour.

Lorsqu'une mode commence à éclore, la capitale en raffole, & personne n'ose se montrer s'il n'est décoré de la nouvelle parure.

„ Vous pouvez juger de notre amour pour  
„ les modes, (écrivait une Parisienne à une  
„ Hollandoise, dans une lettre qui mérite d'être rapportée) par nos frisures à la grecque. N'importe qu'il soit ridicule d'avoir la tête surmontée d'un clocher, on s'obstine à chérir cet ajustement, parce que c'est la mode. Les hommes parmi nous conservent opiniâtrément leurs petits chapeaux, quoiqu'ils annoncent une tête éventée, parce que c'est la mode. Ils s'exposent à gagner des fluxions de poitrine plutôt que de dérangier leur frisure, parce que c'est la mode. Ils se placent indécemment devant une cheminée, & empêchent toute une compagnie de se chauffer, parce que c'est la mode. Ils condamnent pour un rien, & l'on n'est rien à leurs yeux si l'on n'a les fanfraluches & les colifichets du jour, parce que c'est la mode.

„ Nos petits-mâtres chargés par état de faire valoir cette marchandise, s'acquittent au mieux de leur emploi. Chamarrés d'une mode éphémère, ils courent tous les spectacles & toutes les assemblées.

„ C'est à qui paroîtra le premier avec une

„ parure toute neuve ; & chose merveilleuse,  
„ l'historique même entre dans nos modes,  
„ car on les invente à l'occasion de quelqu'é-  
„ vénement.

„ Rien de plus joliment imaginé que de  
„ porter une époque sur sa tête, ou sur ses  
„ habits. Ainsi des coëffures à la Port-Mahon  
„ attestoient la prise de cette ville. Nous en  
„ aurons sans doute incessamment qui désigne-  
„ ront la guerre des Russes avec les Turcs, &  
„ vraisemblablement on leur donnera la forme  
„ du croissant ou du turban.

„ Il n'y a que les modes qui donnent un  
„ air brillant à notre rue S. Honoré, rue si  
„ fémillante, qu'on peut dire que Paris n'existe  
„ que dans ce quartier-là. C'est là que l'in-  
„ dustrie imagine des précieuses bagatelles,  
„ que le luxe rend nécessaires, & que des es-  
„ fains de petits-mâîtres, mâles & femelles, se  
„ répandent par pelotons pour apprendre au  
„ moins les noms de tous les colifichets nou-  
„ veaux nés. C'est le moyen d'acquérir de la  
„ célébrité.

„ On se fait ici des jargons à la mode  
„ comme des habits. L'élégance consiste à  
„ saisir des mots neufs, & à les amener à tous  
„ propos. La mode a mille fois plus enfanté  
„ de livres que la Raison. Nos quais, nos  
„ passages, nos boutiques se tapissent chaque  
„ jour de brochures toutes récentes. On les  
„ achete sur le titre, pourvu qu'il soit nou-  
veau,

„ veau, & l'on en pare sa toilette ou sa che-  
„ minée, jusqu'au lendemain, qu'un ouvrage  
„ encore plus frais, fait oublier ceux de la  
„ veille.

„ Cette révolution de modes remplit la vie  
„ d'événements. Quoique seulement âgée de  
„ vingt-trois ans, j'en ai vécu plus de soi-  
„ xante par tout ce que j'ai déjà vu, & par  
„ tout ce que j'ai essayé. Il n'y a point de  
„ flux & reflux comme les nouveautés. Des  
„ milliers d'aiguilles, de ciseaux, de pin-  
„ ceaux, sont toujours en l'air pour créer  
„ quelque chose d'élégant. D'ailleurs une  
„ chose fût-elle laide à faire peur, une jolie  
„ marchande de modes fait persuader qu'elle  
„ est ravissante. Rien de plus propre à fasci-  
„ ner les yeux, que ses graces & son caquet.

„ Mais ce qui vous surptendrait, c'est qu'il  
„ y a des originaux qui n'ont d'autre mérite  
„ qu'une pitoyable singularité, & dont on  
„ fait tout-à-coup des personnages à la mo-  
„ de. On les cite, on les affiche, on en raf-  
„ sole, & c'est une fête quand on peut les  
„ avoir pour un souper.

„ J'en fus une fois la dupe. J'étois toute  
„ oreille & toute œil pour admirer un de ces  
„ hommes du jour; je l'avois invité avec la  
„ plus excellente compagnie, & je ne vis &  
„ n'entendis qu'un fou. La renommée le pro-  
„ menoit chez tous les grands, & le mérite  
„ n'étoit jamais de la partie.

„ Nous voilà, madame, & certainement  
„ cela ne ressemble point à la Hollande, vo-  
„ tre chere patrie. Le bel esprit fait souvent  
„ ici taire le bon sens, mais c'est la mode,  
„ & il faut applaudir. La mienne sera tou-  
„ jours de vous admirer, & de vous dire  
„ de ce ton avoué par le cœur, qu'on ne  
„ peut être plus tendrement, votre affection-  
„ née, &c.

Cette lettre plut beaucoup à Lucidör, il en profita pour aller prendre les modes sur le fait chez ceux-mêmes qui les imaginent; & après en avoir plaisanté, il jugea que ces modes si ridicules en apparence, l'étoient beaucoup plus pour l'étranger, qui les paie fort cher, que pour le Parisien, qui en fait une branche de commerce.

---

## C H A P I T R E XLII.

### *Du Jeu.*

**J**OUER pour se délasser, rien de plus naturel; jouer pour étudier, rien de plus bizarre.

On ne cessa d'offrir des cartes à l'inconnu, & souvent il les accepta; la Raison n'est point farouche, elle se prête volontiers à la société, mais elle aime des récréations qui ne durent



pas autant qu'une demi-journée, & qui ne mettent point l'esprit à la gêne.

L'idée du jeu dans tous les pays du monde, n'emporta jamais avec soi l'idée de quatre personnes gravement rassemblées autour d'un tapis, n'osant ni rire, ni parler.

Il n'y a que des gens qui végètent qui puissent s'accommoder d'un jeu trop sérieux. Il faut d'autres délasséments à ceux qui font des dépenses d'esprit, ou bien c'est l'amour du gain qui les captive.

C'est encore un autre ridicule que celui de s'escrimer tout le jour pour accrocher quelque argent. Celui qu'on perd incommode, celui qu'on gagne ne profite point. On se donne alors des superfluités auxquelles on ne pensoit pas. Mais la mode a prévalu, & Lucidor eut beau faire ses représentations, on ne suivit point ses avis. Il pensa même se brouiller avec quelques vieilles douairières.

Si du moins on abrégéoit les parties, ou si l'on interrompoit son jeu pour profiter de la conversation d'une personne éclairée, ou pour écouter quelque nouvelle importante; mais quelque mérite qu'on puisse avoir, quelque événement qu'on ait à raconter, on passe aux yeux des joueurs pour un personnage très-incommode sitôt qu'on les distrait. Le temps ne leur semble précieux qu'au moment qu'ils le perdent, & la mort même d'un parent ou d'un ami, ne peut les arracher au jeu. Ils se

contentent de dire, cela est bien triste, & ils continuent.

Lucidor remarqua à ce sujet qu'on n'étoit plus sensible comme autrefois à la perte des siens, de sorte que la mode influoit sur les mœurs comme sur les habits. Si les larmes ne rappellent pas un mort à la vie, elles honorent au moins l'humanité.

---

## CHAPITRE XLIII.

### *Des Auteurs.*

**L**E mérite de Lucidor ne tarda point à s'annoncer, & quoiqu'on ne le connût point pour être la Raison, on le considéroit comme l'homme du monde le plus raisonnable.

Les auteurs en conséquence se succéderent à dessein de le pénétrer, mais il y en eut au moins les deux tiers dont il n'avoit jamais entendu parler. Il fut tout étonné d'apprendre qu'ils écrivoient, & que leurs ouvrages trouvoient des prôneurs.

Un auteur de bonne foi lui fit à cette occasion son histoire. “ J'étois, raconta-t-il, petit-maître de mon métier, sans autre talent  
„ que celui de bavarder à tort & à travers sur  
„ la société, sur la patrie, sur la littérature,  
„ sur la religion même, lorsqu'une femme à

„ la mode m'assura qu'en faisant imprimer les  
„ écarts de ma langue, je deviendrois un écri-  
„ vain important. Je n'en croyois rien, quoi-  
„ que j'eusse la frivolité du siècle pour cau-  
„ tion, & par la suite je fus moi-même tout  
„ étonné de ce qu'on me lisoit avec enthou-  
„ siasme. Il est vrai que la femme en question  
„ me procura des prôneurs. Sans cela les meil-  
„ leurs ouvrages risquent d'être persifflés, ou  
„ du moins très-peu connus.

„ J'eus à la fin scrupule de duper mes lec-  
„ teurs, en leur donnant des paradoxes pour  
„ les plus grandes vérités, des railleries pour  
„ des raisonnements, des préventions pour  
„ des jugements irréfragables, car je me pique  
„ d'avoir de la probité. Il me sembla qu'en  
„ effaçant un ouvrage solide par une bro-  
„ chure extravagante, j'outrageois indignement  
„ la raison & la bonne foi.

„ Mon style faisoit illusion ; à l'aide de  
„ quelques phrases fémillantes & de quelques  
„ mots nouveaux, on a la multitude pour soi.  
„ Rien de plus facile que d'éblouir des esprits  
„ superficiels. Ils s'escrimoient pour me faire  
„ valoir, charmés de trouver dans mes écrits  
„ une morale assortie à leurs desirs.

„ Ce qui me désole, c'est que j'ai beau  
„ leur dire moi-même que mes ouvrages sont  
„ pitoyables, on n'en veut rien croire. Une  
„ première impression s'efface difficilement.  
„ Quant à tous ces ouvrages philosophi-

„ ques où il n'y a point de philosophie, je  
„ les faisois aussi facilement qu'un Roman;  
„ & voilà tout le secret du charlatanisme.  
„ On débite des rêves qu'on assure être des  
„ découvertes toutes neuves, & l'on couvre  
„ de ridicules ceux qu'on a intérêt de ra-  
„ baisser. L'imagination s'échauffe, la plume  
„ court, & un ouvrage se trouve fini sans  
„ qu'on sache même comment on l'a com-  
„ mencé.

Lucidor pour toute réponse, se contenta de lui demander s'il n'y avoit point de tribunal établi par les académies, où l'on fût obligé de donner des preuves de son savoir, avant de pouvoir exercer la profession d'auteur. Les candidats feroient une épreuve, sur laquelle on prononceroit s'ils sont en état d'écrire, & le public par ce moyen ne seroit point accablé de mauvais ouvrages. Il ne suffiroit pas d'avoir du style pour avoir droit de faire imprimer, ce n'est qu'un vernis qui souvent éblouit les ignorants, mais il faudroit des connoissances acquises, & sur-tout un goût décidé pour le vrai; sans vérité il n'y a ni éloquence ni beauté.

Ceux qui oseroient se mettre sur les rangs sans avoir fait leurs preuves, seroient poursuivis comme contrebandiers. Le libertinage d'esprit doit être réprimé. C'est une mauvaise politique que de laisser circuler dans le public des livres, dont les principes sont faux ou licencieux.

On fit voir à notre philosophe des savants selon son goût, quelques poètes distingués, quatre ou cinq femmes célèbres, beaucoup d'artistes, des plagiaires sans fin ; & lorsqu'on lui présenta le catalogue des auteurs vivants, qui se montent à plus de deux mille, il prit une plume, il les repassa tous, & il en raya quinze cents. Cette opération ne fut point l'ouvrage du caprice, la Raison ne fait rien au hazard.

Il vit avec peine qu'il falloit des recommandations pour faire insérer des articles dans les journaux, & que trop souvent il suffisoit qu'un auteur, ou même son libraire, ne fût point du goût du journaliste, pour qu'un bon ouvrage fût décrié.

Il s'aperçut que quelques sophistes jouoient le grand rôle, & que ceux qui s'appliquoient à revendiquer les droits de la vérité, n'attrapotent que du mépris ou des ridicules ; la mode vouloit qu'ils eussent tort.

---

## C H A P I T R E XLIV.

### *Des Livres nouveaux.*

**I**L se renferma pendant quelques jours pour parcourir avec attention les ouvrages modernes les plus accrédités ; il jugea très-sainement des uns & des autres, comme on peut

le présumer, sans être ébloui par le brillant qui en fait la substance. Il trouva même qu'excepté le Dictionnaire de l'Encyclopédie, l'Esprit des Loix, l'Histoire Naturelle de M. de Buffon, l'Histoire du Bas-Empire par M. Le Beau, & cinq ou six autres ouvrages respectivement distingués à certains égards, on mettoit trop d'esprit dans les livres, on épigrammatisoit trop le style, on subtilisoit trop les pensées, & l'on n'étoit point assez naturel. Il faut que les phrases viennent d'elles-mêmes trouver un auteur, & qu'il ne paroisse point les chercher. *Un écrivain qui se bat les flancs pour faire de l'esprit, ne mérite pas d'écrire*, disoit Montesquieu. D'ailleurs la plupart des brochures à la mode forment une confédération contre la religion & contre les mœurs, & en cela elles outragent la Raison sous prétexte de la venger. Dans les unes le sublime contraste avec le trivial; dans les autres le risible se trouve à côté du larmoyant; celles-ci n'ont de mérite qu'un titre singulier; celles-là que le nom d'un auteur à la mode. C'est ce que Lucidor observa; mais il fut surtout très-étonné de voir une multitude de livres répandus de tous côtés, auxquels il n'eut pas la moindre part, & dont il ignoroit jusqu'au nom.

Il ne voulut cependant pas juger des François par tous ces ouvrages. " Je serois obligé, dit-il, de les regarder comme les hom-

„ mes les plus frivoles & les plus licencieux.  
„ J'aime mieux me persuader que ce sont des  
„ débauches d'esprit que la nation désavoue;  
„ & je le présume d'autant plus volontiers,  
„ que la plupart de ces brochures ont été  
„ flétries par des tribunaux, n'ont pu s'im-  
„ primer que clandestinement; & que ceux  
„ qui en sont les auteurs, ne passent que pour  
„ des barbouilleurs de papier, ou pour des  
„ sophistes atrabilaires.

La vérité ne perd jamais ses droits. On peut la cacher, mais non l'étouffer : c'est ce que Lucidor dit souvent à ceux qui l'écouterent.

Il s'aperçut que les uns prenant parti pour la vérité, les autres pour des paradoxes, il étoit impossible d'écrire aujourd'hui d'une manière qui plût à tout le monde; & qu'en conséquence de la préoccupation des esprits, il n'y avoit rien de plus équivoque que le jugement qu'on portoit de certains auteurs, & qu'il falloit attendre sur leur compte celui de la postérité. Son tribunal est infailible.

Les libraires qu'il visita lui montrèrent bien des miseres produites par le libertinage & par la frivolité; mais comme lui dit un d'entr'eux, nous ferions de très-minces profits, si nous ne débitons que des livres historiques ou moraux. Tous les jeunes gens lisent, & presque tous ne veulent que des brochures semillantes, dont la futilité soit la base.

Il faut chaque jour dans Paris une produc-

tion toute nouvelle; les liseurs murmurent ou languissent s'ils n'ont du neuf.

Les meilleurs ouvrages du siècle dernier étoient couverts de poudre, & répandoient une odeur de bouquin. L'amour de la nouveauté les faisoit passer pour médiocres. Tel est le goût dans un siècle frivole.

## C H A P I T R E XLV.

### *Des disputes littéraires.*

**Q**UAND Lucidor apprit que des auteurs destinés par état à éclairer le siècle & la nation, se déchiroient impitoyablement, il s'écria : *Plût au Ciel qu'ils n'eussent jamais écrit.*

Il voulut se faire lire le sujet de leurs querelles, & la manière dont ils dispuetoient, & dès la première page il arrêta le lecteur, haussa les épaules, & se tut.

Lorsqu'on osa lui parler d'un nommé Ch.... *condamné aux galeres par arrêt de la cour souveraine de Nancy, à titre de faiseur de libelles, & mort en Hollande très-à-propos pour esquiver le dernier supplice que ses calomnies atroces alloient lui faire subir, il répondit : Je suis bien étonné de ce que le nom d'un homme aussi décrié peut encore être*



*prononcé; il a honoré tous ceux dont il a mal parlé. Quand on n'a pour ennemis que des personnages condamnés aux galères ou au gibet, on doit s'en glorifier.*

Ainsi parloit le chancelier Bacon. La satire des coquins, disoit-il, *est une véritable illustration.*

Il est vrai que si les libelles font l'aliment des étourdis & des fots, ils passent aux yeux des gens sensés pour la honte de l'humanité. *On n'y doit jamais répondre, selon Montesquieu; un libelle étant de toutes les choses, celles qu'on doit le plus mépriser.*

---

## CHAPITRE XLVI.

### *Du bel esprit.*

C'ÉTOIT vraiment l'antagoniste de Lucidor, que ce bel esprit qui crée des expériences, qui tamise des pensées, qui persifle le bon sens, qui ridiculise la vérité : néanmoins il voulut l'entendre discourir. Paris est son centre. Il s'y fait écouter comme l'oracle du jour, par cette multitude d'êtres superficiels dont la frivolité est la boussole, le désordre la loi, & qu'on rencontre de toutes parts.

Il n'y a personne qui n'eût payé sa place

pour voir la Raison dans un coin gardant l'*incognito*, tandis que le bel esprit donnoit l'effort à ses brillantes chimères.

Il est le pere des paradoxes, des mots nouveaux, des idées bizarres, de presque toutes les piéces fugitives; & pour comble d'honneur, souvent il efface le savoir & le mérite.

Tout personnage à la mode s'applique à le faire valoir. On lui érige des trophées sur des enfilades de phrases qui ne disent rien, sur les décisions les plus bizarres & les plus hasardées. Il se nourrit de merveilleuses brochures, de systèmes éblouissans; & il n'est point de joli souper où il ne fasse sa partie. On le promène aux spectacles; on le conduit aux toilettes; on le met d'un tiers dans un tête à tête avec une maîtresse affichée; on le pare des modes les plus nouvelles, des habits les plus frais; on le faufile avec ce qu'il y a de plus grand; on le fait entrer dans les conversations les plus sérieuses, dans les ouvrages mêmes les plus imposans; on l'établit juge des livres & des auteurs.

Lucidor à la fin eut quelques prises avec lui, mais sans dispute & sans aigreur. La Raison fut toujours modeste; c'est ce qui enhardit un jour le plus zélé partisan du bel esprit à élever la voix. " Il n'y a, dit-il à Lucidor, qu'il ne connoissoit pas, " que la réflexion „ qui nous tue. Le bonheur consiste à tout „ effleurer & à ne rien approfondir. Depuis

„ qu'on ne s'attache qu'à des superficies, le  
„ goût s'épure, la volupté se raffine, la liberté  
„ de penser gagne du terrain.

„ Nos peres n'eurent que de la raison, &  
„ ils ne furent pas moins ennuyeux que go-  
„ thiques. Leurs livres & leurs entretiens an-  
„ nonçoient des pédants. On hazarde aujour-  
„ d'hui ce qui plaît, & l'on est sûr d'être  
„ écouté.

„ J'aime un ouvrage qu'on compose dans  
„ une journée, & qu'on lit dans une heure.

„ Nous devons à quelques auteurs élégants  
„ l'avantage de nous avoir débarrassé des rai-  
„ sonnements qui ne font qu'épaissir l'esprit.

„ Les vapeurs me saisissent, dès que je ren-  
„ contre ces hommes de bon sens qui ne par-  
„ lent qu'avec mesure, & qui ont toujours  
„ l'air de représenter. L'esprit n'est agréable  
„ qu'autant qu'il est fémillant; alors on plaît  
„ aux femmes; on se fait rechercher des  
„ grands; on devient l'homme du jour.

„ En ce cas, monsieur, lui repliqua Luci-  
„ dor, j'aurai eu le malheur de vous faire  
„ bâiller; mais je serois mal avec moi-même,  
„ si j'étois mal avec la Raison. Je trouve qu'il  
„ n'y a qu'elle qui élève l'homme & qui puisse  
„ même l'amuser; on s'étourdit quand on ne  
„ l'écoute pas. La situation d'un être raison-  
„ nable est sans doute de l'entendre; autre-  
„ ment la nature s'est trompée, & nous ne  
„ sommes point ce que nous devrions être.

„ C'est dommage, avec les principes que  
„ vous avez, que vous ne soyez pas né pa-  
„ pillon, vous voltigeriez autour des fleurs,  
„ vous badineriez légèrement, vous auriez des  
„ ailes brillantes, & sur-tout le précieux avan-  
„ tage de ne point penser; car il me paroît  
„ que c'est précisément la pensée qui vous  
„ incommode, ainsi que tous ceux qui sont  
„ de votre avis. Il est glorieux pour la Raison,  
„ de ce qu'on se rapproche des animaux lorf-  
„ qu'on ne l'écoute pas.

„ L'esprit dénué de bon sens cesse d'être  
„ un bien, & même devient un mal. Il est  
„ un éclair qui allume l'orage, & qui ne pro-  
„ duit que de funestes effets. Que de livres  
„ qu'il a mis au jour, & qui n'ont amené que  
„ du trouble & des ténèbres!

„ La Raison fait badiner à propos & se  
„ faire des passe-temps agréables, mais ce  
„ n'est que lorsqu'elle a travaillé & réfléchi;  
„ elle ne se divertit que par besoin.

Ici le petit-maître frédonna une nouvelle  
ariette, raccommoda ses dentelles, & disparut.



## CHAPITRE XLVII.

### *Des Petits-Mâîtres.*

**L**UCIDOR entendoit si souvent parler de petits-mâîtres, & il en rencontroit si souvent, qu'il voulut enfin savoir s'ils formoient une république, s'ils avoient des loix, ou s'ils étoient simplement des êtres découfus qui se répandoient à tort & à travers dans les sociétés, pour les réjouir ou pour les ennuyer.

Bientôt il s'aperçut que les modes étoient un centre pour ces messieurs; qu'ils avoient aussi quelques mots de ralliement, mais qu'ils n'existoient point en corps; qu'ils ne se connoissoient même pas, & que chacun avoit droit d'arranger ses plaisirs, ses coteries, comme bon lui sembloit.

Ce qu'on auroit peine à croire, si lui-même ne l'avoit dit, c'est qu'il en rencontra de très-aimables; mais il falloit en voir une centaine pour en trouver trois ou quatre qui fussent intéressants. Les uns n'avoient pour tout mérite que des airs impertinents, les autres qu'un langage de fatuité; ceux-ci ne savoient qu'exhaler des odeurs, ceux-là que faire parade d'un bouquet ou montrer de belles dents; & il n'y avoit que le très-petit nombre qui eut le talent de plaire & d'amuser.

L'étourderie jointe à la frivolité, fait au moins les trois quarts des petits-mâtres qui voltigent dans Paris, sans compter ceux qui voulant imiter de bons originaux, deviennent de très-mauvaises copies. Il faut des connoissances, de l'esprit, des manieres, pour former un petit-mâtre agréable, quoiqu'il soit beaucoup mieux d'être uni. Le naturel a toujours l'avantage sur tout ce qui est forcé; & si les jeunes gens vouloient réellement plaire, on ne les verroit pas se mettre en fraix pour faire des rôles singuliers; mais c'est la futilité même de bien des François de vingt-deux ou vingt-trois ans : au-lieu qu'à cet âge on est déjà mûr en Angleterre, en Allemagne, & même en Italie, malgré la chaleur du climat. Aussi les petits-mâtres y sont-ils assez rares; on y veut du savoir, & non du bel esprit; du maintien, & non des airs; des pensées, & non des tons.

---

## C H A P I T R E XLVIII.

### *Des Conversations.*

**L**UCIDOR remarqua dans les conversations de Paris ce qui se rencontre dans les entretiens de tous les pays, des gens qui affichent l'esprit, & qui n'en ont point; d'autres qui en ont, & qui ne l'affichent pas.

Cependant il regrettoit les conversations d'Italie, & il faut avouer qu'elles sont pittoresques. Tout y fait tableau; on y rend les choses intéressantes en les diversifiant par des réflexions, par des récits, en y mêlant les plus vives comparaisons.

Les Parisiens en général n'ont point assez de patience pour soutenir des entretiens trop sérieux, mais ils savent donner du corps & des grâces aux plus petits riens, & mettre l'esprit à contribution pour dire les plus jolies choses.

Le peuple même converse à Paris d'une manière intéressante : il s'occupe de la nouvelle du jour, il se plaît à discourir sur ce qu'on agit dans les différents Tribunaux; aussi a-t-on beaucoup de peine à persuader aux Parisiens qu'il y a des sociétés agréables dans les pays étrangers. Mais ce que Lucidor ne pouvoit comprendre, c'est que la jeunesse Française, & sur-tout parmi les Officiers, répètent continuellement les mêmes choses sur l'article de la galanterie, sans jamais s'en lasser. Le soir, le matin, toujours des équivoques.

Ce n'est pas une petite chose que de savoir bien converser, c'est-à-dire, de passer d'un sujet à un autre sans contraste & sans contrariété; de raconter sans prolixité, d'intéresser sans dessein, de plaire sans paroître en avoir le desir, de ne point disputer, de ne jamais équivoquer, & sur-tout de ne point trop parler,

& parce que cela humilie les autres, & parce que cela devient ennuyeux.

Il y a des personnes que leur place oblige d'avoir des conversations vraiment insipides. C'est toujours chez elles l'histoire de la pluie & du beau temps, à moins que leur esprit orné ne leur fournisse les moyens de discourir sur les sciences & sur les arts; mais la science se trouve rarement jointe à la grandeur; & lorsque cela arrive, c'est presque toujours une addition qui double l'orgueil.

Lucidor trouva souvent des femmes du bel air qui parloient tout le jour sans rien dire, & qui faisoient des dissertations d'une heure sur les plus petites minuties; mais il fut aussi souvent dédommagé de ce contretemps par des conversations où le sexe même brilloit avec le plus grand avantage, & où le savoir & l'esprit se rencontroient le plus heureusement. Paris est un monde où l'on trouve ce qu'il y a mieux en tout genre, quand on fait choisir.

Bien des grands l'inviterent comme un objet de curiosité; mais pour ne pas les trouver trop petits, il s'abstint de les voir. L'indépendance est une souveraineté qui plaît à la raison; elle ne fait sa cour qu'à la vertu.





## C H A P I T R E XLIX.

*Des Projets.*

**I**L n'y a point de nation qui fasse plus de projets que les François. L'imagination d'un côté, le luxe de l'autre, en produisent chaque jour de toute espece. Les ministres en sont accablés; & comme il est presque impossible de prévoir les inconvénients, & de supporter les difficultés lorsqu'on ne connoît ni la cour ni l'état, on propose souvent des choses impraticables & même absurdes.

Lucidor fut assailli par un de ces réformateurs. C'étoit un homme d'une imagination exaltée, qui passoit sa vie à créer les projets les plus singuliers. Il comptoit déjà les millions que devoient lui rendre ses lumieres & son zele patriotique. Il ne quittoit point la porte des ministres & des grands. Il faisoit la cour aux femmes-de-chambre, aux valets; & en attendant qu'il eût des équipages & qu'il fût superbement vêtu, il portoit un habit aussi sec que son visage. La France devoit fleurir par ses soins, comme le plus magnifique parterre.

Lucidor qui n'aime les réformes que lorsqu'elles sont indispensablement nécessaires, ou du moins très-faciles, lui persuada de se réformer lui-même, en s'appliquant à régler son

esprit au-lieu de régler l'état. C'étoit le vrai moyen de se débarrasser d'un tel importun, car les gens de cette espece veulent être admirés.

Mais ce fut sur-tout aux tables d'hôtes (car jaloux de tout voir, il voulut y assister) qu'il entendit parler de réformes & de projets. Il y a dans Paris une politique qui se repaît de nouvelles imaginaires, qui fait des châteaux en l'air, & qui sous la figure d'un vieux militaire ou d'un viel abbé, se promene chez tous les traiteurs & dans tous les cafés. Cela amuse les oisifs, & cela ennuie les gens sensés. Les yeux de l'ame ont différentes manieres de regarder.

On jargonna souvent en présence de Lucidor des propos d'incrédulité ; mais ceux qui les tenoient n'avoient pour tout savoir que de misérables railleries qui faisoient pitié. Le persifflage est la ressource de tous les esprits superficiels.

---

## C H A P I T R E L.

### *Des Sciences.*

**I**L observa que les mathématiques, l'histoire naturelle, l'astronomie, la politique, s'é-tendoient de plus en plus par le soin qu'on prenoit de s'en occuper.

Le Jardin royal, l'observatoire où rien ne manque de tout ce qui peut intéresser la curiosité, & qu'il examina avec la plus scrupuleuse attention, le mirent à portée de s'entretenir avec MM. de Buffon, d'Aubenton, Casini, & de rendre justice à l'immensité de leurs connoissances, ainsi qu'à leur sagacité. Il y trouva MM. d'Alembert, le Monier; & ce ne fut point l'effet du hazard, mais celui de la sympathie.

La métaphysique lui parut avoir prodigieusement déchu de la considération où elle étoit au siècle dernier; on la regardoit comme un jeu d'imagination.

Malebranche lui-même, ce philosophe presque divin, avoit à peine quelques disciples assez courageux pour braver la mode, & pour lui demeurer attachés. Il en chercha la cause, & il reconnut qu'un système qui ramene tout à Dieu, ne pouvoit être long-temps goûté par des hommes qui ne cherchent qu'à s'en éloigner.

Il se rendit à la maison de l'Oratoire, (rue S. Honoré) comme dans le centre d'une congrégation où la Raison fut toujours en honneur; & sur le tombeau de Malebranche même, il poussa quelques soupirs, s'étonnant de ce qu'un homme si digne de toujours vivre, n'avoit ni épitaphe ni mausolée.

L'Abbaye de S. Germain-des-Prés n'offrit à ses yeux ni des Mabillon, ni des Marten-

ne, ni des Montfaucon ; mais toujours en possession d'avoir des écrivains, elle lui montra des hommes érudits, qui partagent avec leurs confreres de la maison des Blancs-Manteaux, l'honneur de travailler pour le siecle & pour la postérité. Assurés de vivre dans tous les âges, ils semblent n'être pas de celui-ci.

Cependant il s'aperçut qu'on n'avoit plus pour les études profondes la même ardeur, & que sous prétexte de ne pas s'épuiser, on perdoit la vie dans l'indolence & dans la dissipation. Il analysa quelques ouvrages qu'on croyoit originaux, parce qu'on ne lit plus dans les sources, & il fit voir qu'ils n'étoient que des copies.

Le François estima toujours moins la science que l'esprit, quoique la France ait eu des savants en tout genre. Il aime mieux faire une épigramme qu'une dissertation ; errer sur la géographie, que de manquer un bon mot. La plaisanterie le tire toujours d'embarras ; & en dépit d'une méprise souvent grossiere, il a encore les rieurs pour lui. Ce qu'il y a de bon, c'est qu'il ne se fâche point des vérités qu'on lui dit ; il se joue lui-même sur le théâtre, & il lit en riant son propre portrait.



---

## CHAPITRE LI.

### *Des Arts.*

**A**PRÈS avoir vu différents ateliers, il prononça qu'enfin les François avoient ces coups de maître si connus chez les Italiens, & par lesquels un peintre ou un sculpteur s'éleve au-dessus des regles, & ne ressemble qu'à soi. On en peut juger par l'exposition des tableaux au Louvre. Il n'y a point de spectacle aussi intéressant.

Quiconque ne fait qu'imiter, est ignorant ou timide; & l'on est toujours imitateur quand on craint ces nobles écarts qui décelent le génie.

Il auroit cependant voulu qu'on s'appliquât moins à la gentillesse qu'à la beauté; mais il est difficile de faire entendre raison aux Parisiens sur cet article. L'élégant, selon leurs idées, l'emporte sur le majestueux.

Il trouva qu'on excelloit dans l'art de graver, & que dans cette partie le François étoit unique. Il donne aux estampes un moëlleux que ne connoissent ni les Hollandois, ni les Allemands, ni même les Italiens. Leurs ouvrages trop secs se ressentent d'une certaine rudesse qui semble les maîtriser.

Quant à l'architecture, elle lui sembla trop nue. Pour s'éloigner du gothique, qui abondoit en ornements superflus, on donne dans un genre trop simple. D'ailleurs, les édifices en France sont toujours trop écrasés, mais en revanche on s'applique à les rendre très-commodes; ce que les autres nations ont toujours trop négligé.

La bijouterie lui parut inférieure à celle des Anglois; ils ont un flegme qui leur laisse le loisir de perfectionner. Le Parisien précipite trop son travail par une légèreté qui lui est naturelle, & qu'il ne peut corriger.

Lucidor auroit peut-être goûté la musique Françoisë; mais celle d'Italie l'avoit tellement transporté, qu'il en étoit encore tout rempli. C'est ce qu'il dit à quelques personnes qui lui reprocherent son indifférence pour l'opéra.

## CHAPITRE LII.

### *Du Luxe.*

**L'**AME de Lucidor, ainsi que ses yeux, souffroient de toute la magnificence affichée sur les équipages, sur les habits, sur les ameublements. Les toilettes étoient des boutiques de bijouterie; les garde-robes, des magasins de dentelles & d'étoffes; les appartements,

ments, des temples; les salles, des autels où les riches ont des adorateurs, & jouent le rôle de divinités.

Où suis-je ? disoit souvent Lucidor, la simplicité ne reparoîtra-t-elle plus sur la terre ? & ce siècle qu'on nomme l'âge d'or, parce qu'il n'y en avoit point alors, ne reviendra-t-il jamais ?

On entendoit de toutes parts le bruit du ciseau, celui du marteau ; & la nuit même ne suffisoit pas à l'empressement de ceux qui font construire de superbes maisons. Les rues n'offrent à la vue que du bois qu'on polit, que des marbres qu'on scie. On entasse étage sur étage, comme si l'on vouloit se faire un rempart contre la mort.

Tous les anciens meubles disparoissent comme des objets de rebut ; & ce que la mode imaginoit de plus nouveau, devenoit le signal du bon goût. Le commerce souffroit au-lieu d'y gagner, on ne payoit pas, & les banqueroutes se multiplioient.

La table répondoit au luxe des ameublements ; & des multitudes de laquais chamarrés de toutes les livrées du faste, se tenoient à la porte des hôtels, comme les affiches du luxe & de la vanité.

Lucidor en dit un mot. Il avoit droit de parler, mais il n'eut pas celui de se faire obéir. Les uns convinrent que ses réflexions étoient judicieuses ; les autres s'en moquerent, & les choses continuerent d'aller leur train.

Il en est du luxe comme des fleuves; il apporte l'abondance, mais il ne faut pas qu'il déborde. Aussi doit-on lui opposer des digues, lorsqu'on pense sagement. La justesse des proportions fait la richesse d'un état.

---

## CHAPITRE LIII.

### *Des Bibliothèques.*

**L**A bibliothèque du roi satisfait amplement la curiosité de Lucidor. Elle renferme une multitude de manuscrits, qu'on ne confie qu'à des personnes distinguées par leur science & par leur probité. C'est le plus riche dépôt qu'il y ait en Europe, si l'on excepte celui du Vatican.

Il vit toutes les autres bibliothèques remarquables, en maître qui juge sainement des ouvrages; & à l'abbaye de Sainte-Geneviève, il contempla le vaisseau, visita les médailles, & fut très-satisfait de la conversation du bibliothécaire, il en fit même note; ce qui mérite attention. La Raison ne prend point le crayon au hazard.

Il ne put s'empêcher de rire en voyant des personnages nouvellement enrichis, qui sans aucune teinture des lettres, se donnoient des airs de bibliothèque, comme on se donne les



airs d'une orangerie. Tout jusqu'aux sciences mêmes, se trouve soumis au luxe. Les livres aujourd'hui ne sont présentables, qu'autant que le plus beau marroquin & la plus élégante dorure leur servent d'ornements. Il vaudroit beaucoup mieux les avoir plus simplement reliés, & les feuilleter plus souvent.

---

## CHAPITRE LIV.

### *Des Colleges.*

**I**L y eut des pratiques qu'il loua, d'autres qu'il condamna. C'est le sort des établissements de ne point atteindre la perfection.

Il loua beaucoup le choix des auteurs grecs & latins que l'on y explique; l'attention à raisonner sur les regles & les proportions des différents genres de littérature, d'après les principes d'Horace & de Boileau, sur l'imitation de la belle nature que l'on inspire aux élèves, d'après les leçons de M. Rollin & de M. Le Batteux : il parut desirer qu'on insistât un peu plus sur l'ensemble de la géographie, de la chronologie & de l'histoire universelle. Mais il apprit avec plaisir qu'il y avoit un ouvrage nouvellement imprimé sur la géographie de Virgile & d'Ovide, avec des cartes très-soignées; ouvrage qui, joint à tant d'au-

tres excellents, contribuera à donner des idées nettes sur les positions des lieux, sur les révolutions des peuples. Lucidor fut touché de la majesté & de la décence de l'office divin, des instructions sur la morale chrétienne dans l'intérieur des colleges : il y admira le point de perfection où l'on y portoit les hautes sciences. La logique & la métaphysique ne sont que des dissertations sur ce que les plus grands hommes ont produit depuis plus d'un siècle : on n'y parle qu'historiquement des chimères de l'ancienne philosophie, qui se détruisent d'elles-mêmes. La physique spéculative & expérimentale n'y laisse rien à désirer. Les mathématiques élémentaires & transcendantes y sont traitées avec une émulation singulière.

Lucidor assista au college Mazarin à une thèse sur ces sciences dans toute leur profondeur ; elle étoit soutenue par un jeune homme de dix-huit ans, nommé Le Gendre, formé par M. Marie, professeur de mathématiques dans ce college. L'académie royale des sciences, à qui elle étoit dédiée, l'honora de sa présence & de ses interrogations sublimes. Cette compagnie ne crut point se compromettre, en accordant au jeune soutenant six suffrages dans l'élection d'un nouvel académicien pour remplir une place vacante.

Lucidor convint que l'éducation étoit aussi bien conduite dans le corps de l'université qu'il est possible, soit par rapport à la reli-

gion , soit par rapport aux lettres & aux sciences. Ceux qui donnent des plans nouveaux sur l'éducation , n'ont jamais fréquenté ce corps illustre ; ceux qui l'ont fréquenté , n'ont rien à ajouter aux écrits du savant Rollin , ancien recteur , & professeur émérite dans ce célèbre & antique lycée. Lucidor fit convenir que l'éducation publique est infiniment préférable à l'éducation particulière : l'irrégularité de celle-ci pour les matières , pour les heures , le défaut de comparaison & d'émulation , l'impossibilité d'acquérir l'expérience des autres hommes , de s'approprier les idées & les manières des bons esprits avec lesquels on se trouve , les compagnies trop fréquentes dans les familles , un bien être constant ennemi de la culture de l'esprit & du cœur , des caresses trop prodiguées , la privation des bons exemples de son âge , dont on conserve la mémoire toute sa vie , même dans ses écarts , les instructions répétées par différents maîtres sur les mêmes matières , le desir de l'emporter sur ceux de son âge : tout concourt , dit Lucidor , à donner la préférence à l'éducation publique sur l'éducation particulière. Il ferma enfin la bouche à un contradicteur , par le défi de citer entre mille , un savant dans aucun genre , qui n'eût fait d'autres études que dans sa maison.

Lucidor jugea qu'il seroit nécessaire de placer un college dans le quartier S. Antoine,

l'autre dans celui de S. Honoré ; le pays latin étant trop éloigné de ces deux fauxbourgs.

Les écoles de médecine & de chirurgie eurent part à ses éloges. On ne s'y laisse plus entraîner par le torrent de la mode & de l'opinion ; on y regarde l'expérience comme le premier docteur, & l'on y étudie dans les meilleures sources.

Pour ce qui concerne les écoles de droit, il ne put concevoir que dans un royaume si éclairé, on se contentât d'une comparution de quelques jours, d'une these soutenue à la hâte, lorsqu'il s'agit de rendre un sujet capable de posséder une charge importante. Il n'est pas moins surprenant qu'on y néglige l'étude du droit canon, & qu'il n'y ait en Europe que les Italiens & les Allemands qui s'y appliquent avec zele. Il faut cependant convenir que les conférences particulieres & très-multipliées, compensent abondamment les études classiques.

Il ne parut point approuver cette multitude d'universités qui se touchent : il eût au moins voulu qu'il n'y eût point de college qui n'en ressortît (excepté ceux des congrégations qui se gouvernent par elles-mêmes.) Il eut souhaité qu'on ne remplît point les theses des noms des sophistes modernes ; mais la nécessité d'apprendre à combattre leurs paradoxes absurdes, lui parut justifier suffisamment cette conduite. Il est en effet un âge où il est nécessaire d'être en état de réfuter les sophistes &

les impies : un jeune homme même instruit seroit embarrassé, s'il avoit à résoudre sur le champ des objections dont il n'auroit jamais entendu parler.

---

## CHAPITRE LV.

### *Des Académies.*

**L**ES académiciens virent avec le plus grand plaisir Lucidor au milieu d'eux. On s'apercevoit qu'ils étoient jaloux d'avoir son suffrage ; ils l'obtinrent : il leur étoit dû.

On lut quelques dissertations pleines de recherches & d'esprit.

Si l'académie des sciences en scrutant la nature, ne devine pas toujours au gré de ses desirs, c'est qu'elle est couverte d'un voile que son auteur a rendu souvent impénétrable.

Celle des inscriptions & belles-lettres semble quelquefois traiter des questions superflues, parce qu'on ne fait pas attention que l'histoire du monde est un point, & que les plus petites choses en apparence s'y rapportent.

Notre philosophe eut une longue conversation avec M. l'abbé Barthelemi, & il fut ravi de l'avoir entendu.

Quant à l'académie françoise, elle pourroit enrichir la langue de plusieurs mots nouveaux,

& lui donner des diminutifs dont elle a besoin, pour éviter cette abondance, ou plutôt cette répétition d'épithètes qui reviennent à tout propos; mais l'usage est un tyran.

C'est ce que dit Lucidor, qu'on se fit un plaisir d'écouter, quoiqu'il ne se fit connoître que comme un étranger.

En vain on voulut lui donner des lettres d'associé. La raison est de toutes les académies, sans en épouser aucune. Les sociétés ont un esprit de corps qui gêne la liberté de penser.

---

## CHAPITRE LVI.

### *De la Sorbonne.*

C'EST ici, dit notre voyageur en se voyant au milieu des docteurs, que l'ame se dégage de la matiere, qu'elle remonte à sa source, qu'elle reconnoît l'excellence de son origine & de sa destinée.

On soutint une these en sa présence, pour prouver que la Raison est d'accord avec la Foi dans les vérités du christianisme. Il ne pouvoit manquer d'applaudir. Il savoit ce qui en est beaucoup mieux que tous ces esprits à la mode, qui prétendent follement qu'on est déraisonnable quand on croit les mysteres de la religion.

Il demanda si l'on ne multiplioit pas trop les docteurs; s'il ne seroit pas plus avantageux qu'on en reçût moins, afin de rendre le doctorat encore plus respectable. On lui répondit d'une maniere satisfaisante, & il n'insista pas. La Raison fait céder.

Il trouva qu'on n'avoit point assez pourvu à la subsistance des docteurs qui résident en Sorbonne, & qu'ils devroient avoir au moins le sort des religieux que la communauté nourrit.

On lui montra une bibliotheque intéressante pour le choix des livres. L'antiquité est l'authenticité des manuscrits, & il vit avec plaisir qu'ils étoient souvent feuilletés. Toutes les branches de la théologie, la science des langues relatives au texte sacré, y sont cultivées. On y trouve de très-profonds physiciens & mathématiciens. L'église & la maison, monuments de la gloire du cardinal de Richelieu, & dignes d'avoir dans leur sein le superbe mausolée de cette éminence, l'intéressèrent presque autant que les édifices d'Italie. Il les considéra de cet œil qui saisit les grandes choses, & qui ne se trompe point sur leur valeur.

Il voulut de là assister à un sermon. On le mena dans une église où l'on couroit comme au spectacle, avec la même dissipation & le même fracas. Le prédicateur parut, & il persuada Lucidor par un discours élégamment superficiel, qu'on avoit perdu le goût des Bourdaloue & des Massillon. Il eut quelques conversations

avec des prélats & des curés , qui prouvoient que le clergé de France eut toujours des hommes aussi vertueux qu'éclairés.

---

## C H A P I T R E   L V I I .

### *Des Etablissements.*

**L'**ECOLE militaire eut ses suffrages à titre de fondation qui relève la majesté royale, & qui honore l'humanité. Il y trouva cet ordre dont la Raison fait ses délices, & sans lequel rien n'est solide.

On ne sauroit donner trop de soins à l'éducation de la noblesse. Outre qu'elle fait la force & la gloire d'un état, elle représente des aïeux qui se signalèrent par des actions éclatantes, & dont le souvenir est toujours précieux.

Les leçons de l'école militaire répondoient à sa discipline. C'est la plus heureuse émulation entre les officiers & les professeurs pour faire germer la vertu, la science & la valeur. Les élèves qu'on y forme, s'annoncent par leur mérite dès qu'ils entrent dans le monde. On n'est pas long-temps sans les connoître, & sans rendre justice à la vigilance comme à la sagacité de celui qui préside à une si brillante éducation. Lucidor fut seulement fâché d'appren-



dre, que la protection plutôt que l'indigence, n'étoit que trop souvent un titre pour y être reçu.

Ces réflexions ne déroberent point aux yeux de Lucidor cet air de grandeur qu'offrent les bâtimens & les cours des invalides. Il s'y promena comme dans un lieu richement embelli de ce que l'architecture a de plus noble & de plus intéressant.

Il voulut ensuite visiter par lui-même les différens corps qui composent la Maison du roi. Leurs hôtels sont autant d'académies où les exercices se font avec la plus scrupuleuse exactitude & la plus grande dextérité. On s'y occupe très-sérieusement des meilleurs moyens de servir la patrie & de se distinguer.

Il vit avec le plus grand plaisir parmi les Mousquetaires, les chevaux-Légers, les Gardes du Roi, les Gendarmes, des sujets de la plus grande espérance, qui lisoient des livres solides, & qui rejettoient tous les ouvrages frivoles.

La discipline des Gardes Françoises fut un spectacle ravissant à ses yeux. Ce n'étoit plus un corps éparpillé dans Paris, & jouissant d'une trop grande liberté, mais un régiment qui, distribué en différentes casernes, aussi propres que bien bâties, se distingue par sa sagesse, par son application, & produit même des soldats qui composent des ouvrages solides.

Il ne faut que l'activité d'un commandant

zélé pour faire fleurir les vertus militaires. Le bon ordre parmi les troupes, l'emporte sur le nombre. Il est l'ame des armées, & le moyen le plus assuré de vaincre.

Lucidor dit aux chefs, qu'il seroit à propos que chaque hôtel, comme chaque caserne, eût une bibliothèque relative aux personnes, & qu'on y eût sur-tout des livres d'histoires & du métier. Cela encourage les militaires, en même temps que cela les instruit, & cela chasse l'oïveté, le plus grand des maux pour le soldat, comme pour l'officier.

La manufacture des Gobelins méritoit un coup d'œil de la part de notre voyageur. Il s'y transporta; & après avoir vu la beauté des ouvrages qu'on y travaille, & qui paroissent moins faits à l'aiguille qu'au pinceau, il fut surpris de ce que les gens riches préféroient pour leurs ameublements des étoffes de diverses couleurs; mais la mode n'a jamais tort.

On le conduisit à un atelier où l'on travaille l'albâtre, dont on a découvert une mine depuis quelque temps. On en fait des plats, des bustes, des chandeliers, des vases, dont la transparence & les veines font le plus bel effet; mais la mode ne les a point encore vantés, quoiqu'ils méritent bien d'orner des palais & des cabinets. Il ne faut qu'un homme de cour qui les prenne en affection pour les mettre en vogue, & alors on ne fera pas du bon ton si l'on n'a le soin de s'en procurer.

On fait qu'à Paris c'est beaucoup moins l'excellence des choses que la mode, qui leur donne du prix; & qu'il y a même des talents dont on ne fait cas, que parce qu'ils ont l'avantage de plaire à ces agréables, dont le suffrage détermine le goût. C'est alors qu'un artiste ou qu'un ouvrier doit profiter du moment; car pour peu qu'il se repose, il arrête sa fortune; une nouvelle mode le fait oublier.

Aussi n'y a-t-il point de gens plus habiles que les Parisiens à saisir les circonstances : ils font paroître sur le champ tout ce qui a rapport à quelque événement. Les plus grands ridicules sont effacés par le mérite de la nouveauté. Un livre, une estampe, un tableau ne manquent jamais de faire fortune, quand c'est la mode qui les présente. Chacun veut les avoir, & chacun au bout de quelques jours s'en dégoûte.

Lucidor s'amusoit de ces singularités. Plus d'une fois les folies des hommes firent rire la Raison.

On le conduisit à la manufacture des glaces, qu'il estima valoir celle de Venise, & à celle de porcelaine, qu'il jugea supérieure à celle de Saxe pour le dessein, la variété des couleurs, & pour leur vivacité; car quant à la matière, il la trouva beaucoup moins capable de résister à l'action du feu. Il y a peu de porcelaines qui different entièrement du verre.

Il voulut voir les restaurateurs, ces auber-

ges élégantes que la mode a fondées, & il lui en coûta fort cher sans avoir pu souper. Les mets qu'on y sert n'ont guere plus de consistance que la rosée.

---

## C H A P I T R E   L V I I I .

### *De la Police.*

**I**C I Lucidor reconnut son ouvrage. Le respectable magistrat chargé de veiller à la sûreté de Paris, ne pouvoit mieux s'y prendre. La Raison voit les choses sans méprise.

Rien de plus admirable en effet que cet ordre, qui se répandant d'une extrémité de la capitale à l'autre, retentit dans toutes les places & dans toutes les maisons; & malgré la multitude immense de gens de tout pays & de toutes conditions, maintient la tranquillité. Un monde n'est qu'une famille, & la nuit qu'un jour prolongé. Dans les quartiers les plus isolés, la police veille, & la police voit tout.

Lucidor voulut savoir les détails qui sont infinis; & malgré les abus inséparables d'une confiance qu'il faut nécessairement donner à des espions souvent méprisables, il convint que rien n'étoit plus sagement ordonné.

Une ville immense où les passions sont habilement suspendues, où le méchant est pour

ainsi dire forcé d'être honnête homme, où la fraude & l'usure doivent se cacher dans les ténèbres, forme un tableau digne d'admiration.

Il est sans doute impossible qu'il n'y ait quelquefois des surprises faites à la religion des magistrats, par des gens subalternes qui abusent de leurs places pour vexer; mais à peine connoît-on le mal, qu'on le punit. Il n'existe pas un pays sur la terre où la calomnie ne prenne quelquefois le langage de la vérité.

Il sera toujours vrai de dire, qu'il est bien agréable pour un citoyen, de n'avoir nulle inquiétude sur sa fortune & sur sa vie; de pouvoir dormir en paix, sans autre rempart que des vitres entre le public & lui.

Voilà ce que fait la police, & ce qui doit lui mériter notre reconnoissance à tous les instants. On ne se retrouve le matin avec ses effets, que parce qu'elle a fidèlement veillé.

Il a le premier étendu ses soins sur ces nuits obscures où la lune ne paroît pas : Paris qui pour lors auroit l'air d'une forêt, ne reste pas sans lumière. On lui est redevable des réverbères, qui avec beaucoup plus d'économie, donnent infiniment plus de lumière : on lui doit encore les écoles gratuites de Dessin. Quant à ces aventuriers qui mettent la ville à contribution, soit en filoutant au jeu, soit en abusant de la bonne foi des marchands, il ne tarde pas à les connoître, à les réprimer, ou

à les forcer de porter ailleurs ces manœuvres funestes. Il prend la note de leurs personnes, de leurs facultés, de leurs prétendues affaires, de leur pays, il fait en débarrasser la capitale : il épargne à ces hommes le malheur de devenir frippons. Tel qui finit ses jours à Paris dans les horreurs d'un supplice, auroit peut-être fourni une carrière honnête, s'il eût vécu par-tout ailleurs. C'est ici qu'on reconnoît la vérité du vieux proverbe : *L'occasion fait le larron.*

---

## CHAPITRE LIX.

### *Du Parlement.*

**L**UCIDOR alla par degrés jusqu'à ce qu'il arrivât à cette cour majestueuse qui retrace la dignité des rois, & qui est dépositaire de leur autorité.

En voyant les opérations des illustres magistrats dont le zele égale le savoir, il reconnut qu'on faisoit usage de ses lumieres & de ses conseils.

Les conférences qu'ils eurent ensemble, les ramenerent toujours au même but. Rien n'est plus proche de la Raison que des hommes de ce mérite. Il fut avoué que les présidiaux n'avoient plus la considération qu'ils mé-

ritent ; que la multiplicité des affaires entraînoit des délais qui ruinoient les plaideurs, qu'il étoit à souhaiter qu'on diminuât les procédures & les fraix , & qu'on donnât un nouveau code. Il est des changements qui sont nécessaires.

On désapprouva d'un commun accord la témérité de certains avocats qui s'échappent en invectives, & qui croient se faire une réputation par la voie des satyres ; on convint qu'un *factum* qui avoit la tournure d'un libelle, méritoit le feu & l'exécration du public : que l'éloquence du barreau ne devoit point ressembler à celle des académies : qu'un magistrat comme étant revêtu d'un sacerdoce, ne pouvoit être trop réservé dans ses discours & dans ses actions. Tout homme public sans être jamais pédant, doit toujours représenter. La décence est la plus belle décoration des dignités.

On étoit curieux de savoir quel étoit un voyageur si judicieux & si éclairé. Tantôt on le prenoit pour un sage qui cherchoit à connoître les hommes, tantôt pour l'envoyé de quelque puissance étrangère, qui gardoit l'*incognito*. On ne pouvoit le surprendre dans ses paroles : ses conversations étoient toutes assaisonnées du sel de la sagesse, & n'avoient rien d'appreté.

Les magistrats ne vouloient point le quitter : ils se connoissent en mérite, & ils aiment singulièrement la science & la vérité.

„ Il y a bientôt soixante ans, lui dit un ha-

„ bile jurifconsulte , que je consacre mes jours  
„ & mes nuits au service de mes concitoyens.  
„ Je m'occupe le soir de leurs intérêts , je  
„ vole dès le matin pour y donner mon atten-  
„ tion , sans autre ambition que de faire mon  
„ devoir. Le militaire donne sa vie pour la  
„ patrie , & souvent ce n'est que l'affaire d'un  
„ moment ; je sacrifie la mienne à toutes les  
„ minutes , en me privant de tous les plaisirs ,  
„ en usant ma santé.

„ L'étude me rendit un squelette dès l'âge  
„ de trente-six ans. Mon corps , que je mé-  
„ prise , s'accommode à ma manière de pen-  
„ ser ; & mon ame que j'estime au-dessus de  
„ tout , me sert heureusement.

„ La gloire de secourir la veuve & l'or-  
„ phelin , dédommage de toutes les peines &  
„ de tous les dégoûts. Je n'attends qu'une  
„ mort heureuse pour le salaire de mes tra-  
„ vaux : c'est là toute ma récompense ; l'éter-  
„ nité sera assez longue pour me reposer

„ Quoiqu'ayant toujours vécu dans la mé-  
„ diocrité , je laisse à mes enfants le plus riche  
„ patrimoine , un amour incroyable pour le  
„ bien public , une parfaite indifférence pour  
„ les biens de cette vie. Je desire avec la plus  
„ vive ardeur qu'ils se consomment comme leur  
„ pere au service de l'état. On n'est grand ,  
„ que lorsqu'on est utile.

La Raison embrassa ce vénérable interprète  
des loix : il méritoit cette distinction.



## CHÂPITRE LX.

*Des Etiquettes.*

**L**UCINDOR ne put quitter Paris sans observer que les François, quoiqu'avec l'air du monde le plus aisé, dépendoient d'une multitude d'assujettissemens. Leur amour pour la liberté se trouve gêné par un peu de vanité. Ils sont d'une attention minutieuse à calculer si *Monsieur* ou *Madame* doivent se placer entre lignes ou en vedette, lorsqu'ils écrivent à quelqu'un, & si *le très-humble & très-obéissant serviteur*, n'est point trop près ou trop loin des derniers mots.

Ils ne sont pas moins sur le qui-vive par rapport aux révérences. Le plus petit commis chicane aujourd'hui sur la manière de conduire & de saluer. On craint de se compromettre par une trop grande politesse, comme s'il pouvoit y avoir du danger à se montrer honnête.

Il rioit de bonne foi de voir des hommes ne s'aborder que la mesure à la main, & toiser leurs signes de tête & leurs pas. L'air morgue est la suite du luxe; on se croit un personnage, lorsqu'on a des dentelles & des bijoux. Rien de plus commode pour ceux qui

n'ont nul mérite ; car pour ceux qui en ont , je ne croirai jamais qu'ils puissent être vains.

Il est des politesses de proportion qu'on doit sans doute observer ; mais on a toujours tort quand on est minutieux : l'étiquette gêne même à la cour , quoiqu'elle soit là dans son centre ; car si elle est fille de la grandeur , elle est mere de l'ennui.

Il termina ses observations sur la capitale par la vue de Saint-Denis , cette célèbre abbaye , dépositaire des cendres de nos rois. Il étoit digne de la Raison de se faire un spectacle de ce qui absorbe toutes les grandeurs humaines , après avoir jetté les yeux sur tant d'objets éblouissans. On lui montra des mausolées qui lui firent desirer ceux d'Henri IV & de Louis XIV. Pourquoi n'en ont-ils pas ? Et un trésor dont on ne parle point , quand on a vu celui de Lorette estimé soixante millions.

---

## C H A P I T R E L X I.

*Il parcourt l'Orléanois & le Blaisois.*

**L**ES bords de la Loire succéderent à ceux de la Seine , le point de vue le plus capable de consoler un voyageur qui quitte Paris. Ce ne sont de toutes parts que des colli-

nes & des prairies enchantées, où l'œil, de distance en distance, découvre des maisons de campagne & des villes séduisantes par leur position.

Après avoir passé par Etampes, ville toute en auberges, & d'une longueur qui ne finit point, Lucidor se vit insensiblement au milieu d'Orléans. Il espéroit y trouver cette urbanité que suppose le voisinage de Paris, mais il s'aperçut que le négoce y répand un air de rudesse dont l'étranger ne s'accommode pas ; & c'est ce que lui dirent les habitants même. Les gens d'esprit conviennent facilement de leurs défauts.

Il s'entretint avec quelques savants dont les connoissances n'étoient pas superficielles, (les Orléanois parlent volontiers) & il fut également satisfait du présidial & de l'école de droit. Quant au commerce, il s'y fait avec activité : plusieurs millionnaires en sont la preuve.

Quand on lui dit que la bibliothèque des Bénédictins étoit publique, il demanda pourquoi dans toutes les villes, ils ne rendoient pas le même service à la société, eux qui sont en possession d'avoir toujours parmi eux des hommes érudits.

La cathédrale, monument qui mérite l'attention des curieux, lui parut beaucoup moins belle au-dedans qu'à l'extérieur. Les ouvrages du dehors ont une noble délicatesse qui arrache l'admiration. L'honneur de finir ce pom-

peux édifice sembloit attendre M. De Jarente. C'est s'immortaliser que de couronner une pareille œuvre.

Le mail attira l'attention de notre philosophe : il est beau, quoiqu'inférieur à ce qu'en disent les Orléanois, un peu trop enthousiasmés de leur ville, qu'ils devroient au moins éclairer. La police n'y est pas vigilante ; les rues mêmes sont rarement balayées.

Le pont fut examiné comme le meilleur certificat à la louange des ingénieurs pour les ponts & chaussées : il expose aux yeux de tous les voyageurs leurs talents & leur savoir & fait connoître combien une pareille compagnie est utile dans l'état.

A l'aspect des jardins qui environnent Orléans, on croiroit que le pays mérite mieux que la Touraine d'être appelé le Jardin de la France ; mais c'est une chose contre laquelle l'usage a prescrit. On passe pour extraordinaire lorsqu'on heurte l'opinion.

Lucidor en traversant Cléry, n'oublia point le mausolée de Louis XI. Il vit ce monarque à genoux devant sa bonne Vierge chérie comme un suppliant qui demande pardon de ses meurtres, ou la permission d'en commettre de nouveaux ; car telle fut la manie de ce prince, aussi cruel que superstitieux, ainsi que nous le représentent toutes les histoires.

Blois, recommandable par sa situation, & encore plus par la politesse des habitants, sem

ble inviter les étrangers à s'y fixer. Le peuple est honnête, parle bien, & trouve dans son industrie le moyen de donner du prix à diverses bagatelles qui se vendent très-chèrement.

C'est dommage que le jeu, comme partout ailleurs, y détruise les sociétés, lui qui ne fut originairement institué que pour les entretenir. On ne s'y rassemble que pour avoir des cartes à la main ; & l'esprit qui dans cette ville y feroit si bien sa partie, y étant très-vif & très-naturel, n'a presque pas le temps d'y dire quelques mots.

Quelques personnes échappent au torrent de la coutume, & ce furent celles dont Lucidor fit sa compagnie. On passa le temps à discourir & à se promener sur les terrasses de l'évêché ; l'on y jouit de la plus belle vue : c'est le triomphe des yeux.

Le château, qui ne rappelle plus que des souvenirs consignés dans l'histoire, donna occasion de parler des Guise, de leur ambition, & de leur fin tragique. Les palais au bout de quelques siècles, ne servent qu'à prouver les révolutions de la fortune & les ravages du temps. Ils deviennent la demeure d'un concierge, & la retraite des hiboux.

On observa qu'une herbe aussi fine que la soie produisoit la crème du pays ; cette crème si délicieuse & si renommée. Rien n'échappe à l'œil d'un habile voyageur.

Il se répandit dans les environs, où il ren-

contra des personnages qui avoient mal lu ; & ce fut pour lui un supplice. Il y a des gens pour qui les meilleures lectures sont des poisons.

Les nouvelles manufactures d'Amboise, établies sous les auspices les plus favorables, pour l'entretien des troupes & pour le bien de l'état, ne purent qu'intéresser notre philosophe. Elles font renaître la ville, qui avoit besoin de ce secours.

C'est peut-être une des parties des plus importantes d'un gouvernement, que de savoir établir des manufactures à propos, soit pour le nombre, soit pour la position. Elles languissent si elles sont mal situées, & elles dépeuplent les campagnes & se nuisent réciproquement, si elles sont trop multipliées. L'esprit de combinaison est la boussole d'un état. Chantelou mérita les suffrages de Lucidor, comme un séjour fait pour être admiré.

## C H A P I T R E LXII.

*De la Touraine, du Vendomois, & du Chartrain.*

**T**OURS, cette ville qui ne répond nullement à la beauté de ses environs, a quelque chose de languissant : c'est, selon Le Tasse, un effet de la température de l'air & de la mollesse

lesse du sol. On ne s'y occupe même pas des moyens de relever un commerce prêt à tomber. Il n'y a pas dix maisons de quatre cents mille francs.

Cependant Lucidor admira les nombreuses plantations de mûriers, & il fit quelques connoissances avec des magistrats, & des négociants très-éclairés. Il jugea que des foires avec franchises ranimeroient à coup sûr le pays; & il en conféra avec des personnes qui goûtèrent son projet. Il en est des villes comme des particuliers, il faut leur donner des secousses lorsqu'elles tombent en paralysie.

„ L'émulation est ce qui nous manque,  
 „ lui dit un homme instruit; on aime ici la  
 „ table, & l'on néglige l'esprit, qui seroit propre à tout, si l'on avoit le courage de le cultiver. Le Tourangeau pour réussir, a besoin  
 „ d'être transplanté : du reste nous sommes  
 „ de braves gens, les familles vivent ici avec  
 „ beaucoup d'union; & si nos liaisons paroissent moins l'ouvrage du cœur que celui de  
 „ la bienséance, elles n'en sont que plus durables.

Notre voyageur reconnut que les mœurs se ressentoient effectivement de la douceur du climat; mais il observa qu'on donne gratuitement l'épithète de *rieurs* aux Tourangeaux, quoiqu'ils ne soient pas tristes, & qu'ils ne s'affectent pas beaucoup de l'esprit & des talents des étrangers; ils les reçoivent toujours poli-

ment. Dans la plupart des provinces on préfère un homme qui joue, à un homme qui fait : d'ailleurs le savoir est souvent un titre pour être plutôt craint que recherché.

Les femmes lui parurent très-aimables ; elles ont une modestie naturelle qui efface tout le fard.

Il fut étonné de ne trouver qu'un seul écrivain dans la classe des ecclésiastiques ; ils sont très-nombreux : mais il aima mieux les voir appliqués à remplir leur devoir, qu'à courir la carrière d'auteur. L'étude est souvent un obstacle à la régularité.

Son attention se fixa particulièrement sur l'église de St. Martin, monument respectable par son antiquité, mais qui n'est plus fréquenté comme autrefois. La dévotion s'altère en vieillissant.

Il prit plaisir à entendre les éloges qu'on donnoit à M. l'archevêque, (M. de Fleury) & à M. l'intendant, (M. du Cluzel) d'autant mieux qu'ils étoient le cri de la vérité. L'adulation n'y avoit pas la plus petite part.

Il se promena souvent avec délectation dans un cours que ses terrasses, ses arbres, sa longueur rendent charmant, mais c'est une belle solitude. On n'y vient que les dimanches, jours de toilettes & de repos.

Il visita l'abbaye de Marmoutier, dont l'édifice est un monstre d'architecture ; & après y avoir vu une belle église, une bibliothèque, un réfectoire immense, il s'en alla.



Il admira l'industrie des habitants, qui se fabriquerent des maisons dans le roc, & il s'appliqua à considérer les divers points de vue qui s'offrent de toutes parts, & qui forment les plus charmants payfages.

On construisoit alors un pont, qui semble être l'ouvrage de Pénélope; mais on sera dédommagé d'avoir attendu, par le bel effet qu'il produira. Il y a long-temps qu'il seroit fini, si la dépendance où l'on est d'un fleuve aussi capricieux que la Loire, ne retardoit pas les travaux.

Le Plessis-lès-Tours, qui n'est remarquable que pour avoir été la demeure de Louis XI, lui fournit bien des réflexions. Il la considéra comme un palais qui ne seroit pas aujourd'hui la maison d'un bourgeois. Les années écoulées depuis la mort de ce monarque, sont autant de degrés par lesquels le luxe est monté.

La maison des Minimes, qui fut tout-à-la-fois le berceau de leur ordre & le tombeau de leur fondateur, étant annexée au château du Plessis, Lucidor le parcourut sans y rien trouver d'intéressant.

Quoiqu'il eût le coloris & le bien-être de la santé, on vouloit absolument qu'il se fît saigner. Il est d'usage à Tours d'ouvrir la veine fréquemment; mais il faut des raisons pour persuader la Raison.

On lui proposa un voyage de Veret, château appartenant à M. le Duc d'Aiguillon,

& situé de la maniere la plus agréable. Il accepta la partie, charmé de voir un lieu célébré par Madame de Sévigné, & récemment embelli de ce que l'architecture a de plus noble & de plus gracieux. C'est là que l'abbé de Rancé forma le projet de réformer la Trappe.

Chenonceau ne pouvoit échapper à sa curiosité, ce château qu'un goût singulier mit à califourchon sur la riviere du Cher, & qui par cette position unique forme un point de vue surprenant. Il en examina le dedans & les contours avec une vraie satisfaction, mais plus content de le voir que de l'habiter.

Il trouva que la Touraine n'étoit agréable que du côté des rivières, (mais il y en a cinq considérables qui l'arrosent) & que les fruits, excepté la prune & l'alberge, n'y sont pas meilleurs que dans les autres pays. Il fut étonné de toutes les terres considérables dont cette province est décorée : on les compte par douzaines.

Quand on lui montra Richelieu, ce château si magnifique & si mal placé, il ne put s'empêcher de dire que c'étoit un diamant enseveli dans la boue. Il n'y a ni chemins ni rivières pour y arriver.

Il faut que son passage par Loches ait été très-rapide, car il le cite sans faire la moindre réflexion.

Il crut devoir visiter la petite ville de La Haye, comme un endroit célèbre par la nais-

sance de Descartes, mais qui ne donne aucune idée de la matiere subtile & des tourbillons que ce grand philosophe imagina. Après avoir vu la chambre où il naquit, & qui ne fut jamais une écurie, comme M. de Voltaire l'assure, à moins qu'on n'eût pour coutume autrefois de faire monter les chevaux au premier étage, il partit, & gagna le Vendomois par des chemins assez difficiles.

Vendôme, qu'on ne connoît plus que par une abbaye célèbre, & par un college distingué, ne lui parut point un séjour indifférent; mais la ville, quoique coupée par divers canaux, n'a pas une seule promenade, ce qui prouve la négligence des habitants. Il les trouva spirituels, & sur-tout les femmes, qui le charmerent par leur conversation. C'est dommage que la division aliene de temps en temps les esprits. La discorde est le péché mignon des petits endroits.

On jouoit à Chartres lorsqu'il y arriva, & il n'eut de ressources que dans le compte qu'il se fit rendre des antiquités du lieu, dont la cathédrale est la principale partie. Ses clochers seroient curieux, s'ils n'étoient point inégaux.

Il parcourut la Beauce, qui ne joint pas l'agréable à l'utile, & qui en qualité de mere nourriciere, l'emporte sur toutes les coquettes. Elle n'a nulle parure, nul aspect, mais elle donne du bled, & il y croît à merveille, sans

la nouvelle méthode de certains agriculteurs. Il voulut voir la bibliothèque dans un couvent où il coucha, & il y avoit sept mois qu'on en avoit perdu la clef.

Des routes de traverse lui servirent de chemin jusqu'à Rennes, & c'est là qu'il rencontra nombre de petites villes & de grands villages, où des femmes en mantelets d'indienne, en fontanges couleur de rose, en sabots, s'imaginent avoir des airs de Paris, & affectent un beau langage. La vanité est la mere des ridicules.

---

## C H A P I T R E   L X I I I .

*De la Bretagne, du Maine & de l'Anjou.*

**L**A Bretagne, quoiqu'unie à la France depuis long-temps, a encore quelques usages singuliers qui lui sont propres. C'est ce que jugea Lucidor dès le premier abord. On l'introduisit chez des personnes recommandables par leur franchise. Cette antique bonne foi qui a insensiblement disparu pour faire place au raffinement & à la supercherie, se retrouve encore parmi les Bretons. Cependant comme on ne peut avoir des vertus sans défaut, on les accuse d'être un peu trop vifs.

Le peuple lui parut avoir beaucoup d'at-

rachement à la religion, & cela peut venir de ce qu'il ne lit presque pas; car pour peu qu'on lise aujourd'hui, l'on se familiarise insensiblement avec de mauvais livres.

Il observa que la noblesse étoit ou trop pauvre ou trop riche, & que les fortunes médiocres parmi les gentilshommes, n'étoient pas aussi communes que par-tout ailleurs.

Il fut charmé du bon cœur des Bretons. Ils ne cessèrent de l'inviter à manger; il mit beaucoup moins leur table à contribution que leur esprit. Pour peu que la conversation s'anime, & qu'il soit question de quelque matière qui les intéresse, ils pensent fortement & s'expriment de même.

Les payfans lui parurent moins malheureux qu'ailleurs, & le peuple fort gai. C'est une sage politique que de savoir amuser le public.

Il trouva étrange que sous prétexte de laisser dormir la noblesse, les gentilshommes prissent des emplois incompatibles avec la condition; & il ne revint de sa surprise, qu'en pensant qu'ici-bas tout est convention.

Il eut voulu avoir des bras pour défricher ces vastes landes, où l'on n'apperçoit que du fable & des herbes inutiles : voilà, dit-il, un beau théâtre pour exercer le zèle des cultivateurs; mais la théorie est bien plus facile que la pratique. Il ne faut ni force, ni argent pour disserter autour d'un tapis.

Le temps qu'il passa à Rennes lui fournit

l'occasion de politiquer. On y est instruit, & l'on y recherche avec empressement un étranger qui fait raisonner, sans cependant rien perdre de la fierté. Il est fâcheux que l'air qu'on y respire ait une certaine fadeur dont tout le monde ne s'accommode pas : on en est dédommagé par la société.

Les négociants de Nantes ne voulurent point laisser partir Lucidor sans l'introduire dans la maison particulière où ils s'assemblent. On y lit, on y converse, on y joue, & c'est un lieu très-commode pour se mettre au courant de la littérature & des nouvelles. Il seroit à désirer que toutes les villes de commerce imitassent un pareil exemple, & surtout celui de faire honneur à leurs affaires. Nantes est une place des plus sûres du royaume.

Quoiqu'elle ne compose qu'un tout informe, ses différentes parties ont des beautés qui satisfont l'étranger. La Fosse est trop irrégulière pour pouvoir plaire aux connoisseurs. C'est une suite de maisons inégales, & dont les balcons sont presque toujours défigurés par le linge qu'on y étale. On diroit que c'est le quartier des Blanchisseuses. La police devroit y veiller.

On lui parla tant de fois des vents qui retardent les vaisseaux, ou qui les amènent, qu'il se croyoit dans la caverne d'Eole. C'est assez la conversation quotidienne des gens de mer.

Il vit Brest comme une ville très-remarquable par son port & par les officiers de marine qui s'y trouvent. Il goûta leur conversation, & après avoir admiré la salle de Spectacle, il partit pour se rendre à l'Orient.

Cette ville, qui ne date que de cinquante ans, a le mérite de la nouveauté ; mais outre que les maisons se ressentent dans l'intérieur d'avoir été fabriquées à la hâte, le monde qui les habite est de toutes les provinces, & par conséquent autant de génies divers. C'est une tour de Babel : il n'y a que l'amour de l'intérêt qui les unit.

Lucidor trouva une bonne société à Vannes, à Auvray (pays agréable lorsqu'on n'y passe que quelques jours,) à Quimper, à Morlaix, à Guingan, & de très beaux chemins pour y arriver. Il aima la franchise des Malouins, quoiqu'un peu brusques au premier abord.

Le Maine lui offrit des gens laborieux. Laval est une ville où un travail assidu donne aux habitants le droit de manger ; ils s'en acquittent au mieux, & leur esprit n'en est pas moins délié. C'est dommage que les hommes n'y vivent qu'entre eux, & que les femmes, si propres à la société, soient, pour ainsi dire, abandonnées. Il n'approuva point cette méthode qui tient aux mœurs gothiques ; & après en avoir dit son sentiment avec beaucoup d'honnêteté, il partit.

Des paysages assez tristes, semés de gentils-

hommes & de curés qui sont toujours en procès , lui servirent de perspectives jusqu'au Mans, ville haute & basse, mais intéressante par la bonne compagnie. Le langage ne répond point à l'esprit des habitants. Ils pensent vite , & parlent lentement. C'est chez eux une habitude de traîner les mots, ce qui révolte l'étranger.

Lucidor leur reprocha finement, comme à gens qui sont fins, qu'ils ne cultivoient les sciences qu'avec réserve , & qu'en cela ils étouffoient un germe qui les rendoit poètes, orateurs, physiciens. La paresse fait tous les jours avorter nombre de savants. L'esprit sert mal quand on a trop de confiance en lui. Au lieu de s'ouvrir une vaste carrière, il s'applique à des minuties, où il s'exerce aux dépens du prochain.

Quand il apprit que le Maine paie la dix-neuvieme partie des décimes du royaume, tant les bénéfices y sont considérables & multipliés, il s'écria : *gare la simonie* ; & il plaignit les pauvres curés qui n'ont que cinq cents livres, & qui se trouvent dans le voisinage de ceux dont le revenu se monte jusqu'à dix mille : il faudroit au moins une compensation. Cette disproportion est vraiment révoltante. Ne pourroit-on pas mettre des pensions sur les curés qui excèdent mille écus, comme on en met sur les évêchés ?

L'Anjou lui présenta un aspect beaucoup



plus riant que le Maine. Après avoir considéré La Fleche comme une ville en miniature, & son college comme une école mémorable par ses élèves, par ses bâtimens, & sur-tout par le bon ordre qui s'y observe, il se rendit à Saumur, qui, quoique du diocèse d'Angers, n'a ni la douceur, ni l'aménité des Angevins.

Il voulut voir les exercices des Carabiniers, & il en fut si satisfait, qu'il avoua que les troupes Françaises n'avoient rien à envier aux Prussiens. C'étoit l'ouvrage de M. le marquis de Poyanne, dont le zele & la sagacité méritent les plus grands éloges.

Le nouveau pont & les nouvelles casernes l'intéressèrent vivement. Il est des objets qu'on ne peut regarder avec indifférence.

On l'introduisit dans quelques maisons qui dépensent noblement, & c'est là qu'il dit n'avoir point vu de ville où les Muses fussent aussi mal logées qu'à Saumur. Le college fait peur.

La levée, ce chemin digne des Romains, qui cottoie la Loire depuis Orléans jusqu'à Angers, & que des maisons pompeuses de Bénédictins décorent de distance en distance, servit de promenade à notre voyageur. Bien différent de ces hommes frivoles qui se fuient, ainsi que les lieux où ils sont, il descendit souvent de voiture pour savourer le plaisir de la vue par la contemplation de mille objets divers. Il payoit les postillons pour aller lente-

ment, comme on les paie pour aller vite. C'est ainsi qu'on jouit du présent.

Angers le posséda plusieurs jours, & ce furent encore plus les bonnes façons des habitants que leur savoir, qui le retinrent. Il assista à une séance d'académie, où l'on fit un effort pour le contenter. On se défia qu'il avoit le goût sûr, & l'on ne se trompoit pas.

Il ne manque aux Angevins que d'être excités. Ils sont naturellement mous, mais cela est racheté par une urbanité qui charme les voyageurs, & sur-tout depuis qu'ils ont pris l'habitude de donner plus souvent à manger. Les repas, lorsqu'on en bannit le cérémonial & l'apprêt, sont le meilleur lien de la société.

On lui fit voir l'église de S. Maurice, il la trouva trop vaste pour une chapelle, trop petite pour une cathédrale, mais très-belle & très-ornée; quoiqu'il seroit à propos d'ôter la grille qui offusque le sanctuaire, & d'y mettre simplement une balustrade. Il n'est pas facile de persuader un chapitre.

Le manège, malgré la beauté de ses bâtimens, n'avoit plus son ancien éclat. Les Anglois n'y venoient qu'en petite quantité. Il en est d'eux comme des hirondelles : moins il y en a dans un endroit, & moins il en arrive.

Il engagea la ville à finir le college; ce seroit un des plus beaux édifices du royaume, selon le plan qu'on en a tracé; mais on est

généralement plus curieux de bien loger les chevaux, que de bien gîter les mûses.

Il fallut absolument qu'il vînt aux assemblées où l'on joue petit jeu, & où l'on collationne amplement. Ce fut une profusion de fruits & de gâteaux, comme si l'on ne devoit point souper. Il est bon de tenir par quelque chose au vieux temps; la mode n'a que trop usurpé de terrain.

Les écoles de médecine & de droit lui parurent bien composées. On y formoit des écoliers qui valoient des maîtres, quoique l'amour du plaisir & du jeu laissât en arriere un grand nombre d'étudiants. Il n'approuva point leur passion pour les armes. Outre que cela rend brétailleur, cela n'est point de leur métier.

Il lui sembla que les églises étoient trop entassées. Pour avoir bien des temples, on n'en est pas plus dévot, & sur-tout dans une ville où le sexe naturellement joli n'inspire pas l'amour de la dévotion.

## CHAPITRE LXIV.

### *Du Poitou & du Berry.*

**M**AUVAIS chemins, mauvais gîtes, mais bonne chere, bonnes gens, voilà ce qu'on trouve dans le Poitou.

Poitiers, à titre de capitale, possède des personnes lettrées, & la société parmi les nobles y est excellente.

Cette ville n'avoit plus l'avantage d'être un pays de cocagne. Le luxe a par-tout renchéri les denrées.

On lui proposa beaucoup de parties de chasse. C'est le goût de la province, & qui malheureusement n'est point assez modéré. Il fit rencontre d'un petit-maître, qui après l'avoir écouté, crut se faire beaucoup d'honneur, en publiant que Lucidor n'avoit pas le sens commun. Des gens déraisonnables détestent la Raison.

La promenade de Poitiers vaut mieux que toute la ville; elle est réellement magnifique, sans cependant approcher des Thuilleries, comme le prétendent les habitants. Il n'y aperçut que quelques personnes dispersées çà & là, qui avoient l'air de ces ombres errantes dont parle Virgile au sixième livre de son *Enéide*.

Loudun fixa l'attention de Lucidor; & autant qu'il put en juger, il lui sembla que Rabelais avoit outré les choses, lorsqu'il dit *que le diable en montrant au fils de Dieu tous les royaumes du monde, s'étoit réservé comme son domaine, Châtelleraut, Chinon, Domfront, & sur-tout Loudun.*

Si le Poitou n'avoit pas d'écrivains, il avoit en revanche beaucoup de braves militaires. Il

faute dans un royaume des gens d'épée. La société de Luçon étoit un commerce de bonne chère & de jeu, qu'on ne peut se procurer qu'en plongeant dans la boue. La grosse gaieté qui subsiste encore parmi les Poitevins, est la preuve d'un bon caractère. Les ris ne sont apprêtés que parce qu'il n'y a plus ni franchise, ni cordialité.

Niort est sur-tout agréable pour ceux qui aiment les foires & les marchés, & Châtelleraut pour les couteliers.

Le Berry, quoiqu'au centre de la France, lui parut un désert. La ville même de Bourges n'a presque pas d'habitants. On n'y rencontre personne; & pour peu qu'un étranger y séjourne, on le croit exilé.

L'université rassemble quelques étudiants, mais en si petite quantité, qu'elle paroît garder l'*incognito*. Cependant les professeurs sont habiles, & il prit plaisir à les écouter.

Quelques assemblées qu'il fréquenta étoient au bain-marie. Elles ne sont point assez nombreuses pour exciter l'émulation, mais un *ouisk* supplée à tout.

Il ne manque à la cathédrale, la plus belle du royaume, que la suppression du jubé. Dans des villes dépeuplées, la routine fait loi. On n'a pas le courage de rien changer, quoiqu'on ait eu celui de détruire une sainte Chapelle que sa beauté devoit conserver. Issoudun, Château-roux, & même Le Blanc, lui procure-

rent de la société. On y débite de vieilles nouvelles.

Les campagnes n'offrirent rien que de triste aux yeux de notre voyageur. Il ne vit même pas des chemins si nécessaires pour raviver un pays; il en conclut que la France a trop de villes, & que la campagne resteroit inculte s'il falloit les ranimer.

Il passa dans quelques endroits où les conversations le firent beaucoup souffrir. C'étoit des enfilades de phrases qui ne finissoient pas. Des sots de bonne foi sont encore plus supportables, que des ignorants qui prétendent être instruits.

## C H A P I T R E L X V.

### *De la Marche & du Limousin.*

C'EST dommage qu'on ne connoisse la Marche que par les tapisseries d'Aubusson. Il semble que l'esprit y soit entouré d'épines, & qu'il ne puisse percer.

On fit des questions à Lucidor, qui prouvoient qu'on n'étoit curieux ni de littérature, ni de nouvelles.

Gueret, comme capitale, déploya quelques connoissances dont il fut satisfait. Toutes les villes ne sauroient être au même niveau. Les

petites n'ont ni la ressource des livres, ni celle de la conversation. Si l'on n'y joue, on s'y entretient à coup sûr de la voisine & du voisin. Il ne fit que dîner au Dorat, mais ce fut avec deux hommes très-instruits, & dont il a conservé le souvenir.

Limoges lui fit voir des habitants industrieux. Le commerce y a beaucoup d'activité, mais les sciences y paroissent en quelque sorte étrangères. On ne les recherche point, & heureusement le bon sens y supplée. Des gens raisonnables valent quelquefois mieux que des savants. La probité rend Limoges une place sûre. Une banqueroute y est un phénomène.

Lucidor se répandit dans les campagnes, & il y trouva beaucoup de cordialité. Si les gentilshommes Limousins étoient moins enfoncés dans les terres, ils pourroient cultiver les lettres. L'esprit n'est à portée de s'enrichir, que dans le voisinage de la mer ou des fleuves. Il lui faut des correspondances & des communications.

On lui parla beaucoup des détails de la campagne. Il fallut voir tous les chevaux de la province, & on ne lui fit pas grace d'un poulain; heureusement qu'ils sont beaux. D'ailleurs, la Raison fait s'accommoder aux usages, aux temps & aux lieux.

Brive-la-gaillarde, qui n'a rien de gaillard, le reçut comme tout le monde; & Tulles le

jugea un homme extraordinaire. Mais ce qui réjouit Lucidor, fut de prendre sur le fait nombre d'officiers élégants, qui dans les garnisons ne trouvent ni société, ni ville à leur gré, & qui pendant leur semestre, habitoient d'honnêtes chaumieres décorées du nom de châteaux. Alors il falloit se contenter d'un triste gîte, d'un dîner extrêmement frugal; suivre les payfans dans leurs travaux, & n'avoir souvent pour toute perspective que des sœurs bien laides ou bien rustiques. Ajoutez à cela que c'est presque toujours la fête des lampes; on n'y brûloit que de l'huile qui empest.

Le pays d'Aunis, rempli de militaires & d'Américains, ne fut qu'un lieu de passage pour notre philosophe. Il s'arrêta cependant à la Rochelle, où il vit quelques académiciens dont il fut satisfait. Il évita Rochefort, comme un pays mal-sain. La Raison n'est point esclave de la santé, mais elle en est la tutrice.

---

## C H A P I T R E LXVI.

*De l'Angoumois, du Périgord & de la Saintonge.*

**I**L ne fut pas long-temps sans s'appercevoir qu'Angoulême étoit le pays de la bonne chere. C'étoit une succession de repas qui ne



finissoient point, ou plutôt une manufacture d'indigestions.

L'estomac est certainement le tombeau de l'imagination, lorsqu'on lui donne une nourriture trop succulente ou trop forte, & néanmoins l'esprit perçoit en dépit des aliments.

Quant aux mœurs, il les trouva douces. Les hommes de table sont rarement méchants, à moins que le vin ne se mêle de la partie; mais graces au ciel on ne boit plus, quoiqu'il soit constant que la franchise y a perdu.

Angoulême fêta beaucoup notre philosophe. On aime les étrangers, & même pour lui plaire on joua moins, & on le mit en société avec quelques personnes d'un esprit orné.

Périgueux ne fit pas moins bien les choses. Cette ville rassembla ce qu'elle a de plus instruit & de plus lettré parmi les habitants, & cela passoit la douzaine.

La noblesse du pays, très-ancienne & fort empressée à s'avancer, vint le visiter. On tira des coffres de vieux habits galonnés, & c'est alors qu'on parla de vieilles guerres & du bon vin. Il n'y a qu'un pédant qui eût pu s'en fâcher.

Saintes se signala par son bon cœur. Les saintongeois sont généreux, & à cette rare vertu ils joignent la sagacité. On n'habite pas l'antichambre de la Gascogne sans avoir de l'esprit. Il leur manque un certain goût, dans le choix des études.

## C H A P I T R E   L X V I I .

*De la Guienne & de la Gascogne.*

**L**UCIDOR eut resté plus long-temps à Bordeaux, séjour ravissant par ses promenades & par sa position, si on lui eût moins parlé de spectacles & de jeux. On ne l'aborda qu'avec des cartes ou des dez, excepté chez ces personnes sages qui connoissent le prix du temps, & qui ne s'amusent que pour se délasser.

Tels sont plusieurs magistrats célèbres, plusieurs négociants éclairés dont il fit sa société. Il les trouva autant instruits que spirituels : ce qui n'est pas ordinaire dans la Guienne, où l'on néglige assez volontiers l'étude, sous prétexte qu'il suffit d'avoir de l'esprit.

Cependant l'ame s'appauvrit insensiblement, lorsqu'on n'a pas soin de la nourrir. Ce fut la réflexion de l'inconnu, mais tout le monde ne l'écouta pas. Il y eut même deux petits-mâtres qui le persifflèrent : ils étoient savants, ils avoient lu *Candide*. Quant à la jeunesse de Bordeaux, Lucidor la jugea très-aimable & très-spirituelle.

Les embellissements de la ville lui prouverent ce que peut un intendant zélé. M. de

Tourny donna une nouvelle existence à Bourdeaux. On y bénit sa mémoire , reconnoissance qui lui est justement due.

La vue du port ne pouvoit rassasier notre voyageur. C'est celle de Constantinople en abrégé.

Il fut très-content de l'activité des négociants , quoiqu'il eût désiré moins d'amour pour les plaisirs & pour le luxe. Une ville commerçante doit redouter le faste & la volupté. Les meilleures fortunes ne tiennent à rien , lorsqu'on ne sait pas se resserrer dans de justes bornes.

Il vit nombre d'Américains qui dépensent sans retenue , dans l'espoir de repasser aux Isles pour y réparer leurs pertes. C'est assez leur usage , au point que le moment de leur retour est ordinairement celui où ils n'ont plus d'argent.

Les libraires qu'il voulut connoître étoient éclairés , & avoient des magasins considérables.

Dans les grandes villes , il y a des liseurs de toute espece ; mais là comme ailleurs , le frivole l'emporte sur le solide. Il se fit lire quelques morceaux de la nouvelle histoire de la Guienne , par dom de Vienne , de la congrégation de S. Maur , & il lui en témoigna sa satisfaction.

Il présuma qu'il n'étoit pas flatteur pour les femmes qui tiennent un rang distingué , de se voir au spectacle , en quelque sorte effacées par

des filles entretenues qui affichent la magnificence, & qu'on montre au doigt. Les gens raisonnables en murmuroient, les petits-mâtres en rioient, mais l'usage avoit prévalu. La coutume est un terrible tyran.

Il partit pour Agen, il y trouva un génie propre au commerce & à la société. Il passa par Villeneuve, où il ne vit que des échantillons de savoir & d'esprit; par Cahors, pays où l'on n'est riche qu'en propos. Il s'arrêta à Condom, qu'il nomma l'aréopage de la Gascogne; il vint ensuite à Bayonne, séjour semillant par la vivacité des esprits, après avoir parcouru Saint-Séver Cap, Dax, & plusieurs autres endroits sur le même ton, où il observa qu'au-lieu de se jalouser on s'exaltoit réciproquement, & qu'on avoit beaucoup d'ambition. Les Gascons aiment à se faire valoir, non par la dépense, mais par le babil.

„ *Sandis*, en nous voyant, lui dit un d'en-  
„ tr'eux, vous appercevez des hommes qui  
„ veulent faire feu ou par la gloire ou par l'es-  
„ prit. Notre ame est une pierre à fusil que  
„ nous battons sans cesse pour nous mettre  
„ en lumiere. La vie est malheureuse, quand  
„ on ne fait pas la faire briller. Il faut dans  
„ ce monde de la fortune ou de l'industrie  
„ ou tout au moins du caquet. Nous plaignons  
„ un homme qui n'éblouit personne. J'aime-  
„ rois mieux n'être qu'un ver-luisant, que de  
„ rester dans l'obscurité. Nous sortons prompt-

„ tement de notre province, quand le castel  
„ de notre pere n'a point assez de splendeur.  
„ Nous aimons l'esprit par extraits. On  
„ est toujours agréable lorsqu'on ne fait qu'ef-  
„ fleurer. Nous attrapons notre savoir à la vo-  
„ lée, la poudre s'enflamme, le coup part,  
„ & la victoire est à nous. Aussi quand il est  
„ question de bel-esprit, nous payons tou-  
„ jours argent comptant : il y en a parmi nous  
„ qui ne connurent jamais d'autre monnoie.  
„ Au bout du compte une saillie vaut bien  
„ un écu.

„ On nous apprend dès notre enfance les  
„ bons mots & les tours d'esprit qui avance-  
„ rent nos compatriotes : c'est un aiguillon  
„ qui nous stimule. Il faut que notre imagi-  
„ nation nous fournisse des ressources ou des  
„ excuses valables, sans cela nous nous brouil-  
„ lons bientôt avec elle.

Lucidor s'amusa beaucoup de ce propos.  
Il ne rencontroit pas de Gascons qu'il ne  
les interrogeât, & toujours ils se donnoient  
pour des cadets. Il faut que tous les aînés se  
soient perdus, disoit-il, ou qu'ils n'osent se  
déclarer tels, vu la modicité de leurs reve-  
nus. La vanité ne sympathise point avec la  
sincérité.



## CHAPITRE LXVIII.

*Du Béarn & du Roussillon.*

**L**E souvenir d'Henri IV conduisit Lucidor dans le Béarnois. Charmé de voir le berceau d'un prince qui fit tant d'honneur à la Raison, il colla ses lèvres sur les murs du château où il naquit. Il voulut par-là nous apprendre combien les grands hommes doivent nous être précieux.

Il fouilla dans tous les endroits propres à lui donner quelques notions sur ce monarque si chéri ; & ce fut à Nay , petite ville , qu'il apprit qu'Henri IV, étant encore tout jeune, prenoit plaisir à se piquer les doigts & à se faire saigner, pour s'accoutumer, disoit-il, aux combats que le sort lui destinoit. Les grands hommes s'annoncent ordinairement dès leur enfance.

Lucidor à ce récit se sentoit transporté. Le génie Béarnois lui plut singulièrement. Il est mêlé d'une franchise & d'une valeur qui relèvent l'humanité.

Il s'arrêta quelques jours à Pau sans s'en appercevoir. Une aimable société lui fit oublier les instants. Des petits-mâtres n'imaginoient pas qu'on pût trouver quelqu'agrément

ment à deux cents lieues de Paris ; mais la Raison n'a ni leur goût ni leurs yeux. Il trouva dans le Navarrois des gens qui ne marchent qu'en dansant, & qui ne respirent que la gaieté.

Le Roussillon a l'inconvénient des frontières : c'est un mélange bizarre de François & d'Espagnols. On l'accueillit avec fierté. Les politesses du pays ont quelque chose d'impérieux. Il voulut inspirer aux habitants plus d'application à l'étude , & il partit sans les avoir persuadés ; ce qui lui fit d'autant plus de peine , qu'à Perpignan il y a beaucoup d'esprit.

Il admira souvent les Pyrénées , ces monts orgueilleux dont la cîme se perd dans les nues. Leur aspect fait naître des réflexions sur la création du monde & sur sa conservation. Il se promenoit avec une espece de volupté au milieu des ombres qu'ils répandent & des torrents qui sortent de leur sein. Le spectacle de la nature est le plus intéressant pour la Raison.

---

## CHAPITRE LXIX.

### *Du Languedoc.*

CETTE province ne pouvoit échapper à la curiosité de notre voyageur. Elle fut toujours le pays des lettres , & elle s'est toujours glorifiée d'avoir des savants.

Toulouse l'intéressa vivement : il y trouva des hommes, en dépit du luxe & des plaisirs ; mais ils lui avouèrent que leur ville n'étoit plus reconnoissable depuis qu'on avoit quitté la simplicité. On se privoit même de la nourriture pour porter des habits brodés, & pour fournir à des jeux ruineux. Comme si la grandeur pouvoit sympathiser avec une aussi ridicule économie.

On donnoit outre cela dans le bel-esprit, & bien des personnes se contentoient d'être savantes par extraits. Tel est le service qu'ont rendu les dictionnaires & les brochures du temps ; on juge sans appel lorsqu'on les a lus.

Chacun voulut voir l'aimable étranger ; mais excepté chez ceux qui représentent, on ne l'invita point à manger. Dès qu'on se met à table, les maisons se ferment hermétiquement. Deux estomachs ne suffiroient pas dans la Touraine & dans l'Angoumois, & c'en est trop d'un dans le Languedoc. L'appétit se règle sur la coutume du pays.

On eût bien souhaité que Lucidor jouât, mais outre qu'il n'aimoit pas à perdre son temps, il craignit qu'on ne fût trop habile pour lui. La timidité est quelquefois prudence.

Les femmes ont une vivacité de langue & d'esprit qu'on ne se lasse point d'admirer. Elles sont même plus instruites qu'ailleurs, & heureusement elles ne jouent point le rôle de savantes.



Le parlement, l'université, l'académie captiverent son attention. Les mœurs, l'esprit, l'accent, le pays lui-même lui parurent fort agréables; on y met tout au superlatif.

On lui montra quelques édifices, & surtout l'hôtel-de-ville, comme des monuments très-curieux, & il les admira.

Il trouva des dévotes qui prenoient des à-comptes sur le bonheur de l'autre vie, par leur attention à se procurer ce qu'il y avoit de plus commode & de plus délicat.

Il s'aperçut que le capitoulat faisoit tomber le commerce; que Toulouse en conséquence étoit presqu'un beau désert. Toutes les villes ne sauroient être marchandes: elles se nuiroient réciproquement.

Sa promenade quotidienne étoit sur les bords du canal: il mérite les regards d'un voyageur. Là il se rappelloit les grands hommes qui illustrerent le siècle de Louis XIV, & les chef-d'œuvres qui sortirent de leurs mains, & il en conclut qu'ils furent profonds, & que nous sommes fémillants.

Il se fit rendre compte, selon sa maxime, de la coutume qui étoit en vigueur, & il dit à ce sujet qu'un même royaume ne devoit avoir qu'un même code, & qu'il ne pouvoit concevoir qu'en passant d'une province à l'autre, on trouvât différentes manieres de s'établir, de tester & d'hériter. La nature est par tout réglée par les mêmes loix, pourquoi ne pas l'imiter?

On lui présenta des vers faits en son honneur ; les Toulousains s'appliquent volontiers à la poésie , & il les loua encore plus qu'il n'étoit loué , parce qu'ils étoient bons. La Raison ne connoît point la fausse modestie.

Son séjour à Montauban , ville charmante par sa position , lui procura la société de plusieurs personnes fort aimables. Il goûta beaucoup leur conversation , & il ne partit qu'à regret pour se rendre à Béziers.

Il passa par Nailloux , où le hazard lui fit rencontrer un jeune homme bien né , intéressant par sa figure & par sa douceur , mais tourmenté par de vives passions. Il entra dans son cœur , il compatit à sa situation , il lui donna les avis les plus tendres & les plus lumineux , & il vint à bout d'en faire un sage. Quand on veut rendre des conseils efficaces , il faut parler comme la Raison. L'humeur ou la dureté irrite au lieu de corriger.

Béziers , perché sur une éminence comme un oiseau sur un arbre , est admirable pour ceux qui aiment la bonne chère & le bon air. Aussi ne s'y arrêta-t-il que pour y respirer & pour y souper.

La réputation de Montpellier lui parut bien méritée : il y trouva de l'esprit , de la société , mais un goût trop décidé pour le plaisir. Les passions y bouillonnent comme le sang , & ce n'est pas un petit mérite que de savoir les calmer.

La Faculté de médecine le régala de theses & d'ouvrages dignes de l'approbation de Boerhaave. On étudioit avec ferveur, & l'on ne donnoit rien ni à l'imagination, ni au hazard; mais la mort n'en ira pas moins son train.

La terre couverte d'oliviers incapables de répandre de l'ombre & de réjouir la vue, le convainquit qu'on louoit avec trop d'enthousiasme les campagnes du Languedoc, & qu'elles ne peuvent se comparer ni à la Touraine, ni à l'Orléanois, mais il ne voulut point disputer. Tant pis pour ceux qui ne sont pas de son avis.

Il vit Narbonne, Carcassonne, petites villes en elles-mêmes; mais que l'esprit des habitants fait étendre. Il en vit d'autres où il sembloit qu'une génération s'étoit perdue. Il n'y avoit que des enfants & des vieux; pas la moindre personne d'un âge intermédiaire.

Il passa à Nîmes, ville célèbre par son amphithéâtre, ouvrage des Romains, qui malgré le laps des temps s'est assez bien conservé. Il joua par complaisance, chose nécessaire pour se trouver à table avec les Languedociens.

Il fit connoissance avec des gens d'esprit, le pays n'en manque pas; ils ne furent pas toujours du même avis. Il y a loin du bon sens au bel-esprit.

Plusieurs femmes furent l'intéresser: elles ont des manieres aisées, une conversation vi-

ve , de la lecture proportionnement à leur état.

Le commerce soutient la ville. L'on y fabrique d'assez mauvais bas , & l'on en a le débit , parce qu'ils sont à un prix très-modique , & parce qu'on ne veut pas se persuader que la bonne marchandise n'est jamais chere.

Il traversa les Cevennes comme un pays où l'on ne s'arrête pas volontiers , & où le fanatisme , l'ennemi déclaré de la raison , donne tant de scenes aussi ridicules que sanglantes ; & il parcourut le Rouergue : il y fut fêté par des gens d'esprit , & sur-tout à Rhodès , où régne un génie gascon.

---

## C H A P I T R E LXX.

### *De l'Auvergne.*

**L**UCIDOR n'avoit jamais tant entendu parler de noblesse que depuis qu'il fut dans cette province. Il étoit assailli de gentilshommes dont les noms se terminent en *ac* , & qui avoient effectivement une grande antiquité , quoiqu'on ne fût pas obligé de croire tout ce qu'ils diroient à ce sujet ; car il eût fallu les supposer de ces siècles dont on ne fait presque rien. C'est la marote de presque tous les gentilshommes qui habitent la campagne. Ils ont des généalogies que personne ne connoît.

Quoi qu'il en soit, la noblesse en Auvergne est une des meilleures du royaume ; mais Lucidor qui préféra toujours les savants aux nobles, eût désiré plus de savoir & moins d'ancienneté. L'homme instruit existe par lui-même ; celui qui n'a que de la condition, ne vit que dans ses aïeux.

Des invitations continuellement répétées le conduisirent de châteaux en châteaux, où on l'accabla de bonne chère & de propos qui manifestoient un bon cœur, mais qui n'avoient rien de la délicatesse du siècle. On s'amuse dans certaines campagnes d'Auvergne comme au temps de François I ; & quelque chose qu'on dise, cela vaut peut-être mieux que notre raffinement. C'est ainsi qu'en jugea Lucidor, lui qui n'aime ni l'esprit frêlé, ni les manières apprêtées.

La vue de ces différents châteaux, lui fit imaginer qu'un dictionnaire qui nous donneroit le détail de tous ceux qui existent en France, avec des notes relatives à leur origine, & aux événements dont ils ont été le théâtre, seroit très-intéressant, & même nécessaire ; il faudroit qu'un tel ouvrage fût autorisé par le gouvernement, & que ceux qui seroient commis pour l'exécuter, eussent des ordres par écrit, ainsi que des appointements. Alors chaque seigneur leur ouvreroit ses archives, & l'ouvrage se feroit avec succès.

Clermont ne fut point un séjour incommode

pour notre philosophe : il s'y trouva fort à son aise. On y rencontre des hommes d'un esprit profond, & dont les connoissances n'ont rien de superficiel. Il observa qu'ils abondoient un peu trop dans leur sens. C'est l'usage du pays.

On lui demanda souvent s'il étoit noble ; & même comme il ne brilloit pas du côté des habits, on l'eût presque soupçonné d'être aventurier. La plupart des hommes veulent être éblouis. Cependant sa prudence & ses lumieres lui servirent de passeport.

Les grandes assemblées le reçurent par un esprit de curiosité, & finirent par l'admirer.

On lui donna quelques grands dîners, qui ne se passerent pas seulement à manger ; on y discourut sur des matieres graves ; c'étoit son élément.

Riom eut pour lui beaucoup d'attraits. Le présidial vaut un parlement, si l'on en juge par la science de ceux qui le composent. On y voit briller les plus habiles avocats.

S. Flour lui parut une ville assez triste. Malgré la rigueur du froid qui s'y fait vivement sentir, à peine y connoît-on l'usage des cheminées. On y donne quittance du bel esprit en faveur du bon sens, ce qui ne lui déplut pas.

La Limagne le ravit, cette contrée aussi agréable que fertile, où l'on trouve les payfans les plus industrieux ; c'est dommage qu'ils

soient obstinés, mais c'est un tribut qu'il faut payer au sol ou au climat.

---

## C H A P I T R E LXXI.

### *Du Bourbonnois & de la Bourgogne.*

**M**OULINS captive les étrangers par ses promenades & par sa société. On y reçut Lucidor avec plaisir, tandis que dans quelques autres petites villes du canton, où l'on ne connoît de lecture que celle du calendrier, d'occupation que le jeu, on ne le regarda presque pas.

Il apprit en passant par Dun-le-Roi, que le peuple y étoit autrefois superstitieux, qu'on y croyoit beaucoup aux revenants; mais que depuis que le bailli rendit une ordonnance qui défendoit aux esprits d'entrer dans la ville, la sentence fut si bien exécutée, qu'on n'en entendit plus parler.

Il traversa le Nivernois, pays agréable par sa position; & il observa qu'à Nevers on estimoit les gens lettrés.

Dijon, séjour très-riant par lui-même, & où pour être bien reçu, il ne faudroit se produire qu'avec du faste & des titres, accueillit cependant notre philosophe avec une sorte de

distinction. On lui fit grace de la parure, en faveur de son air noble & gracieux. La manière de s'annoncer vaut souvent mieux qu'une recommandation. Il y a toujours de la ressource chez les gens d'esprit. Les Dijonnois sont spirituels; & si on les accuse d'être orgueilleux, c'est parce qu'ils ont de la dignité.

On l'entretint de tous les ouvrages qui paroissent. On les connoissoit, & l'on savoit en juger, mais on y aimoit un peu trop les livres frivoles. La mode ne devoit jamais régler le sort d'un ouvrage.

L'académie lui fit connoître des hommes instruits, & dont la conversation avoit quelque chose de séduisant. Il lut quelques discours de réception, & il y trouva trop d'esprit. Ces sortes d'ouvrages n'ont ordinairement qu'un succès éphémère, & c'est assez tout l'honneur qu'ils méritent; car ils éblouissent, & n'apprennent rien.

Les femmes vouloient toujours avoir Lucidor dans leur société, aux risques de moins jouer. Elles ont assez d'esprit pour avoir deviné que son voyage deviendroit public, & qu'on y citeroit Dijon. Quelques agréables le prirent pour un imbécille, & il s'en amusa.

C'est dommage que cette ville n'ait qu'un filet d'eau, & que le mail soit trop éloigné. Quelques méchants taxent les habitants de malignité; mais ici les accusateurs valent moins que les accusés. D'ailleurs il est diffi-



cile d'avoir un esprit vif, sans être un peu mordant.

Lucidor vit Cîteaux, abbaye célèbre, où l'abbé vit presque en souverain.

Les meilleurs vins du pays furent inutilement prodigués en faveur de l'aimable étranger; il ne fit qu'y goûter. C'est un nectar qui inspire les plus heureuses saillies. M. Pyrrhon se trouva bien d'en avoir bu.

Autun ne posséda Lucidor qu'un seul jour, & il le passa avec des gens d'esprit qui lui parlerent d'une manière analogue à sa façon de penser. C'est là qu'il donna une leçon honnête à deux moines, qui ne daignerent pas lui rendre son salut. La vanité est le comble du ridicule chez des gens qui font profession d'humilité.

Langres lui auroit plu, sans le jeu qui en fait la principale occupation. Les sociétés n'y connoissent guere d'autres passe-temps.

Il vit Beaune, qu'on affuble à tort de toutes les inepties, & il se rendit à Châlons-sur-Saone, par un chemin qui lui rappella tous ceux qu'on fait en France, & qui sont autant de monuments qui immortalisent le regne de Louis XV.

Les promenades de Châlons lui parurent ravissantes; elles le sont en effet. Il s'en faut bien que la ville y réponde; mais elle a des habitants honnêtes, qui font aux étrangers le plus gracieux accueil. S'ils ne les entretiennent

ment pas favamment, ils les en dédommagent par leur bon cœur. Ils fêterent Lucidor, & ne vouloient point le laisser partir. Ils le prirent pour un bonhomme dont la franchise leur plaisoit. La Raison bien différente du bel esprit, n'affiche point ce qu'elle fait.

Mâcon, lorsqu'il y passa, étoit concentré dans une salle de bal. Il ne voulut point distraire les habitants d'une si importante occupation. Il apprit seulement qu'ils lisoient par fois pour être au courant de la littérature, & qu'il y avoit des gens d'un esprit orné. La campagne étoit remplie de payannes aussi propres que gentilles, qui rappelloient les bergeres des Romans.

Il vouloit aller à Bourg-en-Bresse, on l'en détourna ; & cependant il s'y rendit, & y trouva bonne société. La Raison bien différente des grands, voit les choses par elle-même, & ne se décide point sur la prévention. Il goûta beaucoup un auteur dont les gens du pays ne faisoient pas grand cas. C'est le sort des écrivains ; ils ne sont pour l'ordinaire estimés que là où ils ne sont pas. Ce qu'on voit tous les jours ne paroît plus merveilleux.

Il n'oublia point de visiter l'église des Cordeliers, qui renferme des mausolées de la maison de Savoye en beau marbre, & une horloge antique qui met un siècle à faire tourner une roue.

Il voulut visiter la ville de Trévoux, plus

fameuse par le journal qui porte son nom, que par ce qu'elle est en elle-même : aussi n'aperçut-il que l'ombre d'une cité. Dombes avoit quelques habitants dont la conversation l'intéressa ; mais les petits endroits sont des entraves pour le savoir. On s'y néglige malgré soi ; & ce qu'il y a de pire , c'est que souvent on n'en veut pas convenir. Boileau disoit qu'il en étoit des petites villes comme des petites personnes, qui ont ordinairement beaucoup de vanité.

---

## CHAPITRE LXXII.

### *De la Franche-Comté.*

**I**L observa que les Franch-Comtois se font volontiers moines ou soldats : chose d'autant plus surprenante, qu'ils n'aiment pas l'assujettissement. Leur esprit vague ne s'applique pas facilement aux sciences, quoiqu'il en soit très-susceptible, principalement sur les montagnes, mais le cœur en est bon. Il l'éprouva dans toutes les villes qu'il parcourut. Il y trouva des personnes obligeantes, sans apprêt comme sans duplicité. La candeur est d'autant plus admirable, qu'elle est bien rare.

Besançon l'intéressa par ses fortifications ; & encore plus par sa société. Les militaires

augmentent la bonne compagnie, & l'on est assuré d'y trouver des femmes très-aimables, & des hommes fort instruits. Il eut avec eux quelques entretiens sur les sciences, mais coupés par le jeu : il est nécessaire, lorsqu'il n'est pas poussé trop loin. Il met à l'aise ceux qui ne savent pas converser, ou qui ne veulent pas se donner la peine de parler. Tout ce qui lie la langue, peut passer pour un bien.

On s'empara de lui comme d'un personnage qu'il étoit bon d'écouter. On dit de très-excellentes choses, & il seroit à souhaiter que nous les eussions.

Il trouva plusieurs personnes qui se contentoient d'exister. L'émulation n'est pas ce qui tourmente les Franks-Comtois. Si l'on excepte Dole, Salins, Gray, Poligny, Lons-le-Saunier, on ne connoît la littérature & les sciences que par quelques journaux qui ont l'air de s'être égarés. Les vivres sont à bon marché, & l'on en profite, sans se mettre en peine de l'administration du vaste univers.

Le hazard conduisit notre philosophe dans une maison de Cénobites. On ne lui parla ni de livres, ni de nouvelles, mais on lui fit faire une chère excellente. Il y a des gens qui donneroient toutes les gazettes, & même toutes les bibliothèques, pour un bon dîner. On trouve cependant des bibliothèques bien garnies dans presque tous ces monastères.

---

## CHAPITRE LXXIII.

### *Du Lyonnais.*

**V**ILLEFRANCHE, toute petite qu'elle est, ne fut point un objet indifférent aux yeux de Lucidor. Il y connoissoit depuis du temps des hommes estimables par leurs talents, & il les vit avec plaisir. Ils lui parlèrent de leur académie, qui se soutient toujours avec distinction, mais qui ne peut avoir cette ferveur qu'inspire le grand nombre. L'engourdissement semble être le partage des petites villes; il faut à l'ame des spectacles qui la remuent.

C'en fut un bien intéressant pour notre voyageur que l'aspect de Lyon. Ce séjour immense par l'étendue de son commerce, par le nombre de ses habitants, retraçoit Paris à ses yeux. C'est la ville de France, quoi qu'en disent les Marseillois & les Bourdelois, qui représente mieux la capitale; mais ils n'en conviendront pas. La prévention est une chose incurable.

Il promena ses regards de tous côtés, & il vit tant de manufactures, tant de magasins, tant d'ouvriers, que sa vue en étoit fatiguée. L'or s'y déploie avec autant de magnificence

que de docilité. On le voit se distribuer sur mille étoffes diverses, & se mêler à la soie avec un goût qu'on ne peut exprimer. Plus les modes changent, plus il acquiert de beauté. Chaque année lui donne un nouveau lustre. L'industrie est l'émule de la nature.

C'est à Lyon que les nobles & les souverains du Nord & du Midi viennent s'habiller, & c'est de là que Paris emprunte le goût qui fait la mode & qui donne le ton.

Aussi notre voyageur ne put-il s'empêcher de dire qu'une manufacture ne pouvoit être mieux placée qu'entre les mains des Lyonnais. Ils ont la patience & le génie propres à produire les plus élégantes & les plus magnifiques étoffes. Celles qu'on fabrique ailleurs n'en sont que la parodie.

Ses relations avec quelques membres de l'hôtel-de-ville & quelques associés de l'académie, le mirent en état de connoître jusqu'où s'étend l'esprit du pays. Il ne négligea point la société des négociants; ils ont des lumières qui les rendent vraiment recommandables; mais il fut surpris d'en trouver qui malgré l'élégance de leurs habits, avoient un langage grossier. La fortune corrige rarement une mauvaise éducation. Lyon ressemble à toutes les grandes villes, ou y vient de tous les pays; & ce ne sont pas toujours les étrangers qui s'y établissent qui paroissent le mieux éduqués.

Les repas qu'on lui donna respiroient l'o-

pulence. Le commerce est le pere des richesses. Il fut très-satisfait de la conversation des femmes & de leur maintien. Elles ont un air noble que ne donne pas toujours la noblesse.

La place de Belcourt, qu'il vit un jour de fête, lui parut le second tome des Thuilleries. La parure & l'affluence en faisoient une promenade enchantée. Le Prisme n'offre pas aux yeux plus de couleurs & plus de variété.

Le college ne pouvoit échapper à ses recherches. Outre que les études y sont florissantes, la bibliotheque est un monument connu de tous ceux qui voyagent. Il l'analyssa, sans cependant y trouver ces livres rares qui forment le trésor des curieux.

La noble simplicité qui distingue l'église de Lyon, & qui la dégage d'une multitude de pratiques usitées par-tout ailleurs, fut très-goûtée de Lucidor. Rien de plus majestueux qu'une vénérable antiquité, quoi qu'en dise le luxe & la mode.

Après avoir bien considéré la ville, où les édifices, les quais, & sur-tout l'accollade du Rhône & de la Saone forment le plus charmant coup d'œil, il visita l'archevêché & la maison de campagne qui en dépend : ce sont deux objets qui intéressent un voyageur curieux.

Ensuite il se répandit dans la campagne : on y trouve des maisons délicieuses où les étrangers sont volontiers invités, & où les Lyonnais viennent dépenser noblement.

Il y en a qui les accusent de n'être pas sinceres, mais ce ne fut point Lucidor qui porta ce jugement. La Raison est fondée à en juger plus favorablement.

Il étoit juste qu'il vît le Forez, & qu'il parcourût les bords du Lignon, si agréablement chantés par l'auteur de l'Astrée.

Montbrison, quoique très-petite ville en elle-même, lui parut fort grande à raison des hommes de génie qu'elle a produit. L'esprit semble s'y plaire plus que par-tout ailleurs.

## CHAPITRE LXXIV.

### *Du Vivarez & du Comtat Venaissin.*

**I**L passa au Pui en Velay, parce que c'étoit son chemin, & il vit que les habitants, excepté l'évêque du lieu (M. de Pompignan) & quelques autres personnes, ne s'occupoient que de la bonne chere & du jeu, sans doute pour oublier la position de leur ville, qui est affreusement située.

Le Vivarez ne lui présenta qu'un pays de cocagne, où l'on vivoit à bon marché, & où l'on ne connoissoit que par oui-dire, ou par quelques brochures qu'apportoient les Gardes du Roi, la littérature & les littérateurs. On laissoit courir les astres & les événements,



sans s'occuper de leurs révolutions; l'on n'en étoit pas moins heureux. Cependant Viviers à titre de capitale, pourroit se vanter d'avoir quelques hommes instruits, mais elle est modeste, elle n'en dit mot.

Quant au Comtat, si souvent contesté aux papes, & si bien placé pour appartenir à la France, il y trouva beaucoup d'esprit & beaucoup d'érudition. Un peu d'ultramontanisme gâtoit les études, mais nouveau gouvernement, nouvelle manière d'enseigner.

Si l'intérieur d'Avignon répondoit à ses dehors, elle seroit une des premières villes du royaume. L'air n'y est sain qu'autant que le vent le purifie. On y trouve une noblesse distinguée, mais qui par le moyen des révérences & des compliments, se dispense très-adroitement de donner à manger. Les pères en usent ainsi, les fils agissent de même. Au reste il y a dans la ville une excellente auberge.

Il visita quelques couvents meublés de gens d'esprit. L'ambition donne du goût pour le travail à tous les religieux qui tiennent à l'Italie. On veut devenir évêque, ou tout au moins théologien de quelque cardinal; au-lieu qu'aillieurs il faut être comte ou marquis pour gouverner un diocèse.

Carpentras & Cavaillon furent successivement visités, & l'on s'y empressa de connoître notre philosophe. Il n'eut pas de peine à convenir que des impôts détruiroient la non-

chalance, & donneroient au pays des bras. Le sol est très-bon par lui-même, & il n'a besoin que de ce secours, pourvu que les taxes y soient proportionnées.

On lui fit voir plusieurs vestiges des papes qui habiterent Avignon. Le séjour des souverains est pour les pays une source de réparations & d'embellissements. Leur présence comme celle du soleil, seconde & vivifie.

Quatre évêchés dans un aussi petit territoire, lui firent observer que les diocèses sont beaucoup mieux réglés, lorsqu'ils n'ont qu'une petite étendue, & que les prélats étant alors moins riches, ont plus de simplicité. L'opulence est la ruine des bonnes mœurs, & le germe de l'orgueil.

La fontaine de Vaucluse, si renommée chez les poètes, & si capable d'en former par les jolies réflexions que l'abondance & le murmure de ses eaux inspirent, le fixa long-temps. La Raison aime les objets qui donnent à penser.

Il ne pouvoit s'arracher de Lille, cette ville qui semble sortir du sein des ondes, & qui a sous ses regards un terrain immense, entrecoupé par une multitude d'arbres & de ruisseaux; mais il faut se dévouer à la solitude pour y demeurer. On n'y trouve guere que des Juifs, & quelques bourgeois. C'est un véritable supplice qu'une société disparate.

Les étrangers accouroient autrefois dans le

Comtat pour y vivre à bon marché. Cet heureux temps n'est plus. Le luxe & la disette des récoltes ont fait tout renchérir.

---

## CHAPITRE LXXV.

### *De la Provence.*

**A**PEINE Lucidor eut-il mis le pied dans cet agréable pays, qu'il en connut tous les avantages. L'esprit des habitants répond à la beauté du climat, & l'imagination participe à la chaleur du soleil. Les plus excellents prédicateurs, *Massillon*, *Molinier*, *Surian*, *Renault*, eurent la Provence pour berceau.

Aix possède des savants, Marseille des hommes de génie, Arles des femmes aimables, mais par-tout il regne un esprit ambitieux ou intrigant. Il entrevit ce défaut chez les personnes même les plus modestes en apparence. L'ambition se cache difficilement.

A mesure qu'il se promenoit dans Marseille, ville aussi belle que tumultueuse, le luxe, escorté de toutes les passions, s'offroit à ses regards.

On le présenta chez les premiers négociants, & il y vit, soit dans les ameublements, soit dans les repas, un abrégé des quatre par-

ties du monde. Le commerce rassemble les choses les plus rares & les plus éloignées.

Le Port, rendez-vous de toutes les nations, lui parut un monde. C'est le lieu de la France le plus remuant & le plus peuplé. On s'y embarque pour tous les pays de l'univers, & l'on y met les plus grandes fortunes au hazard. Les choses de ce monde ne roulent que sur des incertitudes.

Il trouva que la vue des Bastides, ces maisons de campagne qui décorent Marseille, & qui la dominent, forme un optique enchanteur, mais qu'elles sont trop petites, & trop voisines les unes des autres pour ne pas gêner ceux qui les occupent. Un philosophe ne craint point les regards du public; mais tout le monde n'est pas philosophe.

Il eût voulu que le libertinage cessât d'être affiché; que tous ces mercures dont la ville abonde fussent sévèrement punis; qu'on interceptât le cours de l'usure; qu'on prît le goût des lectures sages & solides; qu'on mît moins de faste dans le commerce de la vie; mais les souhaits de la Raison ne sont pas ceux du public.

Le plaisir à Marseille se respire comme l'air; & si l'on ne veille exactement sur soi-même, on a bientôt des mœurs efféminées. La multiplicité des occasions, le mélange des nations, la chaleur du climat, tout contribue au triomphe de la volupté.

On le pria d'assister à une séance d'acadé-

mie, & il y reconnut le génie du pays, des expressions nerveuses, des pensées magnanimes, des images hardies. L'esprit chez les Provençaux bouillonne comme le sang. Leurs saillies ont bien une autre énergie que celles des Gascons.

Les femmes se ressentent de cette fermentation. Elles sont aussi terribles dans la colère, que vives dans la conversation. Il n'y a ni tiédeur ni ennui dans leur société. Rien de plus aimable lorsqu'elles savent se tempérer; mais c'est un effort qui leur coûte.

Aix eût été pour Lucidor un lieu d'adoption, s'il se fût fixé dans la Provence. Les magistrats enchaînent les esprits par celui qui les anime, & ils font aimer les loix par la beauté de leur éloquence.

Un jour que notre voyageur se promenoit au cours, il rencontra deux hommes qui disputoient fortement sur ce qu'on appelle *Raison*. L'un prétendoit qu'elle n'étoit qu'une chimère à qui les préjugés donnent du corps; l'autre, qu'elle existoit indépendamment de toutes les opinions. Ils furent sur le point de s'adresser à Lucidor, & de le prendre pour arbitre, mais aussi-tôt ils changèrent d'avis. Ce voyageur ne nous entendra seulement pas, se dirent-ils mutuellement. Il est certainement comme tant d'autres qui courent le monde & qui ne savent rien.

On voit par-là comme ils se connoissoient

en physionomie , & l'on se persuade facilement qu'ils n'étoient pas Provençaux. Ils ont le tact plus sûr & plus fin.

Cette petite scene amusa beaucoup notre philosophe. Il la racontoit avec satisfaction.

Toulon le mit à portée de conférer sur ce qui concerne la marine ; & c'est là qu'il dit à des officiers , qu'il trouva très-aimables & très-instruits , qu'on négligeoit très-mal-à-propos le port d'Ambleteuse en Picardie , & qu'on en pourroit tirer un bon parti.

En général il fut très-content de la réception que lui firent les Provençaux ; ils aiment la démonstration , mais leurs repas sont en miniature.

Toutes les petites villes étoient parsemées de gens d'esprit ; on y connoissoit les ouvrages du temps , & l'on en faisoit. Il fréquenta les assemblées , & toujours quelque métaphore réveilleoit l'attention. C'est la figure qui donne plus de hardiesse au discours , & qui est familière aux Provençaux.

La campagne lui sembla moins riche qu'agréable : c'est , selon l'expression de M. Godeau , une gueuse parfumée. Elle a des oliviers , des myrthes , des orangers ; mais elle n'a ni bois , ni prairies , & presque pas de bled. Ses collines ne paroissent propres qu'à nourrir des moutons. C'est un terrain sec & pierreux où il ne croît que du serpolet.

Le patois du pays tient beaucoup de l'Italien ;

lien ; & Lucidor à ce sujet observa très-judicieusement que plus de la moitié de la France ne parle pas françois.

Il vit des évêchés qu'on appelle d'honnêtes exils, à raison de leur distance de Paris & de leur modicité. Aussi le cardinal de Polignac nommoit-il en plaisantant ceux qui les possédoient, *des évêques de campagne*. Cependant de ces évêchés mêmes, il en est sorti les plus grands prélats. Ce n'est ni l'étendue, ni le revenu d'un diocèse qui fait le mérite d'un pasteur. Le grand Bossuet n'étoit qu'évêque de Meaux.

---

## CHAPITRE LXXVI.

### *Du Dauphiné.*

CETTE province qui a donné son nom aux héritiers présomptifs de la couronne, ne laisse pas, quoiqu'environné de montagnes, d'avoir beaucoup d'agréments. Grenoble est le séjour de la meilleure société. Il y a des manières, de l'esprit, de la raison, & une finesse qu'on prendroit presque pour de la ruse.

C'est la capitale d'un pays où l'on trouve les meilleures auberges, quoiqu'elles n'aient souvent l'apparence que de simples chaumie-

res. La beauté des maisons ne les rend pas toujours commodes.

On se fit un plaisir de mettre Lucidor aux prises avec les personnes les plus pénétrantes & les plus éclairées. Le triomphe lui demeura. La Raison a toujours l'avantage sur l'esprit, & ses lumières sont la boussole de toutes les sciences.

Les femmes chercherent à se le rendre ami ; elles y réussirent, excepté quelques précieuses ridicules qui ne daignèrent pas lui faire le moindre accueil ; elles le trouverent trop simple & trop uni.

Si la dissipation n'avoit pas pris un ascendant sur les esprits, Grenoble seroit une des villes où l'on cultiveroit les sciences avec plus de succès. Les Dauphinois ont toutes les dispositions propres à devenir savants. C'est ce que leur dit notre voyageur, & ce qui ne leur déplut pas. La noblesse illustre leur pays. On y trouve une multitude d'anciennes maisons, mais qui n'ont souvent que de vieux parchemins.

Il parcourut les campagnes voisines, & en visitant la grande Chartreuse, il vit de belles horreurs, des montagnes qui se perdent dans les nues, des torrents qui se précipitent dans des abîmes ; & pour finir la perspective, un groupe d'Anachorettes plus morts que vivants.

Ce n'étoit plus cette Chartreuse de Na-



ples, si magnifique par ses marbres & par sa position; ce n'étoit plus celle de Pavie, si riant & si renommée, mais un assemblage de cellules que la neige domine & que le soleil ne visite jamais.

On l'introduisit chez tous les solitaires, & il les reconnut pour ses disciples les plus zélés. Rien ne ressemble mieux à la Raison, que des hommes qui ne s'occupent que de leur ame & de Dieu, qui méprisent le siècle, & qui ne tiennent qu'à l'éternité.

On lui présenta, selon l'usage, lorsqu'il fut prêt de partir, un livre où les voyageurs écrivent leurs noms, & quelques sentences relatives à la sainteté du lieu. Il prit la plume, & traça ces mots simples en apparence, mais remplis de sagesse :

„ Entre tous les pays qu'on pourra par-  
„ courir, ce petit coin de terre mérite d'être  
„ distingué comme l'asyle de la paix & de la  
„ vertu. Je l'ai vu avec admiration; je m'y  
„ suis arrêté avec joie, & j'y laisse les vrais  
„ philosophes qu'on doit au moins admirer,  
„ si l'on n'est pas destiné à les imiter.

Son retour le conduisit à Vienne, où il ne vit qu'une belle cathédrale; à Valence, où il ne trouva qu'une agréable situation; à Ambrun, où il ne rencontra que quelques sociétés monotones; à Briançon, où il n'aperçut que quelques vieux militaires économisant leurs pensions & leur santé. Il s'arrêta dans quel-

ques autres villes, qui pour le bruit pouvoient se comparer au triétrac. On s'informoit de tout, on rapportoit tout; c'est le sort des petits endroits. Ils ressembtent à des ruches qui bourdonnent & qui piquent.

De là Lucidor se rendit dans des montagnes escarpées, d'où il revit en esprit tout ce qu'il avoit parcouru des yeux; & c'est alors qu'il réfléchit sur tant de passions, de projets, de bizarreries qui agitent les villes & les cours, & qui sous l'apparence de l'amour du bien public, produisent les événements les plus singuliers, & souvent les plus monstrueux.

Il jugea que le siècle donnoit beaucoup dans les superficies; qu'on cherchoit bien moins à approfondir qu'à effleurer; que les savants étoient aussi rares que les gens d'esprit étoient multipliés; que l'amour de la nouveauté faisoit imaginer des choses aussi absurdes que ridicules; que sous prétexte de viser au mieux, on faisoit souvent des changements burlesques; que les sens prenoient la place de l'ame; qu'on négligeoit le nécessaire pour courir après le superflu; qu'on se permettoit tout, parce qu'on osoit tout : l'indépendance est la ruine du bon ordre.

Il jugea que si les Turcs étoient plus instruits, les Russes plus libres, les Allemands plus déliés, les Anglois plus amis des autres peuples & plus communicatifs, les Hollandois plus polis, les Portugais plus sinceres,

les Espagnols plus laborieux, les François plus solides, les Italiens plus naturels, ce seroit des nations presque sans défauts; mais il pensa en même temps qu'il n'y a nul homme parfait, & qu'il faut toujours par quelque endroit payer un tribut à l'humanité; & que si la méchanceté n'est pas excusable, les foiblesses le sont.

Il jugea que dans ce nombre immense de villes où il s'étoit arrêté, il y en avoit qui ne connoissoient d'existence que le jeu, d'autres que le plaisir de manger, d'autres qui se laissoient entièrement dominer par la volupté, d'autres par l'intérêt, d'autres par la futilité, quelques-unes par la science, plusieurs par le bel esprit. Il eût voulu qu'on pût faire des échanges de mœurs, de caractère & de goût; par-là les nations seroient toutes devenues presque au même niveau, mais la liberté qui regne parmi les hommes, établit indispensablement la diversité. Il en est de nous comme des fleurs, chacun a ses nuances.

Il jugea que sur tant d'êtres raisonnables qui composent le monde entier, le plus grand nombre outrageoit la Raison, ou ne s'embarassoit pas de la connoître; que tant de livres qui sortent tous les jours de la presse, & qui sembleroient devoir éclairer les hommes, servoient très-souvent à les aveugler; & que chacun ayant un préjugé favori, on confondoit facilement la Raison avec l'opinion. La jus-

tesse d'esprit peut se mettre au rang des prodiges.

Il jugea que dans quelques pays on faisoit beaucoup plus de cas des modes que des mœurs; que les talents futiles étoient récompensés; que les hommes qui travailloient au triomphe de la Raison étoient oubliés; qu'en général il y a plus aujourd'hui d'ambition que d'émulation, plus d'orgueil que de dignité, & qu'on veut plutôt éblouir qu'éclairer. Le clinquant est inappréciable dans un siècle superficiel.

Il jugea qu'il étoit important pour réformer les mœurs & les préjugés, de ne donner les places qu'au mérite, d'établir des écoles pour l'éducation de la jeunesse, où le zèle se trouvât joint à la lumière, & le goût à l'érudition; que les uns donnoient trop à la Raison, que les autres n'y donnoient point assez, & que de là naissoit l'incrédulité, ainsi que la superstition : la vertu, comme la vérité, ne se trouve que dans le milieu.

Il jugea que le véritable esprit philosophique en répandant un ridicule sur tant de guerres superflues, avoit rendu un vrai service à l'humanité; qu'on étoit beaucoup plus porté pour la paix, depuis qu'un homme de génie s'étoit moqué fort ingénieusement des massacres & des combats, & que toutes les disputes, soit littéraires, soit théologiques, se calmoient insensiblement, parce que le même

écrivain en avoit fait sentir tout à la fois & le danger, & la puérilité. La philosophie opere de grandes choses lorsqu'elle se tient dans de justes bornes, & qu'elle se soumet à la foi.

Il jugea qu'une nation dans l'Europe s'abymeroit par le luxe ; qu'une autre, si l'on ne s'opposoit à ses entreprises, envahiroit plus d'un empire ; qu'on sacrifioit tout à la fortune, à la vengeance, à la volupté, & même à la paresse ; que certains états ne subsistoient que sur leur crédit ; que certaines villes n'avoient qu'une splendeur empruntée ; que presque tout le monde étoit malheureux, parce que personne ne vouloit vivre dans la médiocrité. Hors de la modération il n'y a ni justice, ni sagesse.

Il jugea que si les petites villes avoient de petites manieres, de petites idées, de petits sentiments, que si l'on ne s'y repaissoit que de médisances & de rapports, les grandes au contraire étoient livrées au luxe & à toute la fougue des passions ; qu'ici il n'y avoit point assez de dissipation, que là il y en avoit trop, & que lorsqu'on évaluoit tous les pays du monde, on trouvoit pour ainsi dire une sorte de compensation ; nul avantage sans inconvénient, nulle vertu sans défaut.

Il jugea que par les correspondances maintenant établies dans tous les pays, les peuples s'étoient beaucoup civilisés ; que la littérature étoit devenue un point de réunion, ainsi que

le commerce ; que les modes même avoient contribué à cette heureuse métamorphose ; qu'en prenant la frisure & l'habillement des François , on avoit insensiblement pris leur langage , & que l'aménité qui leur est propre , sembloit donner le ton. Les plus petites choses ont leur utilité.

Il jugea que le siècle avoit fait des découvertes qui lui faisoient honneur ; qu'il comptoit des souverains, des ministres, des auteurs, des artistes qu'on regrettera dans les temps les plus reculés ; & que si le style s'étoit corrompu sous mille plumes futiles, il avoit conservé toute son énergie & toute sa beauté chez des écrivains qui n'écoutoient ni la mode, ni le préjugé. Il faut être frondeur ou vieux pour n'estimer que le temps passé ; chaque siècle a sa sagesse & sa folie.

Il jugea qu'on n'aimoit plus à voir les grands sentiments que sur les théâtres, qu'on tenoit plus maintenant à soi-même qu'à son devoir ; que le luxe avoit fait naître un intérêt personnel qui étoit un véritable égoïsme , & qu'on ne traitoit que trop souvent d'enthousiasme ou de passion, l'amour des loix & de la patrie. L'esprit s'aveugle quand le cœur s'égare.

Il jugea que l'Europe pouvoit se regarder aujourd'hui comme un seul empire, dont les maîtres se visitent avec cordialité ; mais que pour bien connoître les distances d'un endroit à l'autre , & avoir une idée juste & précise de

ces mêmes lieux, il falloit un dictionnaire différent de celui de Vosgien, qui malgré ses bonnes intentions, se trompe à chaque page dans tout ce qui concerne les éloignements & les descriptions : c'est qu'il ne les a compassées que sur les cartes : la mode met des ouvrages en vogue, ainsi que des étoffes, & c'est presque toujours ceux qu'elle accrédite qui ont les moins de valeur.

Enfin, il jugea que ses remarques elles-mêmes, quoique celles de la Raison, ne contenteroient point tous les esprits, parce que chacun a sa maniere de voir & de penser. On n'a point encore fait un livre qui plaise à tout le monde.

Ce fut après un jugement aussi impartial, qu'on apprit enfin que l'inconnu qui venoit de terminer ses voyages sous le nom de Lucidor, étoit la Raison, & qu'il se reposoit sur les montagnes du Dauphiné. Aussi-tôt les uns conduits par la seule curiosité, les autres par le desir de s'éclairer (bien entendu que ceux-ci formoient le petit nombre) composèrent une multitude de personnes de tout âge & de toute condition. Mais à peine furent-elles arrivées, que l'aimable voyageur se dépouillant de l'enveloppe mortelle dont il s'étoit couvert, retourna dans l'Olympe, avec cette lumiere vive & pure qui fait l'essence de la Raison, & avec le projet de visiter l'Amérique, l'Afrique & l'Asie, comme il venoit de parcourir l'Europe.

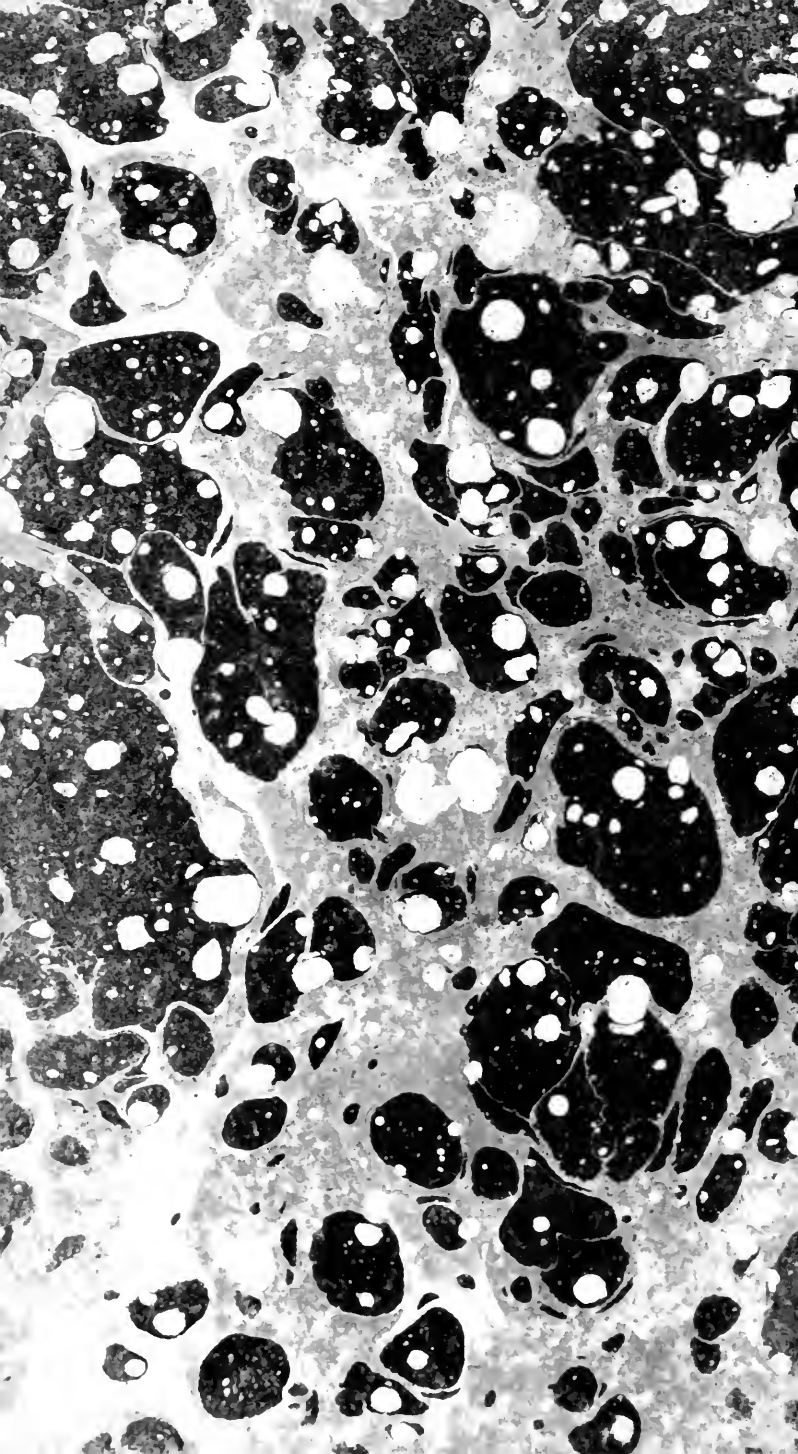
On apperçut à sa suite différents rayons qui se répandirent de toutes parts, & qui auroient infailliblement dissipé les illusions & les préjugés, si l'opinion & la mode n'étoient pas les tyrans des esprits.

**F I N.**



232

x x





a39003 009516310b

